

DEIVERBUM

Fédération Biblique Catholique

BULLETIN

Lectio divina

La redécouverte de la lecture
priante de l'Écriture

Être disciple selon les évangiles

Conférence générale du CELAM

En chemin vers Dar es Salaam

La Septième Assemblée plénière
de la FBC



N° 84/85
3-4/2007

Édition Française



Le *BULLETIN DEI VERBUM* paraît chaque trimestre en français, allemand, anglais et espagnol.

Responsabilité éditoriale

Alexander M. Schweitzer
Claudio Ettl

Secrétaire de rédaction

Dorothee Knabe

Production et maquette

bm-projekte, 70771 Leinf.-Echterdingen

Tout abonnement pour une année part au mois de la première souscription et comporte quatre numéros. Indiquez, s.v.p., la langue que vous préférez.

Prix d'abonnement

abonnement ordinaire: US \$ 20 / € 20
abonnement de soutien: US \$ 34 / € 34
abonnement étudiant: US \$ 14 / € 14
abonnement réservé aux pays du Tiers-Monde: US \$ 14 / € 14

Envoi voie aérienne: US\$ 7 / € 7 supplémentaires. Pour couvrir nos frais, vous êtes invités à souscrire un abonnement de soutien. Pour les membres de la Fédération Biblique Catholique le prix de l'abonnement annuel est compris dans la cotisation.

Paiement

Par chèque au Secrétariat Général
(Adresse indiquée)

Banque : LIGA Bank, Stuttgart

N° du compte : 64 59 820

Code bancaire 750 903 00 ou

CCP 611-49X Paris, Procure des Missions,
Congrégation de Saint-Esprit

IBAN-No. DE 28 7509 0300 0006 4598 20

BIC Code GENODEF1M05

(Mention « Abo Bulletin Dei Verbum »)

Nous acceptons aussi paiement par carte de crédit
(VISA, MasterCard).

Reproduction des articles

Nous recommandons aux membres de la Fédération de bien vouloir reproduire dans leurs revues les articles du *BULLETIN DEI VERBUM* en indiquant la source, à l'exception des articles où une recommandation contraire est explicitement donnée.

Les opinions exprimées dans les articles sont celles de leurs auteurs et non nécessairement celles de la Fédération.



FÉDÉRATION BIBLIQUE CATHOLIQUE

Secrétariat Général

Postfach 10 52 22

70045 Stuttgart

Allemagne

Tél. : +49-711-1 69 24-0

Fax : +49-711-1 69 24-24

Email: bdv@c-b-f.org

www.c-b-f.org □ www.febic.org

La Fédération Biblique Catholique (FBC) est une « organisation catholique internationale à caractère public » selon le Droit Canonique (CIC can. 312 §1 n.1).



Lectio divina: La redécouverte de la lecture priante de l'Écriture

Qu'est-ce que la lectio divina ? Brève introduction 4

Lecture priante et exégèse croyante de la Parole de Dieu
Bruna Costacurta 5

Dialogue, contemplation et prophétie
Bruno Secondin 8

En chemin vers Dar es Salaam : La Septième Assemblée plénière de la FBC

La Tanzanie, pays d'accueil de la prochaine Assemblée plénière de la FBC
Titus Amigu 12

Le « Partage de la Bible » : Les origines d'une méthode de pastorale biblique dans l'Afrique de l'Est et du Sud
Klaus Vellguth 19

Conférence générale du CELAM

Écouter la Parole et témoigner : Être disciple selon les évangiles
Santiago Guijarro Oporto 26

Vie de la Fédération

Tanzanie: Séminaire-atelier du CEBAM sur les questions bibliques et sociales en Afrique 35

Nouveaux membres 36

Nouvelles 38

Partage d'expériences

Le Programme Amos : Lire la Bible dans le contexte de notre vie
Gabriel Afagbegee, svd, et Chrysostome Kiyala, svd 40

Débats

**Un ardent témoignage sur Jésus de Nazareth :
Le livre *Jésus de Nazareth* de Joseph Ratzinger-Benoît XVI**
Carlo Maria Martini 44

Le Pape Benoît XVI annonce une « Année Saint-Paul » 47



Chères lectrices et chers lecteurs,



Un semeur est sorti pour semer ... Le chemin qui va de la connaissance à l'action n'est pas toujours le plus court. Cette vérité, nous ne l'avons que trop bien expérimentée dans notre propre vie. Il semble bien que cela n'ait pas échappé à Jésus. On peut en effet trouver une idée semblable dans la parabole

du semeur, rapportée par l'évangile de Marc (Mc 4,3-9). Parabole prolongée et explicitée ensuite par l'évangéliste en une allégorie (Mc 4,13-20). Certes, la semence de la Parole est semée à profusion, mais elle ne lève pas toujours, et produit encore plus rarement des épis et du grain pour la moisson.

Marc énumère les raisons principales de ce manque d'efficacité économique (comme on s'exprimerait aujourd'hui). Elles tiennent à des causes extérieures, structurelles : le pillage (les oiseaux voraces), la mauvaise qualité de la terre (sol pierreux), des conditions climatiques défavorables (chaleur). Elles concernent également le domaine interne, psychologique : peu de constance (faible profondeur des racines), manque de concentration (tentation par Satan), mauvaise disposition intérieure (soucis du monde, cupidité) etc.

Ainsi, de manière très expressive, avec finesse et sagesse, la parabole du semeur décrit la charge qui nous est confiée, aussi bien d'une manière générale en tant que chrétiens que d'une manière plus particulière pour nous, membres de la FBC, qui sommes les avocats de la Parole. Il nous est demandé de veiller à ce que la Parole de Dieu puisse produire du fruit dans le monde de ce temps. Contribuer à ce que l'on ne se contente pas d'écouter la Parole, mais que cette écoute ait une suite. Que la réflexion acquise par l'analyse et l'interprétation de la réalité débouche sur l'action.

Ce chemin en trois étapes – de l'écoute à l'action en passant par la réflexion – est également le thème qui traverse comme un fil rouge les contributions du présent numéro du *Bulletin Dei Verbum*.

Ce fil relie la *lectio divina* – cette méthode traditionnelle de lecture de la Bible qui, depuis un certain temps, attire de nouveau sur elle une attention renouvelée dans l'Église – au thème « Être disciple de Jésus » qui a marqué la Cinquième Assemblée générale du CELAM à Aparecida au Brésil – jusqu'à la recension du livre du Pape sur Jésus. Sous la rubrique « Partage d'expériences », vous trouverez également un modèle de partage biblique qui essaye de lire la Bible dans le contexte des réalités concrètes de la vie aussi bien dans le domaine social que politique. Et naturellement nous continuons la préparation de l'Assemblée plénière, cette fois-ci avec un exposé détaillé sur le pays qui nous accueille, la Tanzanie, ainsi qu'une recherche historique sur les débuts du partage biblique.

Arrivèrent les serviteurs du semeur. Ils donnèrent un coup de main à leur maître. Ils balayèrent et rassemblèrent les grains qui étaient tombés sur le chemin. Ils ramassèrent ceux qui avaient atterri sur la roche. Ils arrachèrent les buissons d'épines et sarclèrent la terre. Alors tout a fructifié. Le grain a levé, a grandi et a porté du fruit. Trente pour un, soixante pour un et même cent pour un ! Et Jésus dit : « Qui a des oreilles pour entendre, qu'il entende ! »

On pourrait peut-être actualiser de cette manière la parabole de Jésus. La raconter pour notre temps, en mettant l'accent non seulement sur l'efficacité de l'action divine mais également sur notre collaboration humaine en tant qu'annonciateurs et annonciatrices de la Parole. Ce ne serait rien d'autre qu'une transposition en images de la déclaration centrale du Concile, celle qui est la raison de vivre de la FBC : permettre à tous d'avoir un libre accès à la Parole de Dieu (DV 22).

C'est dans cet esprit que je vous souhaite à toutes et à tous une lecture stimulante de ce numéro. Je vous adresse les plus chaleureuses salutations de la part du Secrétariat général.

Claudio Ettl



Qu'est-ce que la *lectio divina* ?

Brève introduction

La Bible est la Parole de Dieu, toujours vivante et active, toujours nouvelle. La *lectio divina* est un moyen traditionnel de prier les Écritures. Il s'agit de laisser la Parole de Dieu pénétrer en nos cœurs afin qu'ils croissent en intimité avec le Seigneur. C'est un chemin de prière très naturel, initié et pratiqué dès les origines par les moines, qui fut transmis aux premiers ermites carmélitains.

Pendant des siècles, la lecture de la Bible en langue vernaculaire ne fut guère encouragée, d'où une certaine érosion de la pratique de la *lectio divina*. Heureusement, ces dernières années, l'Église tout entière a redécouvert l'importance de cette pratique comme moyen privilégié d'approfondir la relation avec Jésus Christ. De fait, personnelle ou communautaire, elle nous amène à laisser un espace à la Parole de Dieu pour qu'elle nous transforme. Nous pouvons alors commencer à regarder le monde qui nous entoure avec les yeux de Dieu, et à aimer ce que nous voyons avec le cœur de Dieu.

« *Lectio divina* » est une expression latine qui signifie « lecture divine ». Elle recouvre une modalité de lecture des Écritures, par laquelle nous nous libérons de notre agenda pour nous ouvrir à ce que Dieu veut nous dire. Au XII^e siècle, un moine cartusien appelé Guigues, a décrit les étapes qu'il considère comme essentielles à la pratique de la *lectio divina*. Même s'il y a plusieurs façons de la pratiquer – seul ou en groupe –, la description de Guigues reste fondamentale.

- Il définit la première étape comme celle de la *lectio* (lecture). Nous lisons la Parole de Dieu, lentement et sur un mode méditatif de façon à ce qu'elle pénètre en nous. N'importe quel passage de l'Écriture peut être utilisé pour ce mode de prière, mais il ne doit pas être trop long.
- La seconde étape est celle de la *meditatio* (méditation). Nous méditons le texte choisi et le ruminons, pour saisir ce que Dieu veut nous donner.
- La troisième étape est celle de l'*oratio* (réponse). Nous laissons nos pensées de côté et notre cœur parler à Dieu. Cette réponse est inspirée de notre méditation de la Parole de Dieu.
- L'étape finale de la *lectio divina* est celle de la *contemplatio* (repos). À ce stade, nous ne laissons plus seulement de côté nos idées, nos projets et méditations personnels, mais aussi les mots et les

pensées pieuses. Nous nous reposons simplement dans la Parole de Dieu. Nous l'écoutons à un niveau plus profond de notre être, lui qui parle au-dedans de nous d'une voix très ténue. Et tandis que nous écoutons, nous sommes progressivement transformés de l'intérieur. Cette transformation aura un effet profond sur la façon dont nous vivons concrètement. Et cette façon de vivre sera le test qui vérifie l'authenticité de notre prière, car nous devons faire passer la Parole de Dieu dans notre existence quotidienne.

Ces étapes de la *lectio divina* n'ont rien d'une règle rigide. Ce sont de simples orientations qui suivent le développement normal de la prière. De fait, celle-ci évolue naturellement vers une plus grande simplicité, avec de moins en moins de paroles et de plus en plus d'écoute. Progressivement, les mots de l'Écriture en viennent à s'estomper, et la Parole se révèle aux yeux de notre cœur. Le temps imparti à chacune de ces étapes dépend beaucoup de la modalité personnelle ou communautaire. Si la *lectio divina* est pratiquée dans un groupe de prière, le besoin de la structurer se fait davantage sentir que dans la *lectio* personnelle. Et dans le cas d'un groupe, il est important de tenir compte du type de personnes en présence. La *lectio divina* peut par exemple, amener le groupe à échanger sur les implications de la Parole de Dieu dans le quotidien. Mais elle ne peut se réduire à cet aspect. Le mouvement de la prière est de conduire au silence. Si le groupe vit bien le silence, on peut prévoir davantage de temps pour le repos dans la Parole.

La pratique de la *lectio divina*, comme façon de prier les Écritures, a été une source féconde d'approfondissement de la relation au Christ pendant des siècles. Et, actuellement, maintes personnes et groupes la redécouvrent. De fait, la Parole de Dieu, vivante et efficace, nous transforme si nous accueillons ce que Dieu veut nous donner. ■

(Texte reproduit avec l'autorisation fraternelle du site carmélitain sur la *lectio divina* : <http://www.ocarm.org/lectio/lecteng.htm>)



Lecture priante et exégèse croyante de la Parole de Dieu

Lectio divina et exégèse scientifique

Bruna Costacurta



Bruna Costacurta a obtenu un licencié en Écriture Sainte et un doctorat en sciences bibliques à l'Institut biblique pontifical. Professeur d'exégèse de l'Ancien Testament à la Grégorienne, elle s'efforce de faire connaître et approfondir l'Écriture Sainte en Italie et à l'étranger.

La redécouverte de la lecture croyante

Nos réflexions qui portent sur la redécouverte de la lecture croyante lors du Congrès Dei Verbum sont à resituer dans un cadre plus large et plus général : celui d'une réflexion sur la relation à l'Écriture Sainte comme Parole de Dieu, exprimée dans le langage des hommes. Cet article, qui porte sur la redécouverte de la lecture croyante, est à resituer dans un cadre plus large et plus général : celui d'une réflexion sur la relation à l'Écriture Sainte comme Parole de Dieu, exprimée dans le langage des hommes. Car « la lecture croyante » est fondée sur ce caractère spécifique. Et c'est bien sous cet angle que je voudrais l'aborder, non pour proposer des méthodologies ou des applications pratiques mais pour réfléchir brièvement aux implications herméneutiques de ce type de lecture.

La Parole de Dieu et les langues humaines

Dans le sillage du Concile, la Bible et la « lecture croyante » ont suscité un regain d'intérêt. Bon nombre de facteurs ont amené les croyants, les communautés religieuses et ecclésiales à une approche de l'Écriture de plus en plus respectueuse de sa spécificité de « Parole de Dieu exprimée dans les langues humaines ». Au titre de ces facteurs, nous retiendrons : une prise de conscience très vive de la réalité divine qui sous-tend le texte et agit en lui, et d'un appel à la foi inhérent à la révélation que Dieu fait de lui-même dans le langage humain ; enfin, une reconnaissance nouvelle de la puissance de l'Esprit à l'œuvre dans les Saintes Écritures. L'affirmation bien connue de *Dei Verbum* stipulant que « l'Écriture Sainte doit être lue et interprétée avec le même Esprit qui l'a fait écrire, pour découvrir correctement le sens des textes sacrés » (DV 12), est devenue le fondement, le point de départ de la lecture croyante et priante de la Bible. Une lecture capable de nourrir et d'exprimer la foi du peuple de Dieu qui chemine dans l'espérance et dans l'amour.

Ce type de lecture a pris des formes diverses : l'expression technique « *lectio divina* » est devenue un terme

générique qui se réfère à des modalités de lecture variées du texte sacré, chacune ayant sa méthode et ses développements propres. Mais elles s'accordent toutes à reconnaître le texte, comme Parole de Dieu. Ce qui implique de le lire dans une perspective de foi et un climat de prière. Voilà donc qui rend compte des expressions de « lecture croyante » et de « lecture priante ».

Personnellement, je pense que ce type de lecture est absolument incontournable de par la nature même du texte biblique. Ce dernier, en effet, a cette spécificité de ne s'identifier ni à la seule Parole de Dieu ni au seul langage humain. Il doit donc être abordé comme le résultat d'une fusion entre ces deux dimensions, aboutissant à une authentique « incarnation » de la Parole divine, unique, éternelle et immuable, qui devient *paroles d'hommes*, multiples, conditionnées et contingentes'. Une lecture, qui respecte le texte biblique, doit tenir ces deux aspects et être pratiquée dans une démarche de foi dès lors incontournable.



Dei Verbum donne différentes directives pour une interprétation juste de l'Écriture, insistant plus particulièrement sur l'attention à porter aux genres littéraires (DV 12). Mais nous pourrions dire de manière analogue, que toute l'Écriture appartient à un « genre littéraire » particulier, ou mieux encore à « un genre particulier de littérature » consistant, précisément, à être la Parole de Dieu qui se dit dans les langues humaines. Pour être en mesure de lire l'Écriture conformément à sa nature, il nous appartient donc de respecter cette double vérité qui est la sienne. Ce qui est impossible sans la foi.

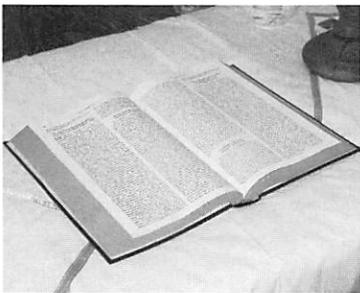


Une œuvre littéraire, avec ses caractéristiques et ses contraintes d'écriture, est liée à un lieu et à une époque spécifique. Or le texte biblique est aussi la révélation de Dieu, un texte « inspiré », porteur d'une dimension absolue faisant de lui une parole ultime et définitive sur la réalité, un point de référence vital et fondamental pour tous ceux qui aspirent au salut.

L'exégèse croyante

Livre né de la foi, écrit dans la foi et pour la foi du peuple de Dieu, la Bible doit nécessairement être lue avec la foi. Et non seulement lue mais étudiée ainsi, ajouterai-je en tant que bibliste.

Si le principe épistémologique fort bien exprimé par le philosophe et théologue Romano Guardini est vrai – à savoir qu'il est impossible de comprendre, sinon en adoptant un mode de connaissance adapté à l'objet de sa recherche –, il ne peut y avoir d'étude scientifique sérieuse du texte biblique sans un respect de cette double dimension et des implications qui en résultent. Par conséquent, il est indispensable de toujours étudier les dimensions littéraire et historique de l'Écriture, ses particularités lexicales et stylistiques, ses modalités de transmission et ses adaptations culturelles d'un point de vue « croyant », qui se réfère explicitement à la foi et se situe dans une démarche priante.



Pour être vraiment ce qu'elle doit être, il faut que l'exégèse biblique découle de l'obéissance à la Parole, objet de son étude, et qu'elle s'en tienne à cette attitude. Elle doit naître d'un désir priant et respectueux de comprendre le langage humain qui sert d'intermédiaire aux paroles de Dieu – ces dernières constituant le seul vrai point de référence de l'exégète dans sa vie profonde.²

L'acte technique, qui consiste à analyser le texte pour en dégager le sens, prend ainsi une autre dimension, l'exégèse biblique adoptant une position essentiellement différente de celle qui informe l'étude des autres réalités textuelles. La recherche linguistique, historique et littéraire s'ouvre à des valences qui transcendent son propre horizon. Soutenue par une attitude de foi radicale, elle devient une quête de Dieu assidue et fervente.

Mais si pour respecter la réalité de Parole de Dieu, l'étude de l'Écriture Sainte doit être explicitement accompagnée de la foi, la lecture « croyante » de son côté doit être accompagnée de l'étude, pour que soit respectée la médiation indispensable des langages humains dans lesquels s'incarne la Parole divine. Les deux dimensions sont interdépendantes et ne peuvent s'exclure l'une l'autre.

C'est un point qui me paraît important et que je souhaiterais approfondir, le trouvant généralement sous-évalué.

La lecture priante

Dans la *lectio divina*, certains aspects techniques de l'exégèse sont omis et le travail interprétatif s'opère de façon plus médiatisée (avec par exemple, l'utilisation de dictionnaires théologiques ou de commentaires). L'approche est moins analytique, une importance plus grande est donnée à la mise en application et à la pratique, sans oublier l'espace plus conséquent imparti à la prière explicite. Si l'exégèse est d'abord une recherche objective, communicable, visant une interprétation universellement valide, la *lectio* est fortement marquée par une dimension plus personnelle. La Parole est goûtée, savourée. Le lecteur cherche à s'ouvrir à la contemplation et essaie d'actualiser la Parole dans sa propre vie. Rappelons qu'une prière et une pratique fécondes requièrent une écoute patiente qui s'arrête sur les mots, s'intéresse à leur signification, s'efforce d'en pénétrer le sens. Cela étant, pour la *lectio* tout comme pour l'exégèse, il s'agit prioritairement et essentiellement de comprendre le texte en profondeur, de respecter sa réalité littéraire. Il n'y a pas d'écoute juste et authentique de la Parole sans cela.

Dieu a choisi de se révéler au moyen de l'incarnation. Sa Parole, éternelle et souverainement efficace, a assumé la densité et l'obscurité de la parole humaine conditionnée par l'histoire, par le langage concret dans lequel s'expriment les êtres humains, par les situations contingentes dans lesquelles les mots sont prononcés et écrits. La Parole de Dieu, qui s'adresse à tous à travers une langue particulière, n'est cependant compréhensible que par quelques-uns (des traductions étant nécessaires pour tous les autres). En outre, une telle langue est porteuse de références culturelles qui, loin d'être génériques, sont liées à un univers conceptuel particulier et spécifique. D'où la nécessité de l'étude avec ce qu'elle implique de patience et d'humilité pour se laisser convertir.

La « lecture croyante » doit tenir compte de tous ces éléments et s'y soumettre. L'opposition fréquente entre la *lectio divina* et l'exégèse repose sur une conception erronée de cette dernière. L'exégèse ayant la réputation d'être une science totalement neutre, souvent aride, qui manque de souffle car non animée par l'Esprit. Mais si l'exégèse est vraiment « biblique » et pour cette raison nécessairement croyante, comme nous l'avons dit ci-dessus, il ne peut y avoir d'opposition entre la *lectio divina* et l'exégèse, même s'il y a bien sûr des différences d'accents. Au contraire, les deux sont vouées à se conforter mutuellement dans un échange fructueux qui, au terme de la démarche, aboutira à une rencontre génératrice d'une réalité nouvelle : celle d'un lecteur croyant qui pratique l'exégèse et d'un exégète qui lit et interprète le texte biblique dans une démarche de foi et



de prière. L'écoute scientifique et l'écoute croyante sont deux réalités complémentaires, qui doivent agir l'une sur l'autre et se superposer dans la même quête de Dieu et le même désir d'obéir à Sa parole de vie.

C'est ainsi que la Parole de Dieu continuera à résonner dans l'histoire humaine. Déchiffrée et interprétée dans sa double caractéristique, l'Écriture Sainte ne peut qu'ouvrir ses trésors de révélation et de grâce. Dans les mots du livre, la communauté croyante rencontre la Parole de Dieu. Et, la comprenant et l'intériorisant dans la foi sous la conduite de l'Esprit, elle l'actualise et d'une certaine façon l'« incarne » dans sa réalité et son histoire particulière. Ainsi, la Parole, sous sa forme de « livre saint », en vient à être écoutée, contemplée pour être redite et transmise dans les diverses langues du peuple de Dieu, en tout temps et en tout lieu. Les « mots » sont remodelés, continuellement répétés et renouvelés, dans l'Église, pour le salut de tous.

Mais dans la mentalité sémitique, ces paroles sont également hauts faits, événements, actions. La Parole entendue, étudiée, méditée et suivie dans l'obéissance, la Parole que le croyant garde en son cœur comme Marie, transforme l'agir humain, révélant par là son pouvoir inexorablement régénérateur. La *lectio divina*, nour-

rie par une exégèse priante, devient actio tout à la fois divine et humaine. Un événement décisif qui ouvre le temps et le langage humain à la vie divine, permettant ainsi à la puissance de la Parole de se déployer, de devenir chair, une fois encore, et de manifester, comme le chante le *Magnificat*, les merveilles que le Tout-Puissant peut accomplir à travers la petitesse et l'humilité de ses serviteurs priants.

(Traduction : E. Billoteau) ■

¹ Comme l'affirme *Dei Verbum* : « Les paroles de Dieu, en effet, exprimées en des langues humaines, se sont faites semblables au langage humain, tout comme autrefois le Verbe du Père éternel, ayant pris la chair de la faiblesse humaine, s'est fait semblable aux hommes » (DV 13). Voir aussi Pape Jean Paul II, Allocution sur *L'interprétation de la Bible dans l'Église*, n° 6, Éditions Paulines, Montréal, QC, p. 8.

² « ... À cette fin, il est évidemment nécessaire que l'exégète lui-même perçoive dans les textes la parole divine et cela ne lui est possible que si son travail intellectuel est soutenu par un élan de vie spirituelle. Faute de ce soutien, la recherche exégétique reste incomplète ; elle perd de vue sa finalité principale et se confine en des tâches secondaires » (Pape Jean Paul II, Allocution sur *L'interprétation de la Bible dans l'Église*, n° 9).

Benoît XVI sur l'importance de la *lectio divina*

« À cet égard, j'aimerais tout particulièrement rappeler et recommander l'ancienne tradition de la *lectio divina* : la lecture assidue de l'Écriture Sainte, accompagnée de la prière, permet ce colloque intime avec Dieu, que nous écoutons quand nous lisons et à qui nous répondons dans la prière avec un cœur ouvert et confiant (cf. DV 25). Une pratique qui, si elle se développe effectivement, apportera à l'Église un nouveau printemps spirituel – j'en suis convaincu. La pastorale biblique doit donc tout particulièrement insister sur la *lectio divina*, et l'encourager grâce à des méthodes nouvelles, soigneusement élaborées et pleinement adaptées à notre temps. Nous ne devrions jamais oublier que la Parole de Dieu est une lampe pour nos pas, une lumière sur notre route (cf. Ps 118/119, 105). » (Message aux participants du Congrès international « L'Écriture Sainte dans la vie de l'Église », 16 septembre 2005) ■



Le Pape Benoît XVI s'adresse aux participants du Congrès Dei Verbum



Dialogue, contemplation et prophétie

Une lecture priante de la Parole

Bruno Secondin



Bruno Secondin, o.carm., a obtenu son doctorat en théologie, avec une spécialisation en spiritualité, à l'Université pontificale grégorienne. Il a également suivi les cours de plusieurs universités allemandes et de l'École biblique de Jérusalem. Il est professeur d'histoire de la spiritualité moderne et de théologie spirituelle à l'Institut de Spiritualité de la Grégorienne.

J'ai l'intention d'aborder le sujet de cet article du point de vue de la lecture priante de la Parole. Une expression qui signifie mon souhait de rejoindre le grand courant patristique et monastique de la *lectio divina*. Actuellement, on parle beaucoup de *lectio divina* mais, à mon avis, ce terme est souvent utilisé de manière équivoque et floue. Le Magistère, lui-même, emploie volontiers cette expression technique (*lectio divina*), y associant fréquemment des explications pour aider à comprendre ce qu'elle recouvre, et dans quels buts pratiques elle peut être intégrée à une expérience de vie.

Le mot « pratique » est, de fait, couramment associé à l'expression technique de *lectio divina*. On parle ainsi de la pratique de la *lectio divina*. Mais je voudrais déconseiller cet usage qui évoque trop facilement les pieux exercices (ou « les dévotions populaires ») mentionnées par le Concile Vatican II proprement pour ne pas les perdre de vue (*Sacrosanctum Concilium* 13). La *lectio divina* ou lecture priante de la Parole – c'est ainsi que je préfère l'appeler – ne peut être considérée comme une simple dévotion populaire, tels par exemple le rosaire, le Chemin de croix, l'adoration eucharistique, une liturgie pénitentielle, ou la catéchèse pour adulte. Bien sûr, il peut y avoir des liens et, dans certains cas, des points de contact, mais il y a aussi des différences essentielles comme nous allons le voir ci-dessous.

Le programme spirituel et pastoral de la *lectio divina* a connu une très large diffusion dans certains diocèses – grâce à l'impulsion donnée par des évêques éclairés (parmi les exemples les plus représentatifs de cette tendance, je citerai les enseignements du cardinal Carlo Maria Martini à Milan) – ou, à l'échelle de tout un continent comme l'Amérique latine, le projet « *Palabra Vida* » (dans les années 1990). Je voudrais maintenant m'arrêter sur le terme *lectio divina* dans les textes officiels, pour souligner ceci : outre son utilisation, nous

trouvons souvent une description générale de l'expérience qu'elle recouvre et, dans les documents les plus récents surtout, une réticence inexplicable concernant l'usage même de cette expression (*lectio divina*). Cette position est manifeste, entre autres, dans l'exhortation post-synodale *Ecclesia in Europa* 65, et dans l'instruction destinée aux personnes consacrées *Repartir du Christ* 24, qui évitent soigneusement la terminologie de la *lectio* alors même qu'elles évoquent son contenu spécifique.

1. *Lectio divina* et enseignements magistériels récents

L'insistance du magistère pontifical sur la *lectio divina* est une piste intéressante à suivre. Néanmoins, jusqu'ici, les textes n'ont pas manifesté une grande créativité. Nous commencerons par les propos de *Pastores dabo vobis* (1992) : « La lecture méditée et priante de la Parole de Dieu (*lectio divina*), en écoutant avec humilité et amour Celui qui parle, est un élément essentiel de la formation spirituelle » (47). Nous poursuivrons avec le texte du *Catéchisme de l'Église Catholique* (1992) : « La *lectio divina*, où la Parole de Dieu est lue et méditée pour devenir prière, est ainsi enracinée dans la célébration liturgique » (1177). Enfin, nous citerons le texte de la Commission Biblique Pontificale, *L'interprétation de la Bible dans l'Église* (1993) : « La *lectio divina* est une lecture, individuelle ou communautaire, d'un passage plus ou moins long de l'Écriture accueillie comme Parole de Dieu et se développant sous la motion de l'Esprit en méditation, prière et contemplation » (IV,C,2).

Ultérieurement, nous trouvons une référence plus approfondie dans l'exhortation apostolique *Vita consecrata* (1996) : « C'est pourquoi la *lectio divina* (...) a été l'objet de la plus haute estime. Grâce à elle, la Parole de Dieu entre dans la vie, sur laquelle elle projette la lumière de la sagesse qui est le don de l'Esprit (...) La méditation communautaire de la Bible a une grande valeur. Pratiquée suivant les possibilités et les circonstances de la vie de communauté, elle invite à partager avec joie les richesses puisées dans la Parole de Dieu, grâce auxquelles des frères et des sœurs progressent ensemble et s'aident à avancer dans la vie spirituelle (...) La méditation de la Parole de Dieu et des mystères du Christ en particulier, comme l'enseigne la tradition spirituelle, est à l'origine de l'intensité de la contempla-



tion et de l'ardeur dans l'action apostolique » (94). La référence à la lectio dans *Novo Millennio Ineunte* (2001) est plus brève : « Il est nécessaire, en particulier, que l'écoute de la Parole devienne une rencontre vitale, selon l'antique et toujours actuelle tradition de la *lectio divina*, permettant de puiser dans le texte biblique la parole vivante qui interpelle, qui oriente, qui façonne l'existence » (39).

Dans l'exhortation post-synodale *Ecclesia in Oceania* (2001), la référence à la lectio présente une certaine originalité : « La fréquentation des Écritures est requise de tout fidèle, mais particulièrement des séminaristes, des prêtres et des religieux. Il est nécessaire de les encourager à pratiquer la *lectio divina*, cette méditation tranquille et priante de l'Écriture qui permet à la parole de Dieu de parler au cœur humain. Cette forme de prière, vécue personnellement ou en groupe, augmentera leur amour pour la Bible et en fera un élément essentiel et vivifiant de leur vie quotidienne » (38). Enfin, je retiendrai une brève citation de l'exhortation post-synodale *Pastores Gregis* (2003) : « Dans les moments de méditation et de *lectio*, le cœur qui a déjà accueilli la Parole s'ouvre à la contemplation de l'action de Dieu et, par conséquent, à la conversion au Seigneur de ses pensées et de sa vie, accompagnée de la requête suppliante du pardon et de la grâce de Dieu » (15).

2. Les raisons d'une différence

Nous avons commencé en signalant la différence entre *lectio divina* et *pia exercitia*. Essayons d'élargir la perspective en abordant des aspects plus universels. La différence est substantielle. Elle relève avant tout de la nature sacramentelle de la Parole biblique, qui est intrinsèquement dotée d'une virtualité de grâce et de révélation à laquelle ne peut prétendre aucun autre exercice de dévotion. Je me contenterai ici de rappeler quelques éléments indispensables à une bonne compréhension de cette différence.

La théologie de la Parole devrait entrer pleinement en jeu dans cette expérience. De fait, nous pouvons parler ici d'une authentique présence de Dieu qui se communique et convoque : « Les Saintes Écritures contiennent la Parole de Dieu et, parce qu'elles sont inspirées, elles sont réellement la Parole de Dieu » (DV 24). Cette Parole, c'est l'être même de Dieu en action. Et nous pouvons continuer : c'est Dieu lui-même pour autant qu'il agit et qu'il parle *ad extra*, qu'il appelle à la communion et accorde cette communion à travers la Parole. Cette Parole par laquelle il crée et se forge une communauté qui écoute. Rappelons que si la Parole fait naître la communauté, il faut – pour entendre authentiquement, pleinement et de manière féconde cette Parole – l'existence d'une communauté vivante et croyante – autant dire d'une communion d'histoires et de destinées, d'espérance et de vigilance.

La parole de la Sainte Écriture est le fruit de multiples convergences. Non seulement les Écritures contiennent la communication vivifiante de Dieu inscrite dans le cœur des auditeurs, mais elles rapportent également la réaction, la relecture, la réponse existentielle suscitées chez les protagonistes ; l'ensemble ayant été remodelé par ceux qui en préservèrent la mémoire. La texture même des Écritures est faite de la révélation de Dieu et de sa réception par le peuple de Dieu, dans une interaction réciproque. Par conséquent, il n'y a pas de donné *a priori* – auquel le peuple accéderait en un second temps. Les Écritures sont plutôt l'expression, au plein sens du terme, de l'*ethos* du peuple engendré et convoqué par la Parole, qui s'engage à proclamer en son sein et dans ses écrits, les hauts faits de Dieu. Sachant que de cette proclamation, il pourra tirer sa vie même.



La Parole contient une vérité de type sémitique. Autant dire que nous ne sommes pas dans l'ordre de la prise de vue instantanée, mais d'une tentative pour fixer l'inexprimable en le repensant constamment à partir de perspectives inédites, avec des ajustements, des intégrations, de nouveaux idiomes, la verbalisation d'émotions nouvelles. La progression génétique de la Parole suit la trajectoire suivante : expérience incandescente, tradition orale spontanée et traduction dans des expressions linguistiques plus élaborées et adaptées à de nouveaux contextes, codification écrite qui, avec le temps, se retrouve fixée de façon définitive. Quant à la démarche herméneutique, elle devrait refaire ce parcours en sens inverse : du livre maintenant clos et définitivement fixé jusqu'au point source originel, en passant par le processus de transmission du texte avec ses variantes. La Parole écrite ne peut retrouver sa puissance transformatrice et créatrice autrement : c'est dans le noyau originel et incandescent que nous atteignons le sens ultime ; mais c'est aussi dans sa capacité à embraser nos cœurs *aujourd'hui*, que la Parole réalise son authentique identité théologique et spirituelle. La Parole est Parole de vie si elle continue à transmettre la vie, si elle provoque à la vie. Et pas seu-



lement à la vie, mais également à la quête contemplative des traces de Dieu dans notre histoire, parce qu'Il nous parle encore de multiples façons : par la nature, les signes des temps, les utopies collectives, les tragédies et les traumatismes.



Mais tout cela est conduit par un autre protagoniste : l'Esprit Saint. C'est lui qui libère et transforme – à travers l'œuvre d'écrivains charismatiques enracinés dans la mémoire de leur peuple et guidés par Lui – les travaux et les jours, ce qui se dit et s'expérimente, en Parole écrite. Tout cela afin que les « merveilles » accomplies par Dieu en raison de sa bonté, soient consignées et qu'au cours des siècles, elles continuent à générer du sens et des perspectives pour les générations qui se succèdent. Car Sa fidélité et Son amour sont de toujours (voir Is 54,8). Sans l'action de l'Esprit « herméneute », notre interprétation serait stérile du point de vue de la foi et de l'expérience du salut. Mais sans une attitude de foi, de communion, d'engagement dans un dialogue, d'obéissance confiante, de réponse priante, la lettre serait morte ou relèverait de l'hystérie, ou encore de l'émotionnel à l'état pur.

Ainsi, que ce type de lecture puisse en arriver à susciter un dialogue de « prière » avec Celui qui parle, ne suffit pas à justifier les exhortations à l'écoute ou à la lecture priante de la Parole. De fait, lorsque j'emploie ce qualificatif de « priante », j'entends signifier quelque chose de beaucoup plus fort : à savoir le dialogue d'une personne amoureuse avec Celui qui nous parle avec amour, nous rappelle les voies de l'amour confiant et suppliant, et ne cesse d'avoir pour nous des pensées de paix et de salut. Ainsi parler de « lecture priante » (ou d'« écoute priante » ou de « dialogue-de-prière »), signifie en fait privilégier un mouvement de réponse qui prend tout l'être, une réponse au dialogue que Dieu engage lui aussi avec tout son être, à travers la Parole. Il s'agit donc d'être pleinement habité par la Parole (voir Col 3,16), par son dynamisme intrinsèque qui est salut et alliance, consolation et espérance. Il s'agit aussi de verbaliser une réaction qui devient dialogue et supplication, doxologie et action de grâce, intercession et confession, chant et pleurs.

3. Comment alors, effectuer une lecture priante ?

Ces prémisses, qui sont tout à la fois des perspectives et des exigences incontournables, induisent une façon spécifique de pratiquer et surtout de vivre cette lecture ou écoute priante de la Parole. Ainsi, nous ne cherchons pas à donner à la Parole une force et une efficacité nouvelles par nos réflexions et nos applications. Car la Parole possède déjà en elle-même une *dynamis* de révélation, de jugement, de transfiguration, de fermentation et de libération : la seule chose qu'il nous appartient de faire est de nous exposer à cette *dynamis*, comme nous nous exposons au feu ou au soleil quand nous voulons nous réchauffer. C'est le sens de l'*hypakoë* des Pères et des moines : l'*ob-audire* d'un cœur humble et contrit (voir Is 66,2).

Mais il ne s'agit pas de nous exposer à cette *dynamis* de façon strictement individuelle ou sélective, c'est-à-dire en fonction des principes idéologiques par lesquels nous nous sentons concernés. L'expérience ne peut qu'être communautaire et intégrale : car c'est précisément la communauté croyante qui constitue le contexte herméneutique le plus adéquate, pour ouvrir les voies épiphoniques de la Parole et libérer sa force de renouveau parmi les croyants. La communauté qui écoute n'est pas secondaire. Elle est le contexte privilégié – comme le notait déjà saint Grégoire le Grand – qui redonne à la Parole sa signification pleine et vitale. C'est dans la communauté que les appels existentiels résonnent avec le plus de force.

Voilà pourquoi la tradition interprétative proposée par Guigues II le chartreux, dans un ouvrage intitulé *Scala claustralium*, me semble une méthode artificielle au résultat incertain lorsqu'elle est adoptée comme un schéma rigide à pratiquer individuellement. Rappelons que l'auteur distingue quatre étapes dans la *lectio divina* : la *lectio*, la *meditatio*, l'*oratio*, la *contemplatio*. En fait, Guigues pense d'abord à la vie monastique solitaire et ne se soucie pas de la « communauté interprétative » parce qu'à son époque, la conscience ecclésiale était différente de la nôtre avec son accent sur l'Église-communion. Chez lui, tout est envisagé à travers le prisme de l'individu. De fait, le siècle où il vivait (XII^e) se caractérisait par une « redécouverte de la personne ».

Or il se trouve que la reprise méthodique de la *lectio* dans le sillage de Guigues II a été incapable de briser ce cadre individualiste ; à tel point que certains experts continuent d'insister sur la nature clairement « individuelle » de la *lectio divina*. Ce qui explique aussi les résistances de moines et d'exégètes à une *lectio divina* pratiquée en commun : par crainte d'une dérive en direction d'interprétations hâtives, faciles, moralisantes ou pieuses.

Par expérience personnelle, j'ai pu constater la fécondité de la *lectio divina* communautaire comme expé-



rience d'une écoute en commun et d'un partage des richesses de la Parole. Mais j'ai aussi remarqué qu'une écoute communautaire et priante de la Parole nécessite d'adapter quelque peu le modèle classique de Guigues II le chartreux. Ces adaptations doivent prendre en compte la diversité des méthodes et les différents niveaux de connaissance de la Bible de chaque participant, ainsi que son statut spirituel et ecclésial. Voilà pourquoi – et ici je me réfère à ma propre expérience¹ – il faut introduire un certain nombre d'éléments pour créer le climat approprié : symboles (principalement des icones et des objets sacrés : bougies, encens, lutrin) ; chant d'un refrain méditatif qui met l'accent sur un verset ou un concept du texte biblique ; offrande d'une réponse priante, proche de la littéralité du texte médité ; silence qui favorise la réflexion et l'adoration ; partage des résonances et des applications pratiques, après une écoute méditative et prolongée ; brefs interludes musicaux dont la fonction est de créer une pause entre les différents passages du texte ; gestes symboliques comme la danse, la vénération de la Parole, etc.

J'ai observé qu'établir le lien avec la célébration liturgique était un élément particulièrement fécond. Ce qui implique de choisir le texte biblique parmi les lectures de la liturgie dominicale la plus proche et de faire référence, dans la réflexion méditative, aux autres lectures du dimanche. Voilà en effet qui souligne la continuité entre la Parole et la célébration ; en ce sens, l'environnement, c'est-à-dire l'Église de la célébration dominicale, peut constituer une aide. Quand le même texte est réentendu pendant la messe et explicité par l'homélie, ceux qui ont participé à la *lectio divina* peuvent y pénétrer avec une plus grande profondeur (spirituelle et mystagogique). Et cela, en dépit du flou qui caractérise souvent la prédication.

Pour conclure

Avec le temps, la lecture priante de la Parole se révèle bien différente des « *pieux exercices* », car elle suscite une soif de dialogue avec Dieu, donne des critères de discernement et stimule dans une démarche de

conversion qui n'est pas seulement morale, mais existentielle. Cela étant, il s'agit aussi d'un parcours exigeant qui demande constance et persévérance, un amour passionné pour la Parole reconnue comme la source pure et éternelle de la sainteté et du dialogue priant. La pratique communautaire de la *lectio* suppose que chacun fasse l'effort d'entrer en « peuple » dans le secret de la Parole : déchaussé devant ce Buisson ardent, la tête inclinée en présence du *deber* où séjourne la gloire. Notons qu'il n'est nullement question de transmettre un enseignement à une assemblée de croyants, mais de vivre ensemble une aventure risquée et transfigurante, transformante et adorante, enfin de consentir à se laisser instruire par Dieu (Os 11,1-4).

Il peut être difficile pour un « spécialiste » de la Parole de se mettre au diapason de la foi parfois incertaine et confuse, des personnes en présence : le danger est alors de vouloir imposer sa propre théorie, son explication, son application. Or, c'est seulement quand on écoute la Parole d'un cœur aimant pour pouvoir la partager, l'entendre d'un cœur neuf et l'aborder d'un regard contemplatif avec d'autres personnes, que la lecture priante devient vraiment écoute et dialogue priants, contemplation et prophétie qui déchirent le voile d'une histoire opaque, et ouvrent nos vies précaires à une lumière immense et radieuse.

(Traduction : E. Billoteau) ■

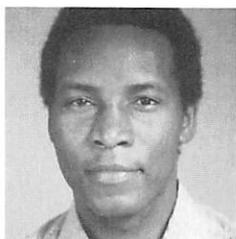
¹ Pour une meilleure compréhension de l'expérience concrète dont je parle ici, je renvoie le lecteur aux livres des séries « Rotem » des *Edizioni Messaggero di Padova* ; et plus spécifiquement aux livres suivants : C. Mesters, *Far ardere il cuore. Introduzione alla lettura orante della Parola*, Padova 2003 ; B. Secondin, *Lettura orante della Parola. Lectio divina sui Vangeli di Marco e Luca*, Padova 2003 ; p. 13-47, entre autres. Les différents types de posters en couleurs et de signets illustrés sont le fruit de la *lectio* et de l'expérience.





La Tanzanie, pays d'accueil de la prochaine Assemblée plénière de la FBC

Titus Amigu



Titus H. Amigu a obtenu un licencié en Écriture Sainte à l'Institut biblique pontifical (Rome). Depuis 1996, il enseigne le Nouveau Testament, le grec du Nouveau Testament et l'hébreu biblique au Grand Séminaire de Peramiho, Tanzanie. En 2000, il a été nommé recteur du séminaire. Depuis 2003, il est le coordinateur national pour l'apostolat biblique en Tanzanie.

I. La géographie

La Tanzanie, le plus grand des pays d'Afrique de l'Est, couvre 945 087 km². Elle se compose d'une partie continentale, la Tanzanie proprement dite, et de quatre îles : Ukerewe, Mafia, Unguja et Pemba (ces dernières forment l'archipel de Zanzibar). Elle compte quatre villes principales : Dar es Salaam, Mwanza, Mbeya et Arusha. Dar es Salaam fait toujours plus ou moins office de capitale, puisque Dodoma, la nouvelle capitale politique, est encore en construction. Néanmoins, c'est là que siègent les 323 membres du Parlement. Mais le siège de la législature, de nombreux ministères et bureaux de commissions parlementaires sont encore à Dar es Salaam. Actuellement, Dar es Salaam est le port le plus important du pays et le terminus des trois lignes de chemin de fer principales : celle qui rejoint la Zambie, celle qui couvre la partie occidentale du pays avec des bifurcations pour les lacs Victoria et Tanganyika, enfin celle du nord qui va jusqu'au Kenya.

La Tanzanie est une République Unie depuis le 26 avril 1964, date de l'union entre le Tanganyika situé sur le continent est-africain et Zanzibar (les îles de l'océan Indien d'Unguja et de Pemba). La Tanzanie continentale est indépendante depuis le 9 décembre 1961. D'abord colonie allemande, elle devint anglaise à la fin de la Première Guerre mondiale en 1918. Zanzibar accéda à l'indépendance le 12 janvier 1964, après le renversement du Sultan d'Oman.



Couvrant un immense territoire, la Tanzanie se caractérise par des conditions climatiques diversifiées : depuis

les régions côtières tropicales très humides jusqu'au plateau central au climat sec, en passant par les montagnes semi-tempérées, les herbages, la brousse et les régions semi-désertiques. Les températures sont très variables : douces ou froides dans les régions montagneuses, alors qu'en basse altitude, particulièrement sur la côte de l'océan Indien, le climat est chaud et humide. Sur l'ensemble du territoire, les températures peuvent s'échelonner entre 0° et 38° C. Bien entendu, l'archipel de Zanzibar a un climat tropical favorable à la culture d'épices destinés à l'exportation, sachant que le gros de la production mondiale de clous de girofles vient de l'île de Pemba.

À l'est, la Tanzanie continentale est bordée par l'océan Indien, tandis qu'au nord, elle l'est par le lac Victoria, le Kenya et l'Ouganda. L'ouest du pays touche le Rwanda, le Burundi et la République démocratique du Congo (ex Zaïre), située de l'autre côté du lac Tanganyika. Au sud, la Zambie, le Malawi et le Mozambique jouxtent la Tanzanie. La diversité topographique considérable s'explique par l'activité volcanique et les failles associées au graben, qui ont doté la Tanzanie du plus haut sommet d'Afrique et de son point le plus bas. Je veux parler ici du Kilimandjaro et de sa calotte glaciaire à 5 950 mètres d'altitude et, à l'opposé, du lac Tanganyika qui se situe à 358 mètres au-dessous du niveau de la mer.

La Tanzanie a plusieurs fleuves saisonniers et permanents : au titre de ces derniers, citons les fleuves Rufiji, Ruaha, Ruvuma, Ruvu, Malagarasi et Pangani. Le fleuve le plus large, la Rufiji River, a un énorme potentiel pour l'irrigation et l'énergie hydro-électrique. Cette dernière est produite à Mtera et Kihansi sur la Ruaha River, à Nyumba ya Mungu sur la Pangani River et à Kidatu sur la Rufiji River. La Rufiji River est l'un des fleuves principaux à se jeter dans l'océan Indien. Les autres aboutissent dans les cuvettes intérieures des lacs Tanganyika, Victoria et Malawi.

La Tanzanie a deux systèmes pluviométriques. Dans les régions du sud, du sud-ouest, du centre et de l'ouest, il n'y a qu'une saison des pluies : de novembre ou décembre jusqu'en avril. Par contre, deux saisons des pluies scandent la vie de la côte nord de Mafia et son arrière-pays, des îles d'Unguja et de Pemba, des îles du nord-est, enfin du bassin du lac Victoria. Les



pluies sont fortes entre les mois de mars et de mai, et plus faibles entre septembre et décembre.

II. L'économie

Actuellement, l'économie de la Tanzanie est en plein développement. Depuis 1964, il existe un net contraste entre les problèmes économiques du pays et ses réalisations politiques. Certaines difficultés économiques peuvent être attribuées aux décisions du Président Mwalimo Julius Kambarage Nyerere. De fait, il engagea le pays sur la voie du socialisme africain (Ujamaa) et du développement rural, donnant à l'État un énorme pouvoir en matière économique. Ce qui eut pour conséquences la corruption et l'inefficacité. Des politiques de marché étatiques rigides et des prix bas découragèrent bon nombre de producteurs, et les cultures de rapport périclitèrent.

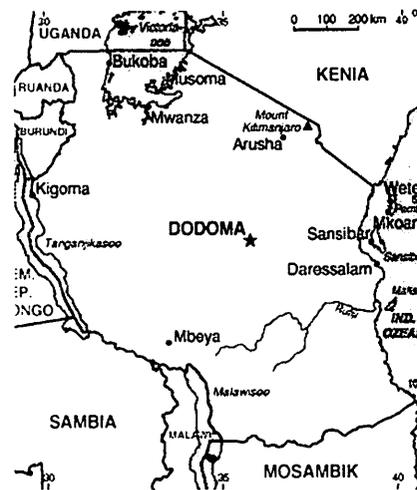
L'économie du pays repose principalement sur l'agriculture. Cependant, les grandes exploitations sont rares, et tout dépend des petits producteurs et paysans. Plus de 50 % des Tanzaniens sont des paysans qui vivent dans des villages. Ils produisent de quoi nourrir le pays et des denrées d'exportation. Les principaux produits exportés étant le café, le coton, le tabac, le thé, les clous de girofles, les diamants et les noix de cajou. Des éleveurs, surtout les Wamasais et les Wasukumas, ont du bétail, des chèvres et des moutons. L'élevage doit être encouragé, car le pays n'en tire que peu de bénéfices.

Le tourisme est un grand pourvoyeur de devises étrangères pour la Tanzanie. Le pays est doté de nombreux lieux touristiques exceptionnels, depuis le Kilimandjaro jusqu'aux plages de Zanzibar. Il existe aussi de grandes réserves naturelles : le Selous et le parc national du Serengeti étant particulièrement célèbres.

Au moment de son accession à l'indépendance, la Tanzanie se suffisait sur le plan alimentaire, une situation qui perdura pendant le Premier plan quinquennal (1964-1969). À cette époque, la production agricole se développait plus vite que la population. Malheureusement, au cours des années qui suivirent, la situation s'inversa sous l'action de plusieurs facteurs : décisions politiques, sécheresse, mauvaise gestion économique des nombreuses sociétés d'État. La Tanzanie dut alors importer des céréales comme le riz et le blé, pour faire face aux besoins d'une population en croissance très rapide. En même temps, on vit se multiplier de graves problèmes touchant la production des principaux produits alimentaires d'exportation, la chute des cours mondiaux, le développement de l'économie de marché et la mondialisation. Comme on pouvait s'y attendre, l'effondrement des exportations entraîna la chute des devises étrangères. Et les problèmes causés par ce

manque à gagner se répercutèrent sur tous les Tanzaniens.

On admet généralement qu'à la fin des années 1970, les problèmes économiques et le coût de la guerre contre Idi Amin d'Ouganda conduisirent la Tanzanie à une crise. Cela étant, l'économie stagnait depuis des



années, se trouvant dans l'incapacité de répondre aux besoins des Tanzaniens. Quoi qu'il en soit, le pays ne réussit pas à résoudre ses problèmes sans des aides financières et technologiques extérieures, dans un contexte où manquaient les devises étrangères et où les déficits

commerciaux et l'inflation allaient croissant, sans parler du haut niveau de la dette internationale et de la croissance économique très faible. Pour essayer de s'en sortir, le gouvernement opéra une dévaluation monétaire. Il imposa également des mesures d'austérité et commença à négocier avec les grands organismes financiers internationaux comme la Banque mondiale ou le Fonds monétaire international. Mais au départ, la Tanzanie hésita à mettre en œuvre les conditions imposées par le FMI, en particulier les mesures d'austérité et la libéralisation de l'économie.

Il fallut attendre 1986, pour parvenir à un accord. Par la suite, la Tanzanie opta pour une dévaluation monétaire, le contrôle de ses dépenses nationales. Elle encouragea les producteurs à exporter leurs produits et renforça le secteur privé au détriment du secteur public. Ces décisions se révélèrent payantes. Le pays fut récompensé de diverses manières : accords de conversion de sa dette internationale, aide étrangère conséquente, annulation de sa dette par certains pays amis. Grâce à tous ces aménagements, le programme de reprise économique commença à fonctionner vers la fin des années 1980. Les exploitations minières, l'agriculture et les exportations connurent une réelle croissance.

Dans ce pays en voie de développement, les secteurs miniers et industriels ne sont pas encore très actifs. Pendant des années, les diamants, provenant principalement de la Williamson Mine, Mwadui, région de Shinyanga, constituèrent un secteur d'exportation important. Actuellement, les gisements d'or continuent à être exploités dans les districts de Kahama et Geita, mais on peut s'interroger sur les profits qu'en tire vrai-



Dar es Salaam

ment la Tanzanie. Les gisements de fer et de charbon sont également productifs. Des réserves de gaz ont été découvertes, qui servent déjà à alimenter en énergie les régions de Lindi et Mtwara, ainsi que le réseau national. De récentes prospections ont fait naître un grand espoir chez les Tanzaniens, qui pourraient mettre à jour de riches gisements de pétrole et de minerais dont l'exploitation pourrait contribuer à éradiquer la pauvreté. À cause des privatisations, le rendement du secteur industriel a toujours été faible. Deux raisons pouvaient expliquer cette absence de compétitivité : le manque de capitaux étrangers pour acheter l'équipement nécessaire ; l'incompétence et le dogmatisme des responsables des industries gérées par l'État. Ces dernières années, des sociétés étrangères ont été bien accueillies et encouragées à investir dans le pays. Avec sa paix et sa sécurité, la Tanzanie a maintenant la réputation d'être le paradis des investisseurs. Les citoyens quant à eux, attendent toujours une amélioration de leur niveau de vie. Ce développement que mettent en avant les médias doit encore atteindre le petit peuple.

III. La population

La population est estimée à 37 000 000 de personnes. C'est un chiffre approximatif car le dernier recensement date d'il y a cinq ans. La Tanzanie compte 120 groupes ethniques bantous, ainsi que des Nilotes, des Shirazis, des Arabes et des Indiens. L'harmonie règne entre ces différentes communautés, aucune n'étant assez nombreuse pour prétendre dominer les autres. La Tanzanie est l'un des rares pays africains à n'avoir pas connu les conflits tribaux. Bien que la population soit consciente de sa diversité ethnique, elle privilégie l'appartenance nationale. Une attitude dont le pays est redevable au premier Président, Mwalimu Julius Kambarage Nyerere, qui a délibérément choisi de concentrer ses efforts sur l'unité de son peuple par différentes mesures : éducation, service national, utilisation du swahili comme première ou seconde langue.

Tout cela ayant contribué à atténuer les différences entre les Tanzaniens.

À l'archipel de Zanzibar vivent des groupes ethniques non bantous. On compte trois groupes de population sur les îles : les Arabes, les « continentaux » et les Indiens. Les Arabes sont les descendants d'immigrants venus de Shiraz en Perse, qui pratiquèrent le commerce des esclaves jusqu'à son abolition dans les années 1880. Les « continentaux » sont les descendants de ces esclaves, auxquels s'ajoutent les immigrants récents en provenance du continent. Enfin les Asiatiques, particulièrement les Indiens, se sont généralement installés sur ces îles pour faire du commerce.

L'anglais et le swahili sont les deux langues officielles, mais chaque groupe ethnique a sa propre langue maternelle.

En Tanzanie, les principales religions sont le christianisme (43%) et l'islam (40%). La majorité de la population restante adhère aux religions traditionnelles, qui n'ont pas d'organisation officielle. L'hindouisme est la religion des Indiens ; d'autres Asiatiques pratiquent le bouddhisme. À l'exception de quelques échauffourées provoquées par des fondamentalistes musulmans et des fanatiques (entre 1986 et 1995), les Tanzaniens pratiquent la tolérance religieuse mutuelle et vivent en harmonie. La Constitution stipule que la Tanzanie est une république laïque. Elle n'est pas un État religieux, et ses citoyens sont libres d'adopter et de pratiquer la religion de leur choix.

En Tanzanie comme en bien d'autres pays, les chrétiens sont divisés. Les plus nombreux sont les catholiques, suivis par les luthériens et les anglicans. Les Églises pentecôtistes sont « prolifiques » comme ailleurs. On compte plus de 200 sectes, localisées principalement dans les cinq grandes villes : Dar es Salaam, Songea, Tabora, Mwanza et Arusha. La Conférence épiscopale est bien organisée et gère ses activités par le biais d'un Secrétariat qui siège à Dar es Salaam, « Tanzania Episcopal Conference Centre, Kurasini ». C'est dans ce Centre que se tiendra la Septième Assemblée plénière de la FBC, du 24 juin au 4 juillet 2008.

Les musulmans connaissent eux aussi des divisions. La majorité est sunnite, mais il y a également des chiites. En outre, on trouve des adeptes de groupes plus restreints comme les ahmadiyyas et les ismailiyas. Les sunnites sont généralement pacifiques, et c'est l'une des raisons pour lesquelles les différences religieuses n'ont jamais vraiment posé de problèmes particuliers en Tanzanie. Toutefois, certains radicaux cherchent la confrontation entre musulmans et chrétiens. Les musulmans radicaux constituent des groupes qui circulent dans tout le pays. Ce qui a suscité la riposte de jeunes



Le siège de la Conférence épiscopale à Dar es Salaam

chrétiens, tout aussi radicaux. Ces derniers ont formé leur propre mouvement appelé « Biblia ni Jibu », et travaillent de la même façon que leurs « concurrents ». Les organismes officiels des deux religions chrétienne et musulmane, refusent de soutenir les activités de ces personnes qui sèment la haine et l'intolérance chez des croyants *a priori* pacifiques.

Chaque dénomination chrétienne s'efforce de faire de nouveaux adeptes. L'Église catholique fait tout son possible pour maintenir son troupeau dans l'unité : prédication, « Radio Maria » et autres programmes radios diocésains, hebdomadaire catholique *Kiongozi*.

IV. La situation politique

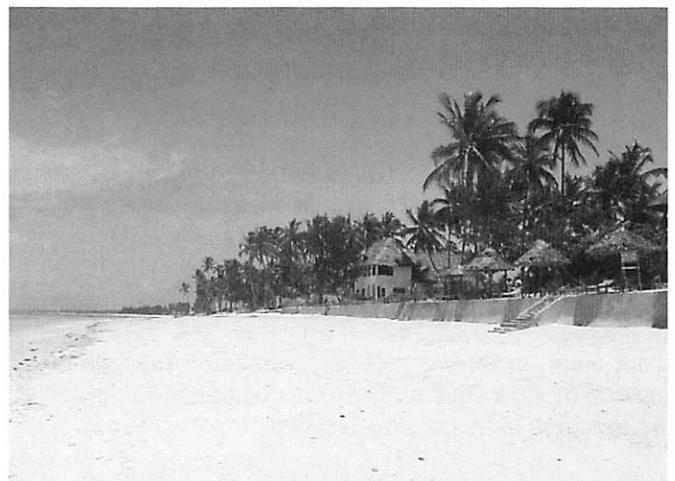
La Tanzanie est une démocratie et, depuis 1995, une république multipartite alors qu'auparavant, elle fonctionnait avec un unique parti politique. Actuellement, le chef de l'État est le Président Jakaya Mrisho Kikwete, qui a remporté les élections du 14 décembre 2005. D'après la Constitution, le président est élu pour un mandat de cinq ans, mais est autorisé à un second mandat. En Tanzanie, le président ne gouverne pas seul. Il est assisté par deux organes de décision : le Cabinet et l'Assemblée nationale. Le système est quelque peu différent à Zanzibar où les organes de décision sont respectivement, le Conseil révolutionnaire suprême de Zanzibar et la Chambre des représentants. Le Président Jakaya Kikwete est le quatrième président de la République. Ses prédécesseurs furent le Père de la Nation, Mwalimu Julius Kambarage Nyerere (1962–1985), Ali Hassan Mwinyi (1985–1995) et Benjamin William Mkapa (1995–2005).

Actuellement, le parti au pouvoir est le Chama Cha Mapinduzi (CCM) qui, d'une certaine façon, gouverne depuis l'Indépendance. À côté du CCM, il existe dix-sept autres partis politiques officiels, comme le Civic United Front (CUF) et le Chama Cha Demokrasia na

Maendeleo (CHADEMA). Notons que les partis d'opposition sont très récents et manquent d'expérience.

En dépit des problèmes économiques évoqués ci-dessus, la Tanzanie est à bien des égards un modèle de stabilité politique et sociale. Et de fait, elle n'a vécu que peu de tensions dans son histoire. Certes, les Présidents Julius Kambarage Nyerere et Ali Hassan Mwinyi eurent à affronter une opposition. Cela étant, les transitions gouvernementales se sont toujours faites très paisiblement. Seul Zanzibar a connu de graves soubresauts politiques du fait de son histoire et de sa culture propre. L'île a son gouvernement, géré par un Gouvernement révolutionnaire et un président qui est aussi le vice-président de la Tanzanie. Rappelons que Zanzibar a été autorisé à partager les revenus qui proviennent principalement des ressources localisées en Tanzanie continentale.

Les informations sur la Tanzanie seraient incomplètes, si nous n'évoquions davantage le Président Julius Nyerere. L'histoire de la Tanzanie des années 1960 et 1970 a été dominée par sa personnalité et son engagement sur la voie du socialisme africain. C'est lui qui, en 1965, permit au TANU de devenir le seul parti politique légal en Tanzanie continentale. En 1967, la Déclaration d'Arusha fut proclamée, qui défendait les principes de l'égalitarisme et de l'autonomie. Elle marqua un tournant qui vit la nationalisation des écoles, des hôpitaux, des banques et des principales industries, le tout accompagné par la construction d'écoles, hôpitaux, entreprises gérées par l'État, et de la création de fermes communautaires ou coopératives (Ujamaa). Quatre ans plus tard, la Déclaration de Dar es Salaam (1971) prônait l'éducation politique et la création d'une milice populaire. Le service national devint obligatoire à la fin du collège ou du lycée. Le Président Julius Nyerere se fit le champion de la décentralisation et prit la décision de transférer la capitale de Dar es Salaam à Dodoma.



Zanzibar attire de nombreux touristes



En 1975, l'Assemblée nationale accordait au TANU la suprématie légale en tant que parti unique. Suite à la formation du CCM (1977), qui est une union entre le TANU et le Parti Afro-Shirazi (ASP), et pour renforcer l'union, le Président Nyerere remania son Cabinet et s'adjoignit un disciple infatigable, Edward Moringe Sokoine, qu'il nomma Premier ministre (1977-1980). Le Président Nyerere fut massivement réélu en 1980. Mais de nombreux membres de l'Assemblée nationale perdirent leur siège lors des élections, ce que les analystes politiques interprétèrent comme la manifestation de la colère des électeurs face à la corruption, à l'incompétence et aux pénuries. Des mécontents fomentèrent une révolution en 1983. L'ayant découvert, Julius Nyerere rappela Edward Sokoine pour en faire son Premier ministre, et il engagea une série de mesures contre la corruption, la fraude et le marché noir. La lutte engagée contre ces fléaux fut terrible ; le Premier ministre Edward Sokoine mourut avant qu'elle n'aboutisse.

En 1985, Julius Nyerere démissionna de la présidence, mais continua d'exercer une influence dans le pays en tant que président du CCM. Après lui, les choses prirent un tour différent. Sous son successeur, le Président Ali Hassan Mwinyi, la Tanzanie s'ouvrit progressivement à une politique plus libérale. L'ex-Président Nyerere et les idéologues du parti n'apprécièrent pas vraiment cette prise de distance avec le socialisme, mais ils reconnurent néanmoins, que les problèmes économiques rendaient nécessaire ce changement d'orientation.

La Tanzanie n'a jamais refusé de prendre ses responsabilités sur la scène internationale. Au niveau des affaires étrangères, elle a joué un rôle positif. Le Président Nyerere se fit le principal porte-parole du Tiers Monde et de l'Afrique. La Tanzanie était en première ligne en contribuant à l'avancement du processus de libération dans des pays comme l'Angola, le Mozambique, la Namibie, le Zimbabwe et l'Afrique du



Julius Kambarage Nyerere

Sud. Julius Nyerere était convaincu que son pays ne pourrait vraiment jouir de sa liberté que le jour où ses voisins y auraient également accès. En tant que membre de la Conférence pour la Coordination du Développement en Afrique du Sud (SADC), la Tanzanie milita activement contre la politique raciste de l'Afrique du Sud, l'Apartheid.

Cela étant, deux problèmes éclipsèrent son influence dans le monde : ses propres difficultés économiques et les tensions avec les pays voisins.

Julius Nyerere était l'un des premiers leaders à proposer un gouvernement unifié de l'Afrique. Mais il ne partageait

pas les vues du Président ghanéen d'alors, Kwame Nkrumah, qui voulait une unification immédiate – Julius Nyerere étant partisan d'une unification progressive des États. Le problème refit surface lors de la réunion de l'Union africaine à Accra, au Ghana, où les leaders africains s'opposèrent de nouveau sur les deux options.

Dans les années 1970, l'Afrique de l'Est essayait de penser et de vivre comme un bloc. Lorsque Julius Nyerere fit accéder son pays à l'indépendance, il s'engagea dans une politique de coopération sérieuse avec le Kenya et l'Ouganda. En 1967, les trois pays se retrouvèrent pour former la Communauté d'Afrique de l'Est. Mais lorsque le Kenya opta pour le système capitaliste, alors que la Tanzanie se réclamait du socialisme africain de J. Nyerere, des conflits éclatèrent qui aboutirent à la fermeture des frontières en 1976. En 1979, quand Idi Amin de l'Ouganda occupa la région de Kagera, un conflit important éclata entre la Tanzanie et l'Ouganda. Le Président Nyerere, qui avait donné asile et soutenu le Président Emilton Obote renversé par Idi Amin Dada en 1971, n'avait pas d'autre choix que de combattre Idi Amin. C'était une des raisons pour quelques problèmes économiques que la Tanzanie n'a pas encore résolus. Face à un public non informé, les médias suggèrent que la Tanzanie était en guerre avec l'Ouganda pour aider les dissidents ougandais à renverser Idi Amin (1979) et à réinstaller le Président destitué. Or la véritable raison de cette guerre était l'occupation territoriale d'Idi Amin.

La Communauté d'Afrique de l'Est s'effondra en 1977, car les trois pays n'avaient pas la même vision des choses. La page de la Communauté étant tournée, il fallut tout de même un certain nombre d'années pour évaluer les avantages et les inconvénients de la situation. Les deux pays situés à l'ouest de la Tanzanie, le Burundi et le Rwanda, connurent une histoire déplorable. Dans ces deux pays, les Tutsis et les Hutus luttaient pour le pouvoir. En 1973, les relations politiques avec le Burundi s'envenimèrent après les 342 massacres tribaux. Ces massacres amenèrent un grand nombre de personnes à quitter leur pays, ce qui provoqua un afflux de réfugiés en Tanzanie et des combats ouverts sur la frontière, entre les troupes de la Tanzanie et celles du Burundi. D'autres afflux de réfugiés eurent lieu à la suite du génocide au Rwanda (1994), et lors de la guerre civile au Zaïre (1996). La paix revint et, avec le temps, les blessures se cicatrisèrent. C'est ainsi que les frontières avec le Kenya furent rouvertes en 1983. Les relations politiques et économiques avec l'Ouganda s'améliorèrent sous la présidence de Yoweri Kaguta Museveni, à partir de 1986. À l'heure actuelle, la Communauté d'Afrique de l'Est est partiellement reconstituée. Elle a son siège parlementaire et son quartier général à Arusha en Tanzanie. Les trois pays envisagent même une Fédération des pays d'Afrique de l'Est, vers 2015.

*Jakaya Kikwete*

Pour conclure cette brève description de la situation en Tanzanie, nous pouvons dire que ce pays et ses leaders commirent quelques erreurs dans leurs choix. De fait, dans sa volonté d'implanter un socialisme africain, le Président Nyerere considéra comme un fait acquis, l'adhésion de son peuple et sa coopération à ce projet. C'est ainsi que la mise en place d'un système doctrinaire par les idéalistes socialistes généra de nombreux opposants, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur du pays. L'opposition ouverte et le sabotage provoquèrent la souffrance du peuple et freinèrent la croissance nationale, qui ne put faire face au développement démographique. Mais politiquement et socialement, la Tanzanie a réussi à donner à son peuple une stabilité enviable, qui l'a préservé des horreurs liées aux coups d'état militaires et à la guerre civile si banale dans les autres pays d'Afrique. Hommage donc aux idées de l'ex-Président Julius Nyerere, qui jouit aujourd'hui du respect et de la gratitude de son peuple en dépit de ses erreurs !

*Dodoma, siège du Parlement tanzanien*

Ses successeurs, les Présidents Ali Hassan Mwinyi, Benjamin Mkapa et Jakaya Kikwete, optèrent pour des politiques plus pragmatiques qui eurent pour effet d'améliorer les conditions de vie des Tanzaniens. Ainsi peut-on voir de nouvelles routes goudronnées, des boutiques proposant des denrées d'importation, des routes encombrées de véhicules importés, de nouveaux bâtiments, des dispensaires, des écoles primaires et secondaires en construction. Mais rien ne nous permet d'affirmer avec certitude que les gens du commun profitent vraiment de ces changements. Manifestement, beaucoup se bagarrent encore contre la pauvreté, la maladie et l'ignorance qui minent leurs familles.

Les problèmes de pauvreté, maladie et ignorance sont endémiques dans les pays en voie de développement, et pas seulement en Tanzanie. Il s'agit d'un cercle vicieux : la pauvreté et l'ignorance provoquant et favo-

risant les maladies qui, à leur tour, les engendrent. De fait, les pays en voie de développement sont affligés sur toute la ligne. Les causes fondamentales de leurs problèmes ne relèvent pas uniquement de politiques mal menées ou d'erreurs commises par le peuple. Elles proviennent de facteurs qui sont intérieurs autant qu'extérieurs. Et ce sont ces deux séries de causes qui expliquent leurs malheurs.

*Dodoma, capitale de la Tanzanie*

Au titre des causes internes, je citerai : la corruption, un gouvernement incompetent, l'ambition égoïste de certains, la lutte pour le pouvoir, une mauvaise planification, la paresse, la maladie, l'ignorance, etc. Mais il y a aussi ces causes extérieures que sont les interférences politiques et économiques, un marché mondial injuste, le sabotage des programmes politiques et économiques, la vente d'armes, l'imposition de leaders cooptés par les puissances étrangères, etc. Autant dire que le marché mondial injuste, l'exploitation, la Banque mondiale, le Fonds monétaire international et la mondialisation sont aussi à blâmer. Parmi les pays en voie de développement, lequel a vraiment pu décider de lui-même sans interférences étrangères ?

Jusqu'ici, il n'existe pas de situation équitable entre les pays. L'économie de marché tant prônée, n'est pas nécessaire pour les pays pauvres. Ce n'est pas elle qui peut les mettre sur rails, mais une économie juste. Comment en effet ces pays pourront-ils se développer s'ils ne sont sollicités ou aidés que pour acheter, sans jamais recevoir le soutien qui leur permettrait de produire ou de fabriquer à leur tour des biens de consommation ? Un « marché » peut-il devenir une puissance économique ? Un acheteur qui ne vend rien, peut-il s'enrichir ? N'est-ce pas un leurre que de vouloir réaliser les plans de développement du millénaire vers 2015 ?

*Le mont Kilimandjaro*



Tanzanie

Étendue :

945 087 km² / 364 875 mi²

Système politique :

République unie

Population :

38,3 millions (environ)

Langues :

swahili, anglais ; 127 langues locales

Capitale : Dodoma (300 000 habitants)

Villes principales :

Dar es Salaam, Mwanza, Mbeya, Arusha

Point le plus élevé :

Kilimandjaro (5 895 m)

Monnaie :

shilling tanzanien (TZS)

Cours de change : 1,00 EUR = 1 734 TZS

1,00 US\$ = 1 175 TZS (Date : Nov. 2007)



loppés. Le nombre croissant d'Africains et autres ressortissants de pays pauvres, qui essaient d'entrer clandestinement en Europe et aux États-Unis, est éloquent à cet égard. De même que les nouvelles lois et restrictions à l'immigration, par lesquelles ces nations essaient de maîtriser le processus.

Finalement, la situation des pays pauvres signe aussi l'échec de l'Évangile, du christianisme et des autres religions. Est-ce vraiment l'amour que nous proclamons aujourd'hui, et que nous cherchons sincèrement à mettre en pratique ? La réponse à cette question est très certainement négative. Nous devons donc continuer à interpeller la conscience de tous les chrétiens, de tous les humains quelle que soit leur croyance, pour qu'ils traduisent leurs paroles dans des actes. Le prochain doit être aimé concrètement. Seul l'amour sincère et le respect peuvent éradiquer l'injustice économique dans le monde, et éteindre les feux de la mondialisation qui ravagent actuellement les pays en voie de développement. C'est dans un pays souffrant et sur un continent souffrant que la Fédération Biblique Catholique s'apprête à réunir sa Septième Assemblée plénière. Quelle sera sa contribution pour alléger le fardeau des Tanzaniens ?

(Traduction : E. Billoteau)

Car les pays d'Afrique sont considérés comme un marché à exploiter, et personne ne les aide à devenir d'authentiques partenaires commerciaux. On continue aujourd'hui, à se disputer l'Afrique. Sur le continent, les pays occidentaux, les États-Unis et le Japon s'efforcent d'éliminer les économies nouvelles. La Corée du Sud, la Russie, la Turquie, l'Inde, le Brésil, la Malaisie et la Thaïlande qui représentent ces économies montantes, se révèlent également très agressifs. Envisagés comme un simple marché, les pays d'Afrique sont inondés de denrées à bas prix et d'occasion : depuis les sous-vêtements jusqu'aux téléphones portables et aux voitures. Dans cette situation, la cupidité est attisée et favorise la vente de fusils, d'explosifs et d'armes en tout genre. Les guerres déstabilisent les pays pauvres et génèrent des milliers de réfugiés. En fait, personne ne se soucie ni ne veut donner à ces pays, l'apport technologique substantiel dont ils ont besoin. Pour les magnats de ce monde cruel des affaires, même la souffrance et la maladie sont une manne qui ouvre un marché aux produits pharmaceutiques et équivalents.

Vraiment, ce n'est pas l'aide fournie pour éradiquer le SIDA, la malaria et les autres maladies, ni les soutiens financiers ponctuels, sollicités et appréciés, qui permettront à l'Afrique de se développer. Seuls les apports technologiques pourraient vraiment aider les pays en voie de développement sur ce point.

Il n'existe pas de problèmes dont les effets se cantonnent à une seule zone bien délimitée. Les problèmes de l'Afrique sont en train de rejaillir sur les pays déve-

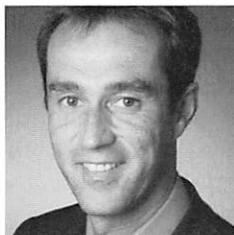


EN CHEMIN
VERS DAR ES
SALAAM

Le « Partage de la Bible »

Les origines d'une méthode de pastorale biblique dans l'Afrique de l'Est et du Sud

Klaus Vellguth



Klaus Vellguth est docteur en théologie et titulaire d'un diplôme d'éducation religieuse. Il est responsable du département pour les médias de l'agence d'entraide Missio Aachen, Allemagne. Il édite également le périodique pastoral Anzeiger fuer die Seelsorge.

En 1975, Oswald Hirmer vint à l'Institut Lumko où il fonda le « Gospel Group Department ». Deux ans plus tard, en 1977, la Conférence épiscopale pour l'Afrique du Sud (SACBC) nomma Oswald Hirmer comme Directeur national de la Fédération Biblique Catholique Mondiale (aujourd'hui Fédération Biblique Catholique) pour les trente diocèses dépendants de la Conférence.

Oswald Hirmer se demanda tout d'abord quelles personnes il devait choisir comme groupe-cible pour la formation. Il trouva une réponse à cette question lors d'une conversation avec son ami Fritz Lobinger. Oswald Hirmer écrit à ce sujet : « À Lumko, lors d'une petite promenade après le repas de midi (...) surgit la question : en fin de compte, qui fallait-il prendre comme groupe-cible pour la formation à l'apostolat biblique ? Des enseignants ? Des catéchistes ? Des personnes chargées de la prédication ? Des lecteurs individuels de la Bible ? Des religieuses ? Fritz Lobinger pointa du doigt les cases rondes d'un village des Xhosa et dit : « Les prêtres et les catéchistes ont suffisamment de matériel biblique. Mais les gens dans ces cases sont abandonnés à eux-mêmes. Ce sont eux que nous devons aider. »¹ Le but à atteindre nous apparut avec clarté : faciliter aux croyants l'accès à la Bible. Ainsi se réaliserait une exigence centrale du Concile Vatican II : « Il faut que

l'accès à la Sainte Écriture soit largement ouvert aux chrétiens. » (DV 22)

À l'Institut Lumko, la discussion fut intense : comment faire droit à la demande de la Conférence épiscopale sud-africaine ? Concernant les résultats de ces réflexions, Oswald Hirmer écrit : « Après quelques essais et de nombreuses réflexions, il devint évident pour nous

que la diffusion de la Bible ne devait pas être simplement une activité supplémentaire dans la vie d'une paroisse. Le travail biblique doit être une force d'inspiration pour toutes les activités pastorales qui contribuent à bâtir l'Église locale, considérée comme une communauté de communautés. »²

Sur ce, naquit à l'Institut Lumko un programme Bible-image. L'évêque Hubert Bucher, qui avant d'être nommé en 1977 évêque de Bethléem dans l'Etat libre d'Orange fut pendant une courte période membre de l'Institut Lumko, invita Oswald Hirmer pour qu'il initie les chrétiens de son diocèse de Bethléem au programme de formation biblique élaboré à l'Institut Lumko. Avec deux religieuses Xhosa et deux catéchistes Xhosa, Oswald Hirmer se rendit dans le diocèse de Bethléem afin de mettre son programme en œuvre dans quatre paroisses différentes. Ce voyage fut considéré en Allemagne comme la date de naissance du Partage d'évangile.³

La naissance de la Méthode-des-quatre-temps

Il y a des descriptions relativement précises de « L'acte de naissance du Partage d'évangile ». Lors de leur voyage vers Bethléem, les cinq collaborateurs de l'Institut Lumko réfléchirent sur la mise en pratique du programme Bible-image. Le catéchiste Stanley Nkabinde proposa de ne pas aborder directement les programmes Bible-image, mais de faire une approche en quatre temps. Les participants lisent d'abord le texte biblique. Ils redisent ensuite le texte avec leurs propres mots (c'est différent d'une restitution de mémoire du texte sous la forme méditative de la *ruminatio*, comme cela fut pratiqué ultérieurement dans cette deuxième étape). Dans le troisième temps, il y a un moment de silence. Il est suivi du quatrième temps au cours duquel les participants échangent sur le texte biblique. La proposition du catéchiste fut acceptée par tous. Ils prirent note des quatre temps et les traduisirent en langue Xhosa, Zoulou et Sotho. À l'évêché de Bethléem, ils photocopièrent ensuite cette proposition des quatre temps.

Les cinq personnes se séparèrent alors et visitèrent les différentes paroisses. Quand, deux semaines plus tard, ils se retrouvèrent à Bethléem, ils échangèrent leurs expériences et constatèrent qu'au cours de leur catéchèse, ils avaient fait les mêmes découvertes.



Mgr Oswald Hirmer



Oswald Hirmer écrit : « Nous n'avons pas eu l'occasion d'aborder les programme Bible-image. Les communautés ont participé avec enthousiasme aux quatre étapes, qui n'avaient été envisagées que comme introduction au programme Bible-image. Unanimement, ont été rapportées des difficultés dans la deuxième étape. Pour la plupart des participants ce fut difficile d'extraire un texte de leur mémoire pour le restituer avec leurs propres mots. »⁴

Malgré ces difficultés, tous furent impressionnés par le succès inattendu de cette forme de rencontre avec la Bible en quatre temps, trouvée par hasard, juste auparavant. Revenant sur cet épisode, Oswald Hirmer écrira par la suite qu'ils l'ont pris comme « une indication du ciel, comme un signe des temps venant d'en haut ». ⁵ En novembre 1978, Anselm Prior, alors directeur du « Département de l'Éducation Religieuse » dans le diocèse de Dundee (République d'Afrique du Sud) organisa au « La Verna Retreat Center » au Transval une conférence sur les différentes formes de Partage de la Bible. Environ 25 personnes d'Afrique australe y assistèrent parmi lesquelles Fritz Lobinger et Oswald Hirmer.

En 1979, l'Institut Lumko invita des délégués de tous les diocèses d'Afrique du Sud, du Swaziland, de Namibie et du Lesotho à se rencontrer pour se communiquer leurs différentes expériences concernant le Partage de la Bible en groupe. Cette invitation eut un grand écho et permit à une cinquantaine de participants d'Afrique australe de se retrouver. À cette conférence, la Méthode de Partage biblique des quatre temps, pratiquée jusqu'ici, devint la Méthode-des-quatre-temps (ou des quatre étapes), connue plus tard également en Allemagne.

Ce n'est pas un hasard si cette méthode s'est développée précisément en Afrique. Elle est un apport spécifiquement africain à la rencontre avec la Bible et à l'évangélisation. Fritz Lobinger signale que l'évangélisation dans les « vieilles » Églises est pensée d'avantage sous forme d'exposés oraux ou écrits tandis que les jeunes Églises choisissent plutôt une méthode basée sur la palabre, forme de discussion dont le contenu et le déroulement sont fixés d'avance.

Après ces débuts pleins de promesses, le diocèse de Johannesburg invita l'équipe de Lumko à un séminaire consacré au Partage d'évangile. Dans le cadre d'un cours, soixante-dix femmes et hommes furent initiés à la pratique de cette forme de lecture spirituelle de la Bible. D'autres séminaires furent organisés à Soweto, puis dans les environs de Johannesburg et de Pretoria. Ainsi fut posée la base des nombreux séminaires qui suivirent. Jusqu'à la fin des années 1980, plus de 150 séminaires de Partage d'évangile se tiendront en Afrique australe.

Le Partage d'évangile selon la Méthode-des-sept-temps suivit les recommandations de la Conférence épiscopa-

le d'Afrique du Sud et se fixa comme premier objectif de donner aux groupes chrétiens vivant dans les campagnes ou dans les gigantesques banlieues noires la possibilité de trouver leur nourriture dans l'Écriture Sainte. Un préalable pastoral consistait à ce que cela puisse se réaliser sur le tas avec des personnes sans connaissances théologiques. À propos des réflexions de cette époque, Oswald Hirmer écrit : « Nous pensions à Jésus. Il attirait les masses populaires et les petites gens du pays et établissait un contact personnel avec eux. Il les instruisait par sa parole et par sa vie. Cependant il n'attendait pas des Douze, et encore moins des masses populaires, qu'ils comprennent tout, tout de suite ! L'essentiel pour Jésus était que les gens puissent le rencontrer personnellement et qu'ils puissent le suivre en tant que communauté de disciples. »⁶

Premières formes de Partage d'évangile (Gospel-Sharing) ou de Partage de la Bible (Bible-Sharing)

En Allemagne, les publications concernant la naissance du Partage d'évangile sont en général uniquement axées sur le travail de l'Institut Lumko. On y trouve de ce fait l'origine du Partage de la Bible. Cependant, cette représentation de la genèse de la méthode n'est soutenable que dans la mesure où, en 1978, l'Institut Lumko a fixé par écrit la méthode de Partage d'évangile avec ses variations ultérieures qui s'est imposée dans le contexte africain (et plus tard asiatique) et qui ne fut pas la dernière à trouver une large répercussion dans la pratique pastorale en Allemagne. Il faut cependant tenir compte du fait qu'en 1978 existaient déjà en Afrique de l'Est comme en Afrique australe de multiples formes de Partage d'évangile ou de Partage de la Bible. Elles ont été présentées dans le cadre des Journées d'études de l'AMECEA en 1976 auxquelles Fritz Lobinger a participé et ont été publiées l'année suivante en Afrique orientale. Du moment que ces formes de Partage d'évangile ont été reçues et publiées par l'Institut Pastoral Gaba de l'AMECEA (qui fait partie avec l'Institut Lumko des deux plus importants instituts de pastorale en Afrique), elles furent également connues par l'Institut Lumko.

Le Partage de la Bible en Zambie

En 1976, dans son étude *Building Community : A Case Study from Lusaka* et dans le cadre d'une session d'étude de l'AMECEA à Nairobi, Andrew Edele présente la fondation et le développement des communautés chrétiennes dans les deux paroisses St Charles Lwanga et La Sainte Famille⁷. Il montre qu'un programme commença là-bas en 1973 en qui se déroula de la manière suivante.

Tout d'abord les responsables du projet examinèrent les modèles pastoraux de communautés en Europe. Vu les contextes différents, ces modèles ne pouvaient pas être adoptés, mais ils donnaient des indications précieuses. Dans un deuxième temps, les chrétiens qui vivaient alors isolés sur le territoire des paroisses furent contactés



grâce à des visites à domicile et invités à une première rencontre. Cette première réunion fut suivie de huit autres rencontres thématiques⁸ suivies de la célébration commune de l'Eucharistie. On nomma ensuite un « ancien » comme responsable de la communauté et l'on répartit les différents services : s'occuper des malades et des pauvres, former des catéchumènes à la foi, faire le catéchisme aux enfants catholiques, inviter les nouveaux arrivants, accompagner les jeunes, servir d'intermédiaires dans les conflits familiaux, gérer la caisse communautaire.

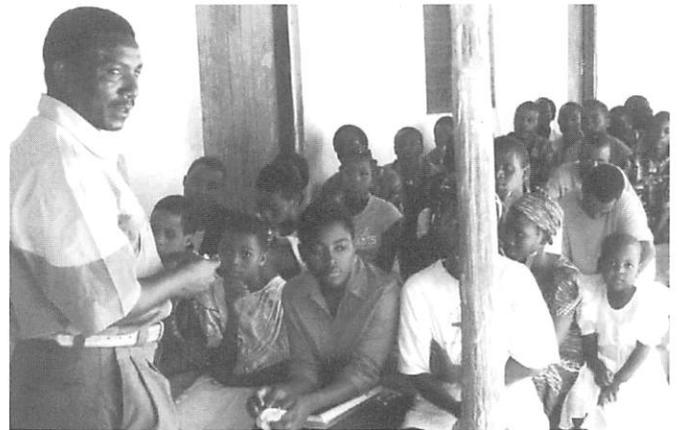
Dans le cadre de son étude, Edele pointe différentes exigences pastorales qui rejoignent les réflexions de Fritz Lobinger et Oswald Hirmer. Tout d'abord, tisser des relations entre les Petites Communautés Chrétiennes avec la paroisse mais aussi entre elles. D'autre part, former les « Anciens » c'est-à-dire les responsables des communautés. À ce sujet, Andrew Edele souligne qu'il a toujours remarqué que les « Anciens » avaient trop peu d'expérience de Partage de la Bible: « Nous avons vite constaté que les Anciens, qui avaient été choisis, et sans qu'il y ait faute de leur part, n'étaient pas en mesure de diriger une communauté. Cela était sans doute dû à un manque de formation à l'animation d'une communauté et au manque de formation au Partage d'évangile. Quand ils étaient confrontés à un problème comme par exemple celui de la participation insuffisante des hommes aux rencontres, ils n'étaient pas en mesure de trouver une solution. »⁹ Dans cet exemple, nous voyons qu'à Lusaka il a eu des essais de former des Petites Communautés Chrétiennes où le Partage de la Bible avait sa place. Mais malheureusement nous n'avons pas d'indications sur la manière dont, en pratique, ce Partage de la Bible a été conduit en Zambie.

Partage d'évangile à Rulenge/Tanzanie

Une autre indication sur les formes antérieures de Partage d'évangile est donnée par Marie Giblin. En février 1976, elle publia ses *Reflection on Experiences in the Village Apostolate*¹⁰ dans un village Ujamaa.¹¹ L'auteure relate avant tout son expérience dans la paroisse de Buhoro dans le diocèse de Rulenge en Tanzanie. En Tanzanie, les évêques s'étaient inspirés de la déclaration de l'AMECEA en 1973 et avaient établi l'installation de Jumuiya Ndogo Ndogo¹² comme priorité pastorale. Dans le diocèse de Rulenge, l'évêque Christopher Mwoleka s'était alors employé à ce que des groupes de plusieurs familles (chaque fois jusqu'à une douzaine environ) puissent s'associer pour former des Petites Communautés Chrétiennes. Il considéra que le mouvement Ujamaa donnait une chance aux chrétiens de son diocèse de découvrir les valeurs chrétiennes en dehors de l'Église établie et, en tant que communauté de foi chrétienne, de découvrir leur responsabilité dans le domaine caritatif. Les réflexions de Marie Giblin sur ce qui s'est développé dans la paroisse de Buhoro sont d'autant plus intéressantes qu'elles ont été reprises quelques mois plus tard par Mary Salat – également

dans le cadre d'une réunion de travail de l'AMECEA à Nairobi – dans son exposé *Case Study of Ntobeye Christian Community*.¹³

Un trimestre avant cette rencontre, Marie Giblin, dans un article sur l'apostolat rural dans un village Ujamaa, témoigne que des communautés chrétiennes y sont créées et que dans ces groupes sont pratiquées des formes de Partage d'évangile. Elle écrit : « Finalement, nous encourageons la réalisation d'un plan paroissial de groupes bibliques de proximité. Ce sont de petits groupes, ouverts à tous, qui se retrouvent chaque semaine chez un des voisins pour lire ensemble la Bible et réfléchir sur la signification de la Bonne Nouvelle dans la vie de tous les jours. Ces groupes sont un premier pas sur le long chemin qui mène à la constitution de Petites Communautés Chrétiennes. Ce projet est soutenu par tous les évêques de l'AMECEA. Ces groupes doivent favoriser un attachement plus fort au Christ ainsi qu'un lien plus fort entre les membres de la communauté. Ils sont utiles pour préparer des chrétiens à accepter des responsabilités.¹⁴



Dans le cadre de la réunion de travail de l'AMECEA, Marie Salat reprend les réflexions de Marie Giblin. Dans son étude, elle présente de manière un peu différente la constitution et le développement de Petites Communautés Chrétiennes dans la paroisse de Buhoro. Déjà dans le cadre de son analyse sociologique, elle relate qu'en 1974 la paroisse avait décidé de promouvoir la création de Petites Communautés Chrétiennes « en instituant des groupes de Partage d'évangile dans les différents villages ». ¹⁵ Les cohérences ecclésiologiques qui s'établissent ici sont très importantes : la forme de Partage d'évangile pratiquée dans la paroisse est considérée comme l'instrument (ou la méthode) idoine pour faire naître de Petites Communautés Chrétiennes. Mary Salat décrit en détail les réunions communautaires des *Gospel-Prayer* groupes. Dans le cadre de notre recherche, cette description est particulièrement précieuse car elle apporte des éléments en vue d'une comparaison synoptique entre les formes de Partage d'évangile déjà pratiquées en 1974 en Tanzanie et celles qui sont développées en 1977 à l'Institut Lumko.



Mary Salat écrit : « Les groupes ont une rencontre hebdomadaire chez l'un des membres. On y lit l'évangile du dimanche suivant puis on échange sur le texte. Ensuite on peut chanter, faire des prières d'intercessions et des prières spontanées. L'animateur pose des questions pour faciliter la transposition de l'évangile dans la vie concrète des participants. Certains problèmes sont abordés ensemble et l'on fait souvent quelque chose de concret pour aider quelqu'un qui est dans le besoin. Actuellement 35 groupes sont actifs dans la paroisse. Ils ne sont pas tous actifs de la même manière, certains ne se rencontrent plus, mais ceux qui ont un noyau de participants motivés surmontent les difficultés. Les groupes ont entre six et cinquante membres. Bien que les agents pastoraux soient conscients de la nécessité de rencontres, de séminaires, de manifestations pour permettre aux responsables de groupes de s'instruire et de se former à l'animation, ces activités ne sont pas proposées régulièrement et ne sont pas aussi bien suivies qu'on le souhaiterait. » Poursuivant son étude, Mary Salat donne d'autres détails de cette forme de Partage d'évangile et, concernant ces groupes qui se rencontrent régulièrement, elle ajoute : « Tous les participants sont invités à participer activement : par une prière spontanée, une demande, une réflexion personnelle sur le texte biblique mise en lien avec les situations concrètes de la vie de la personne. »¹⁷

Dans un rapport concernant un séminaire qui s'est tenu en mars 1975 à Rulenge sur le thème « Small Christian Communities : The Church and Villagization in Tanzania », Marie Giblin donne d'autres indications sur la pratique précoce du Partage d'évangile dans le diocèse de Rulenge. Elle écrit : « L'année dernière, des groupes ont été constitués en vue de rencontres pour un Partage d'évangile. Le Partage d'évangile est précieux dans la mesure où il approfondit les relations et forme des communautés qui veulent diriger leur vie selon l'évangile. Le premier groupe est constitué de catholiques qui vivent dans la même localité, qui fréquentent régulièrement l'office divin du dimanche et qui participent à des activités chrétiennes. Le deuxième groupe est constitué de personnes qui vivent également dans le même endroit. Mais, à la différence du premier groupe, il est constitué d'une majorité de personnes qui ne mettent pas leur foi en pratique et qui ne fréquentent pas régulièrement les offices. Parmi eux il y a également quelques protestants. Le troisième groupe est composé de personnes qui vivent dans d'autres localités. Ce sont essentiellement des Mungu Mwema ainsi qu'une famille protestante très engagée. »¹⁸

Le meilleur aperçu systématique concernant la pratique du Partage d'évangile dans le diocèse de Rulenge provient de Joseph G. Healey. Collaborateur de l'AMECEA dans les années 1970, il a eu un contact étroit avec les communautés Ujamaa du diocèse. Ses observations portent cependant sur des manières de faire postérieu-

res à 1976. Il est clair que la forme de travail biblique, présentée par Joseph G. Healey, et qu'il considère lui-même comme la pièce maîtresse dans la vie des trois milliers de Petites Communautés Chrétiennes, comporte d'importants traits parallèles avec la Méthode-des-sept-temps, publiée par l'Institut Lumko. Joseph G. Healey écrit : « À l'aide de ces séminaires, plus de 3 000 Petites Communautés Chrétiennes ont été constituées dans le diocèse de Rulenge. La pièce maîtresse de ces Petites Communautés est l'heure biblique hebdomadaire qui se déroule selon le schéma suivant :

1. Chant d'entrée ou prière
2. Petite introduction dans le thème liturgique
3. Lecture de l'évangile du dimanche suivant (ou un autre page : en relation avec la période liturgique de l'année, avec un mariage, avec un office d'action de grâce ou de réconciliation, avec un décès, etc.)
4. Méditation en silence
5. Lecture du texte de l'évangile (de la Bible) une seconde fois
6. Echange de points de vue sur l'évangile
7. Prière universelle
8. Choix d'une action concrète et pratique, à accomplir durant la semaine
9. Chant final ou prière »¹⁹

Le parallèle entre cette forme de travail biblique et la Méthode-des-sept-temps de l'Institut Lumko est frappant. Effectivement, Joseph G. Healey écrit que les Petites Communautés Chrétiennes, qui pratiquent cette forme de travail biblique, existent depuis 1976. Cependant, si l'on se base sur les données de son livre « A Fifth Gospel », il n'est pas tout à fait certain que la forme de travail biblique décrite ici ait été pratiquée avant 1977 dans les Petites Communautés Chrétiennes du diocèse de Rulenge. La forme est bien sûr assez semblable, mais finalement pas suffisamment établie, puisque Joseph G. Healey n'a publié les éléments ci-dessus qu'en 1981. C'est pour cette raison que, dans la comparaison synoptique ci-dessous entre le Partage d'évangile pratiqué dans le diocèse de Rulenge et celui qui est publié par le l'Institut Lumko cette forme de Partage d'évangile cède la place à celle qui a été décrite par Marie Giblin et Mary Salat.

Partage d'évangile à Arusha/Tanzanie

Dans une publication de 1979,²⁰ Brian Hearne, qui fut pendant longtemps un collaborateur de l'Institut Pastoral Gaba de l'AMECEA, décrit une autre forme de Partage d'évangile. Dans le contexte de notre réflexion, ce texte est intéressant parce que Brian Hearne dit qu'il a fait connaissance de cette forme de Partage d'évangile en 1977, à Arusha en Tanzanie. Brian Hearne relate qu'un dimanche, les responsables des Petites Communautés Chrétiennes de la paroisse ont célébré



ensemble la Sainte Messe avec l'évêque. Au cours de la cérémonie, chaque responsable de communauté a posé sa main sur la Bible et a prononcé un serment de fidélité à la communauté chrétienne. Ces responsables des Petites Communautés Chrétiennes ont formé le Conseil d'administration dans la paroisse de la ville d'Arusha. Portant un regard sur le Partage d'évangile, Brian Hearne écrit :

« Les Petites Communautés Chrétiennes doivent se rencontrer au moins une fois par semaine. Lors de leur rencontre, ils prient et chantent des chants de louange. La seule partie inamovible de leur rencontre est la lecture d'un passage de la Bible, la méditation silencieuse qui suit, puis une nouvelle lecture du texte, suivie d'une discussion sur ce texte ainsi que sur ses applications. On discute également des problèmes du groupe et l'on cherche à les résoudre. On propose à tous une activité qui doit être réalisée au cours de la semaine. On peut donner comme exemple la création d'une pharmacie pour les pauvres, des activités d'Église, un enseignement sur la religion et les bonnes mœurs, le service de visite des malades, etc.²¹ »

Une comparaison synoptique

Les deux monographies qui furent présentées dans le cadre des journées d'étude de l'AMECEA à Nairobi en 1976 ainsi que la description de la pratique du Partage d'évangile à Arusha indiquent que, déjà dans la première moitié des années 1970, ont été pratiquées des formes de Partage d'évangile (ou de Partage de la Bible) en Afrique de l'Est et du Sud. Elles montrent aussi que le Partage d'évangile a été considéré comme un instrument pour former et développer des Petites Communautés Chrétiennes. À partir de cette constatation, on peut se demander s'il est encore possible de soutenir que le Partage d'évangile est une méthode née dans la deuxième moitié des années 1970 dans l'Institut Lumko d'Afrique du Sud. On peut même se demander si nous ne sommes pas ici en présence d'« une forme de pensée de type colonialiste ». En Allemagne en effet, l'on comprend et l'on se représente toujours la naissance et le développement du Partage d'évangile comme l'affaire de deux missionnaires allemands qui ont inventé le Partage d'évangile dans un Institut de pastorale africain (avec la collaboration d'un catéchiste noir et de deux religieuses). On oublie finalement qu'en Afrique il y avait une tradition de Partage d'évangile avant « leur découverte » par des prêtres allemands.

On peut reprendre ces deux questions dans le cadre d'une comparaison synoptique. Dans un premier temps, le déroulement du Partage d'évangile pratiqué à Rulenge est comparé avec la Méthode-des-quatre ou des-sept-temps, développée à l'Institut Lumko. Suit, dans un deuxième temps, une comparaison entre la forme de Partage d'évangile pratiquée à Arusha avec la méthode née à l'Institut Lumko. Voici d'abord une com-

paraison d'ensemble sur les formes de Partage d'évangile de Rulenge et celles qui ont été développées plus tard à l'Institut Lumko :

	Rulenge/Tanzanie	Lumko Forme primitive	Méthode-des-sept-temps
1 ^o phase	« On fait des chants, des supplications et des prières »		« Nous invitons le Seigneur » : Prière comme introduction au Partage d'évangile
2 ^o phase	Lecture du texte biblique (Il faut comprendre que c'est le responsable du groupe qui le lit)	Lecture du texte biblique	« Nous lisons le texte »
3 ^o phase		Reprise du texte avec les propres mots des participants	« Nous pointons certains mots et nous les méditons » : Prolongation sous forme de <i>ruminatio</i>
4 ^o phase		Silence	« Dans le silence, nous laissons Dieu nous parler »
5 ^o phase	« Réflexion personnelle sur l'évangile »	Partage sur le texte biblique	« Nous partageons ce que nous avons entendu dans notre cœur »
6 ^o phase	« Les problèmes sont mis en commun et il y a fréquemment une action concrète pour aider quelqu'un qui est dans le besoin »		« Nous discutons sur une tâche que notre groupe est appelé à faire »
7 ^o phase			« Nous prions spontanément ensemble »

Dans cette première comparaison, il est tout d'abord remarquable de constater de réelles similitudes entre les formes de Partage d'évangile pratiquées en Tanzanie et la Méthode-des-sept-temps. Dans les deux cas, le Partage d'évangile est composé de prières (première et sixième phase), de lecture du texte biblique (deuxième phase), de partage sur le texte biblique (cinquième phase) et d'une réflexion sur des actions concrètes (sixième phase). La première idée qui vient à l'esprit est que la Méthode-des-sept-temps ne tire pas son origine de l'Institut Lumko, mais qu'elle est née de la méthode pratiquée à Rulenge.

Concernant l'histoire du développement de la Méthode-des-sept-temps, il faut cependant observer que les sept temps de l'Institut Lumko se sont développés à partir d'une Méthode-des-quatre-temps. En comparant ces quatre temps à la formule de Partage d'évangile de Rulenge, il devient évident que nous n'avons plus que deux phases qui concordent. Aussi bien dans la formule de Partage d'évangile originaire de Tanzanie que



dans la première formule en quatre temps de l'Institut Lumko, le texte biblique est lu (deuxième phase) et il est l'objet d'une réflexion (cinquième phase). Ces deux éléments ne peuvent pas être considérés comme des traits caractéristiques d'une méthode de travail biblique car ils sont finalement des éléments constitutifs de n'importe quelle étude de textes bibliques et de n'importe quel texte en général. Une concordance entre ces deux formes n'invite donc pas encore à conclure que la Méthode-des-quatre temps provient de la méthode antérieure de Partage d'évangile de Tanzanie.

Même si plus tard le développement de la Méthode-des-quatre-temps vers la Méthode-des-sept-temps conduit aux ressemblances signalées plus haut avec la forme de partage biblique pratiquée à Rulenge, on peut cependant conclure que dans le cadre du développement de la Méthode-des-quatre-temps vers la Méthode-des-sept-temps des formes anciennes de partage biblique de la méthode de Lumko ont pu s'y introduire.

Dans l'étape suivante examinons la forme de Partage d'évangile pratiquée à Arusha avec celle de l'Institut Lumko :

	Arusha/Tanzanie	Lumko Forme primitive	Méthode-des-sept-temps
1° phase	« Ils prient et chantent des cantiques »		« Nous invitons le Seigneur » : Prière comme introduction au Partage d'évangile
2° phase	« Lire un passage des Écritures »	Lecture du texte biblique	« Nous lisons le texte »
3° phase	« Relecture du passage »	Reprise du texte avec les propres mots des participants	« Nous pointons certains mots et nous les méditons » : Prolongation sous forme de <i>ruminatio</i>
4° phase	« Réflexion silencieuse sur le passage »	Silence	« Dans le silence, nous laissons Dieu nous parler »
5° phase	« Discussion sur le passage et application »	Partage sur le texte biblique	« Nous partageons ce que nous avons entendu dans notre cœur »
6° phase	« On discute également des problèmes du groupe » ; « On se répartit le travail »		« Nous discutons sur une tâche que notre groupe est appelé à faire »
7° phase	« Ils prient et chantent des cantiques »		« Nous prions spontanément ensemble »

En comparant la forme primitive des quatre temps développée à l'Institut Lumko avec la forme de Partage d'évangile pratiquée à Arusha on peut relever les nombreux parallélismes significatifs en ce qui concerne les quatre temps. À la suite de la lecture du texte biblique (partie intégrale de tout travail biblique), le texte est de nouveau repris dans les étapes suivantes. Viennent ensuite un temps de silence et un échange sur le texte biblique. Les trois autres temps ajoutés par la suite montrent des ressemblances significatives avec la forme de Partage d'évangile pratiquée à Arusha. Les groupes prient et chantent ensemble. Dans le cadre du Partage d'évangile, ils prennent en compte les problèmes de tous les jours et recherchent quelles actions concrètes peuvent être proposées aux membres du groupe.

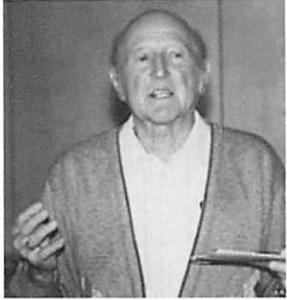
Conclusion

Avant la Méthode-des-quatre-temps, il y eut donc en Afrique orientale et australe différentes traditions de Partage d'évangile. Ce qui nous est parvenu de la méthode de Partage d'évangile à Arusha montre que la Méthode-des-quatre-temps ne diffère guère de cette pratique traditionnelle. Ceci provient du fait que dans les quatre temps du Partage d'évangile, il s'agit d'une forme quelque peu méditative du travail biblique, dans une société dans laquelle beaucoup de personnes ont une relation plus aisée avec la langue parlée qu'avec la langue écrite. Mais il faut remarquer que les trois temps ajoutés ultérieurement comportent de nombreux parallèles avec les traditions de Partage d'évangile en provenance de l'Afrique orientale (aussi bien ce qui est pratiqué à Arusha que ce qui est pratiqué à Rulenge). On peut expliquer cela par le fait que la Méthode-des-quatre-temps a été développée par la suite pour devenir la Méthode-des-sept-temps dans le cadre de la rencontre évoquée ci-dessus par Anselm Prior et Oswald Hirmer entre des représentants des diocèses d'Afrique du Sud, du Swaziland, de Namibie et du Lesotho. Plus tard, par un phénomène retour, les expériences d'autres méthodes de Partage d'évangile influencèrent la méthode. Celle-ci fut répandue plus tard par l'Institut Lumko dans beaucoup de pays d'Afrique mais également en Asie, en Europe et en Amérique.

Le résultat de la comparaison synoptique permet maintenant de répondre à la question : vu les formes précédentes de Partage d'évangile, peut-on considérer que le Partage d'évangile soit effectivement né à l'Institut Lumko ? À la lumière de cette histoire des origines, et bien que cela pose des problèmes, il est légitime d'affirmer que le Partage d'évangile sous forme de la Méthode-des-quatre-temps puis de la Méthode-des-sept-temps est né à l'Institut Lumko. Cependant, il ne faut pas oublier les essais préalables de Partage d'évangile. Lorsque nous portons un regard sur la genèse du Partage d'évangile, il serait donc souhaitable de ne pas oublier que chaque naissance est précédée d'un acte



de génération et d'une gestation. Même si la Méthode-des-sept-temps, dans sa formule finale, a effectivement vu la lumière du jour à l'Institut Lumko, des formes similaires de Partage d'évangile sont nées et ont mûri plus tôt, déjà au début des années 1970, dans la pratique pastorale de l'Afrique orientale et australe.²²



Mgr Fritz Lobinger

La performance de Fritz Lobinger et d'Oswald Hirmer consiste en ceci : en vue d'une pastorale qui tient compte du contexte de la société et du contexte culturel, ils n'ont pas élaboré leur propre méthode pour l'introduire, eux les missionnaires non-africains, en Afrique australe. Ils ont plutôt recueilli les différentes traditions africaines de Partage d'évangile et avec les chrétiens d'Afrique de Sud ils ont développé une méthode qui s'est répandue en Afrique du Sud et plus loin dans le monde.

(Traduction : J. Stricher)

¹ O. Hirmer dans O. Hirmer/G. Steins, *Gemeinschaft im Wort. Werkbuch zum Bibel-Teilen*, Munich 1999, p. 9.

² Ibid, p. 11.

³ Pour la naissance du Partage d'évangile cf. O. Hirmer : « Wie die Sieben Schritte entstanden » en : *Bibel Teilen. Bekannte Texte neu erleben*, Aix-la-Chapelle 1998, p. 54ss. O. Hirmer : « The Pastoral Use of the Bible : The Biblical Apostolate in South Africa » en : *Catechetical Biblical Review*, Colombo 1994, p. 31ss.

⁴ O. Hirmer « Wie die Sieben Schritte entstanden » (cf. note 3), p. 54ss.

⁵ O. Hirmer dans O. Hirmer/G. Steins, *Gemeinschaft im Wort. Werkbuch zum Bibel-Teilen*, (cf. note 1), p. 10.

⁶ Ibid. p. 10.

⁷ Cf. A. Edele, « Building Community : A Case Study from Lusaka » en : *African Ecclesiastical Review* 19 (1977) 2, p. 90-100.

⁸ Voici les thèmes de ces huit rencontres : « Le sens de la communauté chrétienne », « Les premières communautés chrétiennes (Ac 2,42-47 ; 4,32-35) », « L'Église comme instrument de salut », « Le rôle des clans dans la vie de tous les jours », « L'Église, clan de Dieu », « Appelé à la vie dans le clan de Dieu par le baptême », « L'Eucharistie, repas de la communauté ».

⁹ A. Edele, « Building Community : A Case Study from Lusaka » (cf. note 7), p.96.

¹⁰ M. Giblin, « Reflection on Experiences in the Village Apostolate » en : *African Ecclesiastical Review* 18 (1976) 1, p. 145-153. Trois ans plus tard, sous le titre « Ojamaa Village Apostolate » parut un article dans C. Mwoleka/J. Healey, (Éd.), *Ujamaa and Christian Communities*, Spearhead 45, Eldoret 1976, p. 43-49. Voir également J. Healey, « Why I Want to Live in an Ujamaa Village in Tanzania », dans : C. Mwoleka/J. Healey (Éd.), *ibid* p. 57-59. B. Hearne, « The Small Christian Communities as Basic Cell of the Church », en : *The Community Called Church*, Volume 5, Experimental Source-Book for Religious Education, Spearhead 60, AMECEA Pastoral Institut (Éd.), Eldoret 1979, p. 16-27.

¹¹ Les villages Ujamaa (du swahili : famille, communauté) sont des lotissements communautaires installés à la campagne en Tanzanie. Ils ont été créés à l'initiative du président Julius Nyerere depuis la fin des années 60 jusqu'à la fin des années 70 du siècle dernier dans le cadre d'un programme national de lotissements.

¹² « Jumuiiya Ndogo Ndogo » est l'appellation en swahili de « Petites communautés ».

¹³ M. Salat, « Case Study of Ntobeye Christian Community », en : *African Ecclesiastical Review* 19 (1977) 3, p. 130-147.

¹⁴ M. Giblin, « Reflection on Experiences in the Village Apostolate » en : *African Ecclesiastical Review* 18 (1976) 1, p. 150.

¹⁵ M. Salat, *Case Study of Ntobeye Christian Community* (cf. note 13), p. 132.

¹⁶ Ibid. p.132.

¹⁷ Ibid. p.138.

¹⁸ M. Giblin, *Small Christian Communities : The Church and Villagization in Tanzania, A Seminar Held in Rulenge Diocese, 4-6 March 1975*, rapport non publié, p. 8.

¹⁹ J. G. Healey, *A Fifth Gospel, The Experience of Black Christian Values*, New York 1981, p. 108.

²⁰ B. Hearne, « Pastoral Anthropology and the Church » (cf. note 10), p. 46-67.

²¹ Ibid. p.67.

²² À ce sujet, Fritz Lobinger écrit : « Nous étions d'accord que les étapes principales des Partages d'évangile pratiqués jusqu'alors étaient semblables : lire, faire silence, partager, mener une action. Ces étapes sont tellement naturelles qu'il n'est pas nécessaire d'y réfléchir beaucoup. Cependant, beaucoup ont éprouvé la nécessité d'insérer quelque part une étape intermédiaire entre la lecture du texte, le silence et le partage. Nous étions convaincus de la nécessité de cette étape intermédiaire, mais qu'on n'avait pas encore trouvé de véritable solution. Là-dessus, Oswald Hirmer a élaboré l'actuel troisième temps. Ce troisième temps est finalement la seule chose que l'Institut Lumko a créé. Sûrement, on ne peut pas dire que nous sommes les « pères » du Partage d'évangile. L'acte de fondation n'est pas chez nous. Nous avons été des propagateurs zélés de la méthode, mais pas ses inventeurs » Fritz Lobinger, courriel du 22.7.2004.



Écouter la Parole et témoigner

Être disciple selon les évangiles*

Santiago Guijarro Oporto



Santiago Guijarro Oporto a obtenu un licencié en théologie et philologie, ainsi qu'un doctorat en théologie biblique à l'Université pontificale de Salamanque. Il est également licencié, avec une spécialisation en Écriture Sainte, de l'Institut biblique pontifical à Rome. Il enseigne le Nouveau Testament à l'Université pontificale de Salamanque.

I. Être disciple selon les évangiles

La Cinquième Conférence générale du Conseil des Conférences épiscopales d'Amérique Latine et des Caraïbes (CELAM) s'est déroulée du 13 au 31 mai 2007 à Aparecida au Brésil. Le thème en était « Disciples et missionnaires de Jésus Christ, afin que nos peuples aient la vie en Lui ». Il m'est échu pour tâche de présenter, aussi clairement et précisément que possible, ce que les évangiles disent de cette expérience initiale du disciple.

Pour commencer, je voudrais préciser que nous ne pouvons cerner une telle expérience avec l'intention de la reproduire en tous ses détails car, d'une certaine manière, c'est impossible ; mais nous nous en approchons avec le désir d'en tirer un enseignement. La marche de Jésus et de ses premiers disciples est certes une référence normative pour tous les chrétiens, quelle que soit leur époque. Mais elle est aussi une référence historique, c'est-à-dire liée à une situation et à des circonstances concrètes différentes des nôtres. Quant à nous, nous ne pouvons faire abstraction des conditions sociales et des différents contextes culturels dans lesquels nous sommes appelés à vivre notre foi, même si nous pouvons introduire en eux la nouveauté et la fraîcheur de cette première expérience de la suite du Christ, telle que la vécurent ceux qui connurent Jésus et le suivirent de près, partageant avec lui la tâche d'annoncer la venue du règne de Dieu.

1. Particularité et importance de la suivance de Jésus

Je voudrais introduire mon exposé en soulignant à quel point le fait d'être disciple est central dans le mouvement initié par Jésus, à chacune de ses étapes. Au début, c'est-à-dire avant la mort de Jésus, c'est avant tout la particularité de l'expérience du disciple, telle qu'elle est vécue dans le cercle des plus proches de ceux qui le suivent, qui se détache.

Dans le monde de Jésus, il y avait différentes manières d'être disciple. Les deux que nous connaissons mieux, car mentionnées dans les évangiles, sont d'une part celle de Jean Baptiste et, par ailleurs, celle des pharisiens et des maîtres de la Loi. Jean Baptiste avait rassemblé autour de lui un groupe de disciples qui se préparaient pour l'intervention définitive de Dieu dans l'histoire.

Les maîtres de la Loi et les pharisiens avaient eux aussi leurs groupes de disciples, à qui ils enseignaient la Loi de Moïse et sa juste interprétation.¹ « Être disciple » n'était donc pas inconnu dans le monde de Jésus. Bien plus, le fait qu'un maître ou un prophète invite d'autres personnes à le suivre était relativement fréquent. Dans le mouvement de Jésus, nous rencontrons quelques traits de ces manières d'être disciple qui existaient dans son entourage, mais la relation qu'il établit avec ceux qui le suivirent possédait une série de traits particuliers. Avant de les développer, je voudrais en souligner deux. Le premier est le « centrement » sur Jésus. L'objet de l'appel de Jésus n'était pas de se préparer pour l'intervention de Dieu dans l'histoire, ni d'apprendre à interpréter la Loi, mais de « suivre Jésus ». Le second trait est que Jésus les appelle pour qu'ils soient ses collaborateurs et participent à sa propre mission. Ces deux traits rendent manifeste la particularité de l'expérience du disciple vécue dans le mouvement de Jésus avant sa mort.²

Après la résurrection de Jésus, le groupe des disciples ne s'est pas dissous, comme cela s'est produit pour d'autres groupes de disciples. Le Livre des Actes montre comment le pharisien Gamaliel, prenant la parole devant le Sanhédrin, se réfère à différents chefs dont les disciples se sont dispersés après leur mort (Ac 5,34-39). Dans le cas de Jésus, il n'en est pas ainsi, car le groupe de ses disciples a continué, avec des énergies nouvelles, le projet qu'il avait commencé. Le récit des Actes, qui accorde un grand rôle à Pierre et aux Douze dans la naissance de l'Église de Jérusalem, correspond à une date historique fiable : ses disciples les plus proches continuèrent l'œuvre de Jésus. Il en résulte de manière surprenante que les premiers destinataires de l'annonce, c'est-à-dire les paysans de Galilée à qui s'adressèrent les paraboles ou qui bénéficièrent de la guérison de leurs maladies, ne jouèrent pas un rôle remarquable dans la poursuite du mouvement initié par Jésus. Ce furent ses disciples les plus proches et les maisons qui les accueillirent et les soutinrent, qui lui donnèrent sa continuité. Ce rôle important



joué par le groupe des plus proches disciples donna au mouvement chrétien naissant un style nettement marqué par le fait d'« être disciple ».³

La centralité de « l'être disciple » dans le mouvement initié par Jésus fait de la marche à sa suite un élément constitutif de la communauté chrétienne et justifie nos efforts pour mieux connaître cette expérience première vécue par les disciples de Jésus.

2. Le fait d'être disciple dans le mouvement de Jésus

Les évangiles nous ouvrent une fenêtre par laquelle nous pouvons voir Jésus cheminant en Galilée avec ses disciples. La vision est parfois un peu floue, mais il est possible d'entrevoir cette expérience initiale de la suite du Christ. Nous voyons Jésus et ses plus proches disciples entourés d'autres « suiveurs » et sympathisants et de la foule qui parfois ne les laissait ni se reposer ni manger (Mc 6,31). Ils font partie d'un mouvement plus vaste qui commença quand Jésus se mit à proclamer la venue du Règne de Dieu (Mc 1,15). C'est dans ce cadre que doit être comprise cette première expérience de l'« être disciple ».

À l'échelle humaine du mouvement de Jésus, nous pouvons distinguer trois cercles concentriques. Dans le cercle le plus large, périphérique, nous trouvons les paysans des bourgades et des villages, qui écoutent volontiers son enseignement et se sentent saisis par les signes qu'il réalise. En ce sens nous pouvons dire que le mouvement initié par Jésus fut un mouvement paysan de masse. Sociologiquement parlant, un mouvement est quelque peu plus durable qu'une révolte ou une protestation et moins qu'un parti organisé. Il est « de masse » quand il franchit les frontières de la famille étendue ou du village. Il est « paysan » quand la majeure partie de ses membres proviennent de la campagne, qui dans les sociétés agraires constitue l'immense majorité de la population.⁴ Les leaders de ce type de mouvement, malgré tout, ne sont pas issus de la campagne, mais d'un niveau social supérieur. Ils sont artisans, prêtres ou fonctionnaires, des gens capables de planifier et de se fixer des buts qui vont au-delà de leur propre subsistance.⁵ Jésus, effectivement, n'était pas un paysan, mais un artisan (Mc 6,3) ; et plusieurs de ses disciples les plus proches n'étaient pas non plus des paysans mais des fonctionnaires (Lévi) ou de petits entrepreneurs capables de planifier un travail complet, comme les pêcheurs du lac de Galilée qui consacraient une bonne partie de l'année à transporter des marchandises d'une rive à l'autre du lac, et devaient traiter avec des gens très divers. Ce sont eux qui forment le cercle le plus proche de Jésus et partagent avec lui la tâche d'annoncer à tous la Bonne Nouvelle.

Dans le cercle intermédiaire, nous rencontrons un groupe relativement large de disciples. Quelques-uns ont tout laissé pour suivre Jésus de plus près et l'accompagnent assidûment, comme les deux candidats qui sont présen-

tés pour remplacer Judas (Ac 1,21-22) ou les femmes qui l'assistaient pendant qu'il était en Galilée et qui l'accompagnèrent jusqu'à Jérusalem (Mc 15,40-41 ; Lc 8,1-3). D'autres sont des sympathisants du mouvement, qui ont accueilli l'annonce de Jésus et soutiennent son projet sans abandonner leurs maisons ni leurs occupations quotidiennes. Parmi eux on rencontre des pharisiens comme Zachée (Lc 19,1-10), des membres du Sanhédrin comme Joseph d'Arimathie (Mc 15,42-47), ou la famille de Marthe, Marie et Lazare qui les accueillait à Béthanie quand ils venaient à Jérusalem (Jn 12,1-8 ; Lc 10,39-42). Ces sympathisants formaient un réseau de familles liées à la cause de Jésus, qui lui accordaient soutien et hospitalité.⁶



Rembrandt : Jésus et ses disciples

Enfin, nous rencontrons un groupe plus central, intégré aux disciples qui ont tout laissé pour suivre Jésus. C'est le groupe des Douze, qui eut une importance décisive dans le mouvement de Jésus avant sa mort comme dans l'étape immédiatement postérieure à sa résurrection. Le choix et la constitution de ce groupe (Mc 3,13-19 et par.) prit pour Jésus un caractère symbolique, car le nombre douze fait clairement référence aux douze patriarches et aux douze tribus d'Israël. L'intention de Jésus en réunissant autour de lui ce groupe fut de manifester concrètement son intention de convoquer Israël avant l'intervention imminente de Dieu dans l'histoire. À ces Douze Jésus assigna une fonction capitale à l'intérieur du mouvement initié par lui : être ses collaborateurs dans la mission d'annoncer la venue du Règne de Dieu, en réalisant les mêmes signes que lui (Mc 10,7-13 et Q 10,1-12).⁷

Ceux qui faisaient partie de ces trois cercles concentriques autour de Jésus purent se considérer ses disciples, selon des styles différents. La prédication et les gestes de Jésus eurent comme principaux destinataires ceux qui formaient le cercle le plus large, c'est-à-dire la population. Le cercle des disciples les plus proches, celui des Douze, tenait respectueusement une fonction de leadership. À ce groupe comme à ceux qui formaient le groupe intermédiaire des disciples et des sympathisants, Jésus adressait également un enseignement particulier. Ils gar-



dèrent, après sa mort, ces instructions sur le style de vie du disciple et sur sa relation à Jésus, car ils y trouvèrent les orientations pour continuer le mouvement qu'il avait initié. Le mouvement de Jésus, après sa mort, devint ainsi un « mouvement de disciples », qui accordait une grande importance aux enseignements de Jésus sur le fait d'être disciple. Depuis lors, la communauté des disciples de Jésus est une communauté de « suiveurs », qui marchent derrière lui, partageant sa vie et son destin.

3. Être disciple consiste à « marcher à la suite » de Jésus

Sur cette carte humaine sur laquelle où se distinguent trois cercles concentriques autour de Jésus, nous nous approchons maintenant de son enseignement sur la manière d'être disciple. Cela se trouve surtout dans les paroles adressées aux deux cercles les plus proches : celui des disciples et sympathisants, et celui des Douze.

Tout d'abord nous remarquons, en examinant ces paroles, que le fait d'être disciple s'origine dans un appel de Jésus. La variété et l'ancienneté des récits vocationnels (Q, Mc et Jn) indiquent qu'il s'agit d'un élément très caractéristique du mouvement de Jésus. Grâce à ces récits, nous savons que dans la plupart des cas, ce fut Jésus qui prit l'initiative, qui appela ses disciples avec une autorité peu commune, et que son appel impliquait un lien intense avec lui.⁸ L'appel de Jésus fut avant tout une invitation à le suivre (Lc 9,60 ; Mc 1,18 ; 10,28), à aller derrière lui (Mc 1,17. 20). Or, dans les traditions sur le fait d'être disciple, ces expressions ont un sens très riche qui inclut la suite physique mais va bien au-delà.

Les évangiles reflètent de manière spontanée cette première dimension de la suivance du Christ, car les disciples accompagnent Jésus à tout moment. À la différence d'autres manières d'être disciple à cette époque, le fait d'être disciple de Jésus impliquait la vie commune de manière continue, car les disciples non seulement recevaient des enseignements, mais ils devaient être témoins des actions qui rendaient présent le Règne de Dieu annoncé par Jésus. Cette première dimension de la vie du disciple apparaît également dans la tradition des dits, principalement dans une des béatitudes de Q : « Heureux les yeux qui voient ce que vous voyez, car je vous dis que beaucoup de prophètes et de rois désirèrent voir ce que vous voyez et ne le virent pas, entendre ce que vous entendez et ne l'entendirent pas » (Lc 10,23 par.). Voir et entendre : ce fut la première tâche des disciples.

À ce premier niveau de la suivance, nous pouvons distinguer trois aspects qui aident à définir un disciple. En premier lieu, les disciples sont témoins des signes que Jésus réalise et de la manière dont il se comporte avec ceux qui s'approchent de lui, mais ils ne le font pas comme des témoins neutres et indifférents, mais comme ses « suiveurs » qui apprennent cette manière de se comporter et acceptent Jésus comme modèle et guide. De fait, Jésus ne les envoya pas seulement réaliser les signes que lui-

même réalisait, mais il les instruisit aussi sur la manière de les réaliser (Mc 9,28-29).

En deuxième lieu, les disciples écoutent l'enseignement de Jésus et sont eux-mêmes les destinataires d'un enseignement particulier, acceptant ainsi Jésus comme maître. Dans presque toutes les scènes où Jésus parle ou instruit la foule, ses disciples les plus proches se tiennent près de lui, comme témoins de ce qu'il dit et enseigne aux gens. Dans d'autres scènes, eux seuls sont les destinataires d'un enseignement de Jésus, qui généralement est en relation avec les exigences et les conséquences de la suite (Q 6,20 ; Mc 4,10-12 ; 9,33-37 ; 10,10-11).

En troisième lieu, les disciples sont initiés par Jésus à l'expérience de Dieu. On a moins prêté attention à ce troisième aspect, mais c'est très important, car Jésus non seulement leur parle de l'importance de la prière et leur enseigne comment ils doivent prier (Mt 6, 5-15 par.), mais ils les introduit aussi dans l'expérience de la rencontre de Dieu, comme le révèle le récit de la transfiguration (Mc 9,1-8).⁹

La suivance se définit à ce premier niveau comme une relation intense et continue avec Jésus, qui implique de le reconnaître comme modèle, comme maître et comme mystagogue.

4. Celui qui suit Jésus doit partager son style de vie

Suivre Jésus, marcher derrière lui, c'est également une attitude existentielle, qui consiste à partager son style de vie, à vivre comme il vit lui-même. C'est à ce niveau qu'il convient de situer les exigences de la suivance qui apparaissent dans les récits de vocation comme nécessaires pour répondre à son appel. Ces exigences ne sont pas déterminées par un idéal ascétique, elles ne constituent pas en elles-mêmes un programme de vie, mais elles découlent de l'appel à collaborer avec Jésus. Pour partager sa mission, il est nécessaire de partager son style de vie.¹⁰

Dans les récits de vocation, il est manifeste que Jésus imposa à ses disciples des conditions d'une extrême radicalité. La plus importante de toutes fut, sans nul doute, la rupture avec le foyer. Laisser les filets, abandonner son père, laisser la barque (Mc 1,16-20), le collecteur d'impôt qui se lève (Mc 2,14), vendre ses biens (Mc 10,17-22), ou vivre sans domicile fixe et laisser l'enterrement de son propre père (Lc 9,57-60 par.), sont des attitudes qui pointent toutes dans la même direction : la rupture avec le foyer. Cette rupture existentielle était très importante dans le monde de Jésus, parce que le foyer, la famille, était le groupe de base de référence, qui conférait identité à l'individu et lui octroyait une place dans la société. Les disciples les plus proches sont invités à abandonner cette référence et à la remplacer par une nouvelle, celle du groupe des disciples, que les évangiles décrivent à plusieurs reprises comme une « nouvelle



famille » (Mc 3,31-35 ; 10,28-30). En son sein, les disciples adoptent un nouveau style de vie qui se réfère à celui de Jésus.

Les évangiles ont conservé quelques-uns des traits caractéristiques de cette manière de vivre, qui provoquait le scandale et le rejet de ses contemporains : le conflit avec sa propre famille (Mc 3,20-21. 31-35), son itinérance, sans domicile fixe (Lc 9,58 par.), ses repas avec les publicains et les pécheurs (Mc 2,15-17), son attitude irrespectueuse envers certaines normes et pratiques religieuses, comme l'observance du jeûne (Mc 2,18-20), du repos sabbatique (Mc 2, 23-28), ou de certaines normes de pureté rituelle (Mc 7,1-15). Ce style de vie, que Marc a rapporté de façon narrative, se reflète également dans la transmission des paroles, parmi lesquelles quelques insultes que ses adversaires adressèrent à Jésus à propos de ces comportements (Mt 10, 25 ; Lc 7,34 par. ; Mt 19,12).

Les évangiles montrent aussi comment les disciples les plus proches agissaient de la même manière. Ils menaient une vie itinérante à sa suite (Mc 1,18. 20 ; 2,14) ; ils l'accompagnaient lors de ses repas avec les publicains et les pécheurs (Mc 2,15) ; et ils transgressaient comme lui les normes juives sur certaines pratiques religieuses (Mc 2,18. 23-24 ; Mc 7,2. 5). Cette manière d'agir suscitait bien souvent des réactions négatives. Les collections de controverses, comme celle que nous rencontrons au commencement de l'évangile de Marc (Mc 2,1-3. 6) recueillent certaines réactions qui situaient les disciples dans une position socialement inconfortable. Dans ce contexte, les paroles de Jésus qui invitent à mettre toute sa confiance en Dieu prennent tout leur sens (Lc 12,22-34 par.).

Dans l'enseignement de Jésus, ces exigences de la suite et le style de vie des disciples trouvèrent un sens positif. Il ne s'agit pas de contraintes arbitraires, mais d'imiter le mode d'agir de Dieu.¹¹ Beaucoup de ces contraintes invitent à rompre avec les structures de ce monde (famille, groupe religieux) pour inaugurer un nouveau style de vie plus accordé avec la venue imminente du Règne de Dieu annoncé par Jésus. La nouveauté du Royaume est telle qu'il n'est pas possible de vivre selon ses critères sans rompre avec les structures de ce monde, car « personne ne peut servir deux maîtres » (Lc 16,13). La rupture avec le foyer et les autres traits du comportement à contre courant de Jésus et de ses disciples étaient au service de cet objectif : incarner prophétiquement la nouveauté du Royaume de Dieu.

5. Les disciples sont appelés à partager la mission de Jésus

Depuis le moment où Jésus les appela, ses plus proches disciples savaient que la finalité ultime de cet appel était de les associer à sa propre mission : « Venez derrière moi et je vous ferai pêcheurs d'hommes » (Mc 1,17). Le temps

passé à ses côtés, en partageant son mode de vie, prend le sens d'une étape préparatoire pour pouvoir ensuite collaborer à annoncer et rendre présent le Règne de Dieu. La mission est ainsi un élément constitutif de l'appel et de l'école de Jésus. Mais, comment Jésus comprenait-il cette mission pour laquelle il requit l'aide de quelques-uns de ses disciples ?

L'envoi des disciples, tel qu'il apparaît actuellement dans les évangiles, reflète en partie les préoccupations des communautés pour lesquelles ils furent écrits, mais il conserve en même temps une tradition antique qui remonte à Jésus. Deux groupes de dits indépendants recueillent principalement cette tradition ; ils contiennent diverses instructions sur la mission (Mc 6,7-13 et Q 10,1-12).¹² Bien que ces paroles furent prononcées très probablement en des circonstances diverses, leur conjonction reflète bien ce qu'impliquait l'invitation de Jésus à partager sa propre mission. On peut entrevoir la portée et la signification de cet appel en observant les termes par lesquels il désigna ses envoyés, les images qu'il utilisa pour décrire la mission à laquelle il les envoyait et les destinataires de cette mission.¹³

Les termes que Jésus utilisa pour parler de ses envoyés ne relevaient pas du vocabulaire des charges religieuses ou civiles de l'époque, mais de métiers ordinaires. Les disciples sont appelés pour être pêcheurs (Mc 1,17), journaliers (Mt 9,38) ou bergers (Mt 9,36). Cette donnée manifeste la nouveauté du mouvement de Jésus et son originalité. Les images qui décrivent la mission des disciples (la moisson : Mt 9,37s ; Mt 13,24-70 ; Ap 14,15 ; la pêche : Mc 1,17 ; Jr 16,16) contiennent de très fortes connotations eschatologiques et évoquent une mission urgente avec, pour horizon, l'intervention définitive de Dieu dans l'histoire.

En envoyant ses disciples, Jésus voulut faire parvenir à Israël la bonne nouvelle que les promesses de Dieu avaient commencé à se réaliser. L'évangile de Matthieu est celui des évangiles qui limite le plus clairement la mission prépascale aux frontières d'Israël (Mt 10,5-6. 23), mais cette même perspective était implicite dans l'importance que prirent les Douze parmi les disciples de Jésus. Ce groupe représentait en germe la restauration d'Israël. À l'intérieur d'Israël, les destinataires privilégiés de cette mission furent les secteurs les plus marginalisés de la société, comme l'indique la mission d'exorciser et de guérir. Cette manière de comprendre la mission supposait, en réalité, une rupture de frontières sociales très rigides. Dans son contenu comme dans sa forme, la mission confiée par Jésus à ses disciples avait un caractère inclusif, qui facilita aux premiers chrétiens l'accueil des non juifs dans leurs communautés.

L'élément qui donne unité à tous ces traits de la mission confiée aux disciples est sa mise en relation avec l'imminente venue du Royaume de Dieu. L'urgence de faire par-



venir à tout Israël ce message par des signes et des paroles expliquerait le fait que Jésus a recouru à la collaboration des disciples ; cela expliquerait aussi les images utilisées pour parler de la mission. Finalement, la nature inclusive de ce Royaume justifiait que les marginaux en furent les destinataires préférentiels.

Jésus a envoyé ses disciples pour qu'ils rendent présente cette bonne nouvelle non seulement par leurs paroles mais principalement par leur manière de se comporter. Les instructions sur la mission font référence à trois agissements des disciples qui prirent une signification très spéciale dans la vie de Jésus : expulser les démons, guérir les malades et partager la table (Mc 6,7-13 ; Lc 10,4-12). Il ne suffisait pas d'annoncer que le Royaume de Dieu était proche, mais il était nécessaire de le rendre présent de manière visible et concrète. Le fait d'expulser les démons, par exemple, était un signe de la victoire sur Satan déjà acquise, et manifestait que le Règne de Dieu était commencé (Mt 9,32-34 ; 12,22-30 ; Mc 3,22-27 ; Lc 11,14-15. 17-23). C'est pourquoi les exorcismes, les guérisons et le partage sans restriction des repas de Jésus, occupent une place si importante dans l'action de Jésus et dans l'envoi missionnaire des disciples.¹⁴

6. Celui qui suit Jésus partage aussi son destin

Le lien qui unit les disciples à Jésus s'exprime au plus haut point dans l'invitation à partager son propre destin. En réalité, cette dimension du fait d'être disciple est une conséquence de ce qui précède, car vivre comme Jésus vivait et annoncer ce que lui-même annonçait provoqua le même rejet et la même opposition que lui-même avait suscités.

L'opposition à Jésus et à ses disciples apparaît dans les évangiles sous diverses formes. Durant son activité en Galilée, Jésus était constamment en conflit avec les pharisiens et les maîtres de la Loi, qui critiquaient sa manière d'agir, sa proximité avec les pécheurs ou son manque d'observance du sabbat. Dans ces controverses en Galilée, Jésus et ses disciples apparaissent intimement unis. Dans certains cas, ses adversaires demandent aux disciples une explication sur la manière d'agir de Jésus (Mc 2,16 : « Pourquoi (votre maître) mange-t-il avec les pécheurs et les percepteurs ? ») et d'autres questionnent Jésus sur le comportement de ses disciples (Mc 2,18 : « Pourquoi tes disciples ne jeûnent-ils pas ? »). Jésus et les disciples apparaissent ainsi unis par une manière d'agir qui les identifie et par l'opposition que celle-ci déchaîne.¹⁵

Cette opposition alla en augmentant au fur et à mesure que le mouvement se répandait, pour atteindre son expression radicale à Jérusalem. Là, les principaux opposants furent les chefs des prêtres qui l'accusaient d'être irrespectueux du Temple et d'avoir même annoncé sa destruction (Mc 11,27-33 ; 14,53-65). Cette opposition et la gêne que cela occasionnait pour les gouvernants (Lc

13,31-33 ; Mc 15,1-15) le menèrent à une mort que, de toute façon, Jésus avait pu prévoir comme l'ultime étape de sa vie.

Sur cet horizon de scandale et de mise en danger de sa propre vie, se dessinent les tentations du disciple, qui mettent à l'épreuve la trempe de sa suivance. Jésus ne leur cache pas alors que, pour le suivre, ils doivent accepter le même destin que lui. Dans les instructions qui suivent les annonces de la passion, il explique clairement les ultimes conséquences de sa suivance (Mc 8,34-38 ; 9,35-37 ; 10,41-45).¹⁶ Il les exhorte à se faire serviteur et



Jésus guérit un aveugle (Codex Sinopensis)

esclave de leur prochain, il leur parle de perdre sa propre vie et de prendre sa croix. Le dernier de ces dits expose explicitement ces deux réalités et explique que le plus grand service consiste à donner sa vie

pour les autres : « Car le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir et donner sa vie en rançon pour la multitude » (Mc 10,45). Ces exigences de la suivance, de même que celles de la réponse initiale, ne sont pas imposées arbitrairement, mais sont des conséquences de la suite du Christ, qui ne se comprennent que dans l'option qui les motive : « marcher derrière » Jésus.

7. Quelques traits d'une Église de « suiveurs »

Nous avons tenté d'approcher la première expérience de la suite du Christ, guidés par un désir bien défini : en tirer des enseignements pour renouveler la vie de nos communautés. Déjà nous disions au commencement qu'il ne s'agit pas de reproduire cette expérience qui ne peut être répétée, mais d'apprendre d'elle. Pour cela, nous devons conclure avec quelques réflexions sur les traits d'une Église de « suiveurs ».

Nous avons constaté, en premier lieu, la centralité du fait d'être disciple dans le mouvement initié par Jésus. Cela signifie que l'« être disciple » est une dimension constitutive de l'Église et la suivance une attitude de base pour tous ses membres. Mais nous avons vu aussi que cette suite de Jésus peut être vécue de diverses manières. De fait, dans nos communautés, nous pouvons reconnaître les trois cercles que nous avons identifiés dans le « mouvement de Jésus ». Tout d'abord un cercle large de sympathisants qui s'intéressent au message et à la manière chrétienne de vivre, bien que leur engagement soit léger et variable. Puis un autre cercle plus proche et assidu, plus engagé et constant. Et enfin, un cercle de suiveurs très proches et engagés, qui se donnent avec plus d'in-



tensité à la tâche pastorale et jouent un rôle de leaders à l'intérieur de nos communautés. Ceux qui font partie de ces trois cercles peuvent se considérer comme disciples de Jésus, bien qu'ils le soient selon des formes et des mesures distinctes.

En deuxième lieu, nous avons vu que le fait d'être disciple chrétien s'exprime en termes dynamiques. Cela consiste à suivre Jésus, une attitude existentielle qui trouve son origine dans un appel et sa finalité dans une mission. Le fait que l'origine de la suivance soit un appel de Dieu, nous rappelle que cette suite du Christ est un don, ce qui situe le fait d'être disciple sur un horizon de grâce, étranger à toute forme de volontarisme. De plus, puisque la suivance prend pour objectif la mission, nous prenons conscience que « marcher derrière Jésus » ne peut se réduire à une expérience narcissique qui nous renfermerait sur nous-mêmes, mais que nous marchons derrière lui pour partager la même mission que lui.

En troisième lieu, nous avons constaté que la suivance implique une relation intime avec Jésus. Marcher à sa suite signifie écouter ses enseignements, contempler ses signes et se laisser introduire dans l'expérience de Dieu. La suivance implique aussi le partage de son style de vie. Cet aspect est très caractéristique du christianisme. En lui s'articulent les deux axes de la suivance chrétienne : l'union à Jésus et l'entrée dans le Royaume annoncé par lui. La configuration à Jésus (c'est ce que signifie, en premier lieu, le partage de son style de vie) est nécessaire pour partager sa mission, et ces deux réalités rendent vivantes les communautés chrétiennes.

Cette configuration à Jésus parvient à ses dernières conséquences quand le disciple partage son destin. Écoutons encore la question de Jésus : « Vous aussi, vous voulez me quitter ? ». Cette situation éprouve notre persévérance et nous révèle la signification réelle des paroles de Jésus qui invite ses disciples à prendre leur croix en se reniant eux-mêmes.

L'Église est une communauté de « suiveurs » de Jésus. C'est une communauté en chemin et en devenir. Disciples de Jésus, nous sommes toujours en chemin à sa suite. Il est vivant aujourd'hui encore et il continue de guider la communauté de ses disciples. Et si nous nous sommes approchés de l'expérience première d'être son disciple, c'était uniquement pour apprendre à reconnaître ses traces qui continuent aujourd'hui à nous ouvrir le chemin du Royaume de Dieu et nous invitent à partager avec lui la belle tâche de le rendre présent dans notre monde.

II. Des disciples qui écoutent la Parole

Nous poursuivons notre réflexion sur le fait d'être disciple, mais nous le ferons maintenant dans une perspec-

tive particulière. Nous allons nous fixer sur un aspect en relation spécifique avec notre engagement d'animateurs en pastorale biblique. Dans le Document de Participation pour la Cinquième Assemblée générale du CELAM, l'écoute est mentionnée comme une attitude propre au disciple :

« Le choix et l'appel du Christ nécessitent des oreilles de disciple (cf. Is 50,4), c'est-à-dire des auditeurs attentifs à écouter et prompts à obéir. Dans une société comme la nôtre, où les consignes les plus bruyantes vont dans une direction opposées à l'écoute et à l'obéissance, l'appel du Christ est une invitation à centrer toute notre attention sur Lui, et à dire au Seigneur, du fond du cœur, comme Samuel : "Parle, ton serviteur écoute" 1 S 3,10), pour percevoir au profond de nos cœurs l'appel qui nous invite à le suivre » (n° 49).

L'écoute dont il est ici question est surtout l'écoute de l'appel. Mais, une fois que le disciple a répondu à cet appel, et précisément à cause de cela-même, il doit se transformer en un auditeur attentif et assidu de la parole de Jésus.

Les connotations de cette « écoute du disciple » sont riches et très variées dans les évangiles. À chaque étape et en chaque situation, cette attitude fondamentale prend une tonalité propre. C'est cette richesse que nous désirons découvrir, car nous savons que notre témoignage doit toujours être précédé d'une écoute attentive et contemplative. Nous sommes porteurs d'une nouvelle qui ne nous appartient pas, mais d'une nouvelle que nous recevons dans l'écoute. Paraphrasant la parole célèbre de saint Thomas (*Summa* II – II, 188, a. 6 : *contemplata aliis tradere*), on peut dire que notre mission en tant que ministres de la Parole consiste à transmettre aux autres ce que nous avons écouté (*audita aliis tradere*).

Pour refléter cette richesse de l'écoute propre du disciple, telle qu'elle apparaît dans les évangiles, j'ai choisi quatre passages significatifs des évangiles qui font partie d'instructions plus larges adressées aux disciples. Chacun d'eux est tiré d'un évangile, et chacun souligne un aspect particulier. Je les présente dans un ordre qui décrit, d'une certaine manière, un processus :

En premier lieu, l'écoute requiert une « ascèse », un certain renoncement pour concentrer notre attention sur Jésus (Lc 10,38-42).

En deuxième lieu, l'écoute conduit à l'engagement, de telle sorte qu'autrement il ne saurait être question d'une écoute véritable (Mt 7,24-27).

En troisième lieu, l'écoute suscite fréquemment dans le disciple un mouvement intérieur qui le conduit à la conversion (Mc 9,30-37).



Enfin, l'écoute, dans son acception la plus profonde, consiste en un discernement spirituel : c'est l'écoute de l'Esprit (Jn 14,25-26).

Pour continuer, je vous propose quelques pistes pour réfléchir sur ces diverses attitudes en lien avec l'écoute.

1. Lc 10,38-42 : l'écoute comme ascèse

Comme ils étaient en route, il entra dans un village et une femme du nom de Marthe le reçut dans sa maison. Elle avait une sœur nommée Marie qui, s'étant assise aux pieds du Seigneur, écoutait sa parole. Marthe s'affairait à un service compliqué. Elle survint et dit : « Seigneur, cela ne te fait rien que ma sœur m'ait laissée seule à faire le service ? Dis-lui donc de m'aider. » Le Seigneur lui répondit : « Marthe, Marthe, tu t'inquiètes et t'agites pour bien des choses. Une seule est nécessaire. C'est bien Marie qui a choisi la meilleure part ; elle ne lui sera pas enlevée. »

Ce passage appartient à ce qu'on appelle la « section du voyage » de l'évangile de Luc. C'est, comme on le sait, la composition la plus originale de cet évangéliste, qui a utilisé diverses traditions (Mc, Q, SLc). Il ne s'agit pas d'un voyage physique, mais d'un voyage spirituel, d'un processus de maturation. Par lui, Jésus instruit ses disciples sur divers aspects de la vie chrétienne (le chemin). L'instruction de Jésus se réfère, principalement, au Royaume de Dieu, à son annonce, à sa réalisation au milieu de ce monde et à sa venue définitive. La grande métaphore de ce Royaume est le banquet, auquel tous sont conviés (Lc 14). Tout au long de cet enseignement, Jésus invite ses disciples à écouter sa parole. Dans le passage choisi, cette invitation se traduit par un récit, dans lequel les destinataires de l'évangile (et nous-mêmes) peuvent se reconnaître.

Au centre de la scène, c'est la figure de Marie : assise aux pieds de Jésus, elle écoute sa parole. Sa sœur critique son attitude mais Jésus lui explique que « Marie a choisi la meilleure part ». Bien souvent, ce passage a été interprété comme une opposition entre la vie active et la vie contemplative mais, en réalité, il n'y a pas lieu de le comprendre ainsi. Marie représente l'effort ascétique de celui qui parvient à se libérer des entraves des occupations et préoccupations quotidiennes pour écouter la parole de Jésus. C'est, de fait, une ascèse libératrice, qui requiert une grande liberté personnelle. Ce que Jésus reproche à Marthe, c'est de ne pas être capable de se libérer pour un moment des tâches quotidiennes pour écouter sa parole et pouvoir ainsi situer toutes ses occupations sur un autre horizon.

Ce récit ne se trouve que dans l'évangile de Luc et reflète très bien la situation de sa communauté, agitée par les préoccupations de la vie et avec peu d'espaces pour « écouter la parole de Jésus ». C'est une communauté qui est insérée dans le monde, assumant ses structures

et courant le risque de perdre sa référence fondamentale à la parole de Jésus. L'exhortation à écouter cette parole est constante dans cet évangile, mais il n'y a qu'ici qu'un récit le traduit une telle force évocatrice.

Comment résonne en nous cette exhortation de Luc à sa communauté, au travers de ce récit ?

Quelles convictions s'en déduisent pour notre tâche d'animateurs pour l'écoute de la Parole ?

2. Mt 7,24-27 : L'écoute comme engagement

Ainsi tout homme qui entend les paroles que je viens de dire et les met en pratique, peut être comparé à un homme avisé qui a bâti sa maison sur le roc. La pluie est tombée, les torrents sont venus, les vents ont soufflé ; ils se sont précipités contre cette maison et elle ne s'est pas écroulée, car ses fondations étaient sur le roc. Et tout homme qui entend les paroles que je viens de dire et ne les met pas en pratique, peut être comparé à un homme insensé qui a bâti sa maison sur le sable. La pluie est tombée, les torrents sont venus, les vents ont soufflé ; ils sont venus battre cette maison, elle s'est écroulée et grande fut sa ruine.

Cette comparaison se trouve à la fin du Sermon sur la Montagne (Mt 5-7). Ce long discours, le premier de l'évangile de Matthieu, rassemble plusieurs enseignements de Jésus adressés aux disciples et à la foule (Mt 5,1-2). Matthieu le compose à partir d'une collection plus courte d'enseignements de Jésus, que Luc connaissait aussi (Lc 6,20-49), et qui provient, très probablement, d'une composition plus ancienne connue sous le nom de « Document Q ». Cette collection très ancienne se présentait comme une instruction sapientielle. Elle commençait par une promesse de bénédiction (béatitudes), continuait en exposant les enseignements du sage ou du maître, et se terminait par une exhortation à les mettre en pratique. Matthieu amplifia beaucoup cette instruction, parce que sa communauté vivait une situation qui nécessitait de nouveaux enseignements et des explications (surtout relatives à la Loi de Moïse), mais il conserva la finale qui situait l'écoute sur l'horizon de l'engagement.

L'exhortation à mettre en pratique les enseignements de Jésus se situe, dans l'évangile de Matthieu, dans un contexte polémique. Les disciples sont invités à se différencier des scribes et des pharisiens précisément sur ce point : « Les scribes et les pharisiens siègent dans la chaire de Moïse : faites donc et observez tout ce qu'ils peuvent vous dire, mais ne vous réglez pas sur leurs actes, car ils disent et ne font pas » (Mt 23,2-3). Les disciples qui écoutent les enseignements de Jésus peuvent tomber dans le même piège. Leur écoute peut les conduire à se transformer en experts, en bons connaisseurs du dit enseignement, mais s'ils ne le mettent pas en pratique, leur écoute n'aura servi à rien ; ils seront comme la maison construite sur le sable qui s'effondre quand les vents et les pluies l'assaillent.



L'exhortation à mettre en pratique les enseignements de Jésus apparaît constamment dans l'évangile de Matthieu. Probablement s'adresse-t-il à une communauté qui écoutait mais ne s'engageait pas facilement. Dans la Lettre de saint Jacques (Jc 1,19-27), nous trouvons une exhortation similaire, qui reflète probablement la même problématique. L'écoute sans engagement est, en réalité, une tentation pour les chrétiens de tous les temps.

Nous-mêmes, avons-nous aujourd'hui cette même tentation ? Comment se présente-t-elle, concrètement, pour nous ?

Quelles convictions dégageons-nous de cette exhortation, pour notre mission d'animateurs de l'écoute de la Parole ?

3. Mc 9,30-37 : L'écoute comme chemin de conversion

Partis de là, ils traversaient la Galilée et Jésus ne voulait pas qu'on le sache. Car il enseignait ses disciples et leur disait : « Le Fils de l'homme va être livré aux mains des hommes ; ils le tueront et lorsqu'il aura été tué, trois jours après, il ressuscitera. » Mais ils ne comprenaient pas cette parole et craignaient de l'interroger.

Ils allèrent à Capharnaüm. Une fois à la maison, Jésus leur demandait : « De quoi discutiez-vous en chemin ? » Mais ils se taisaient car, en chemin, ils s'étaient querelés pour savoir qui était le plus grand. Jésus s'assit et il appela les Douze ; il leur dit : « Si quelqu'un veut être le premier, qu'il soit le dernier de tous et le serviteur de tous. » Et prenant un enfant, il le plaça au milieu d'eux et, après l'avoir embrassé, il leur dit : « Qui accueille en mon nom un enfant comme celui-là, m'accueille moi-même ; et qui m'accueille, ce n'est pas moi qu'il accueille, mais Celui qui m'a envoyé. »

Cet enseignement fait partie d'une instruction plus longue dans laquelle Jésus montre à ses disciples les dernières conséquences de sa suivance. La marche vers Jérusalem pour y souffrir sa passion et, dans cette perspective, le fait d'être disciple, se définissent comme le chemin vers la croix. Mc 8,27-10. 52 est construit autour de trois annonces de la passion, qui vont marquer le rythme de la route vers Jérusalem. Après chacune d'elles, l'évangéliste relève la réaction des disciples : trouble, incompréhension et même rejet. Cette réaction suit toujours une instruction plus précise de Jésus dans laquelle il ne parle pas de son chemin à lui mais de celui des disciples, c'est-à-dire des actes qu'ils doivent assumer en tant que ceux qui le suivent. Il est intéressant d'observer que les destinataires de ces enseignements sont les Douze, c'est-à-dire le cercle des plus proches disciples. En tant que responsables de la communauté, Jésus leur donne des instructions sur le service, l'oubli de soi et le renoncement à sa propre vie.

Examinons plus particulièrement la réaction des disciples après avoir écouté l'annonce de Jésus : « Ils ne compre-

naient pas ce qu'il voulait dire, mais ils avaient peur de l'interroger. » C'est une réaction relativement fréquente du disciple qui écoute avec un cœur bien disposé la parole de Jésus sans la manipuler. C'est une expérience que connurent avant eux Jérémie et d'autres prophètes. La parole du Seigneur dérange parce qu'elle change les plans, reformule les attentes, exige de renoncer à soi-même et, quelquefois, semble intolérable. Dans l'évangile de Jean, après avoir écouté le discours sur le pain de vie, beaucoup de disciples s'écrient « Cette parole est très difficile. Qui peut l'écouter ? » (Jn 6,60). Elle leur paraît si dure que beaucoup d'entre eux « s'en allèrent et ne continuèrent plus avec lui » (Jn 6,66). L'écoute dévoile au disciple les plans de Dieu et, bien souvent, ceux-ci sont différents des siens. L'écoute ouvre au disciple un projet qui lui vient de l'extérieur de lui-même, ce n'est pas une conversation intérieure, cela ne vient pas de ses propres pensées et projets, mais de l'extérieur et le questionne, le bouleverse et l'invite à se convertir, à donner une nouvelle orientation à sa propre vie.

Nous-mêmes, faisons-nous l'expérience de cette invitation quand nous écoutons la Parole de Dieu ?

Quelle doit être notre écoute pour ne pas tomber dans la complaisance ? Comment passer de la complaisance à l'obéissance dans l'écoute de la Parole ?

4. Jn 14,25-26 : L'écoute comme discernement spirituel

Je vous ai dit ces choses tandis que je demeurais auprès de vous : le Paraclet, l'Esprit Saint que le Père enverra en mon nom, vous enseignera toutes choses et vous fera ressouvenir de tout ce que je vous ai dit.

L'évangile de Jean nous dévoile une autre dimension importante de l'écoute. Quand le disciple écoute la parole de Jésus, il n'est pas seul. L'Esprit, le maître intérieur, l'accompagne et lui « rappelle », lui « explique » ce que Jésus a enseigné.

Ce dit de Jésus fait partie de l'ensemble appelé les « Annonces du Paraclet », une série de sentences par lesquelles Jésus promet à ses disciples l'aide et la présence de l'Esprit qui sera leur défenseur, leur soutien et leur maître. Ces annonces se trouvent dans le « discours d'adieu » qui précède le récit de la passion (Jn 13-17). Ces chapitres qui sont comme le « testament spirituel » de Jésus, contiennent les enseignements et recommandations que les disciples devront avoir très présents à l'esprit quand il ne sera plus avec eux. Son absence, cependant, ne sera pas complète, parce que le Père enverra l'Esprit-Saint en son nom, et celui-ci leur rappellera et leur expliquera l'enseignement de Jésus.

La communauté des disciples à laquelle s'adresse l'évangile de Jean a la conviction que les paroles et les actions de Jésus contiennent un enseignement profond. Ils savent qu'il est nécessaire de les réfléchir, de les écouter à nouveau à la lumière de situations nouvelles, pour



les comprendre dans toute leur profondeur. Au commencement de l'évangile, quand Jésus expulse les marchands du Temple et en annonce la destruction puis la reconstruction, l'évangéliste commente : « Aussi, quand Jésus ressuscita d'entre les morts, les disciples se souvinrent ce qu'il avait dit et ils crurent en l'Écriture et dans les paroles qu'il avait prononcées » (Jn 2,22). Ce souvenir des disciples était guidé par l'Esprit. C'est une « mémoire spirituelle ». Toute écoute de la Parole est aussi une mémoire « par l'Esprit », qui conduit le disciple vers une meilleure compréhension. C'est pour cela que la Constitution Dei Verbum affirme que la tradition des paroles de Jésus reçue des apôtres « progresse dans l'Église avec l'assistance de l'Esprit Saint » (DV 8).

La pratique séculaire de la *lectio divina* a mis au premier plan cette dimension spirituelle de l'écoute. Tout le processus qui conduit de la lecture à la méditation, de celle-ci à l'oraison, de l'oraison à la contemplation, se produit sous la mouvance de l'Esprit, qui est le véritable maître intérieur. Cela signifie que l'écoute du disciple n'est pas un acte fermé sur lui-même, mais une ouverture à l'Esprit, qui remémore et actualise. Grâce à cette écoute de la Parole dans l'Esprit, le disciple découvre que celle-ci est une lumière dans les situations changeantes de la vie. La *collatio*, lors de laquelle les moines mettent en commun la *lectio divina* réalisée individuellement, nous rappelle que l'Esprit s'écoute mieux au sein de la communauté, ce qu'exprime aussi de façon très éloquente la pratique de l'écoute communautaire en groupe ou dans les communautés ecclésiales de base.

Nous prenons donc en compte que l'Esprit promis par Jésus est celui qui doit guider notre écoute de la Parole : quelles convictions en tirons-nous ?

(Traduction : R. Remuet)

* Conférence donnée à la Cinquième Rencontre de pastorale biblique de la sous-région FBC de l'Amérique Latine et des Caraïbes. La rencontre a eu lieu à Panama, du 11 au 15 juillet 2006. Elle avait pour objectif de préparer à la Cinquième Conférence générale du CELAM à Aparecida.

¹ Sur les diverses formes de suivance à l'époque de Jésus, cf. M. Hengel, *Seguimiento y carisma. La radicalidad de la llamada de Jesús*, Santander 1981, p. 31-57.

² Cf. M. Hengel, *Seguimiento y carisma* (cf. note 1), p. 76-108.

³ Sur la nature du mouvement initié par Jésus, sur le rôle du groupe proche des disciples et des maisons qui les accueilleraient habituellement, cf. S. Guijarro Oporto, « La familia en el movimiento de Jesús », en : *Estudios Bíblicos* 61 (2003), p. 65-83.

⁴ Les témoignages extérieurs (Tacite, *Ann.* 15,44 ; Flavius Joseph, *Ant.* 18,63) et intérieurs (les évangiles canoniques) s'accordent sur le fait que ceux qui suivaient Jésus étaient nombreux et venaient d'horizons différents.

⁵ Sur le type de leadership exercé par Jésus, voir l'excellente étude de D. Fiensy, « Leaders of Mass Movements and the Leader of the Jesus Movement » en : *Journal for the Study of the New Testament* 74 (1999), p. 3-27.

⁶ Voir un exposé détaillé sur la composition de ce cercle intermédiaire des disciples de Jésus dans : J. P. Meier, *Un judío marginal. Nueva visión del Jesús histórico. Tomo III : Compañeros y competidores*, Estella 2003, p. 63-143.

⁷ Bien que l'existence du groupe des Douze avant la Pâque a été mise en doute à diverses reprises, il y a des arguments très concluants pour l'attester. Sa relation avec Israël révèle l'horizon initial du projet de Jésus. Il est très possible qu'ils n'aient pas été les uniques destinataires de la charge missionnaire, comme le reconnaît de fait Luc en rapportant une de ces traditions sur les Douze (Lc 9,1-6) et une autre avec un groupe plus large d'envoyés (Lc 10, 1-12). Voir un exposé large et pondéré sur ces problèmes et d'autres rapportés par les traditions faisant référence aux Douze dans : J. P. Meier, *Un judío marginal* (cf. note 6), p. 145-214.

⁸ S. Guijarro Oporto, « Vocación » dans : F. Fernández Ramos (dir.), *Diccionario de Jesús de Nazaret*, Burgos 2001, p. 1303-1313.

⁹ On ne peut oublier que Jésus eut une expérience intense de Dieu qu'il transmit à ses disciples. Les expériences religieuses vécues par les disciples après Pâques furent compréhensibles pour eux parce que Jésus les avait initiés à cette expérience de Dieu. Sur cet aspect, voir le chapitre 2, intitulé « La experiencia religiosa de Jesús » (p. 37-52) de mon livre *Jesús y el comienzo de los evangelios*, Estella 2006.

¹⁰ Sur le style de vie de Jésus, que partagèrent ses disciples les plus proches, cf. S. Guijarro Oporto, *Fidelidades en conflicto. La ruptura con la familia por causa del discipulado y de la misión en la tradición sinóptica*, Salamanca 1998, p. 322-330.

¹¹ La *imitatio patris* (imitation du père), qui était le trait le plus caractéristique du comportement du fils dans cette société, est un motif récurrent dans ce qui motive les enseignements de Jésus à ses disciples et dans la justification de son comportement contreculturel : cf. S. Guijarro Oporto, « Dios Padre en la actuación de Jesús » en : *Estudios Trinitarios* 34 (2000) 33-69, p. 60-62.

¹² Il existe plusieurs traditions sur l'envoi, postpaschal, en mission des disciples (Mt 28,16-20 ; Lc 24,44-48 ; Jn 20,21), mais en elles se reflète surtout la compréhension qu'avaient les communautés des évangélistes au sujet de leur tâche missionnaire.

¹³ L'exposé qui suit est basé sur une analyse des traditions que l'on trouvera dans : S. Guijarro Oporto, « La misión de los discípulos de Jesús » en : *Seminarios* 165 (2002), p. 333-355.

¹⁴ Sur ces trois traits caractéristiques de la manière d'agir de Jésus, voir le chapitre 4, intitulé « La actuación de Jesús » (p. 71-86), de mon livre *Jesús y el comienzo de los evangelios*, Estella 2006.

¹⁵ Sur le danger et l'hostilité qu'entraîne la suite de Jésus, cf. J. P. Meier, *Un judío marginal* (cf. note 6), p. 79-98.

¹⁶ Les annonces de la passion sont, sous leur forme actuelle, une composition chrétienne. Cependant, la deuxième, qui est la plus courte (Mc 9,31), pourrait contenir une parole de Jésus à partir de laquelle se sont développées les deux autres ; cf. J. Jeremias, *Teología del Nuevo Testamento, La predicación de Jesús*, Salamanca 1974, p. 325-327.



Vie de la Fédération

AFRIQUE

Tanzanie : Séminaire-atelier du CEBAM sur les questions bibliques et sociales en Afrique

Du 30 juillet au 3 août 2007, le Centre biblique pour l'Afrique et Madagascar (CEBAM) a organisé un séminaire-atelier d'apostolat biblique à l'échelle du continent. Celle-ci s'est tenue à Dar es Salaam, au Secrétariat de la Conférence épiscopale de Tanzanie.

Étaient invités à ce séminaire-atelier : les coordinateurs nationaux et régionaux pour l'apostolat biblique, ainsi que les représentants des organisations membres de la Fédération Biblique Catholique en Afrique. Étaient également présents : le Secrétaire général de la FBC, Alexander Schweitzer, l'Assistant du Secrétaire général, Claudio Ettl, et des membres du comité préparatoire de la Septième Assemblée plénière de la FBC originaires d'Amérique Latine, d'Asie et d'Europe.

Le thème était le suivant : « La Bible et les problèmes de société en Afrique », et le verset biblique de référence : « Où est ton frère... ? » (Gn 4,9). L'objectif était de se centrer sur les trois principaux événements d'Église, qui adviendront au cours des deux prochaines années : la Septième Assemblée plénière de la FBC à Dar es Salaam, en juin/juillet 2008 ; le Synode des évêques à Rome, en octobre 2008 ; et le Deuxième Synode africain à Rome, en octobre 2009.

Trois interventions abordaient les questions sociales en Afrique à la lumière de la Parole de Dieu, et préparaient aux événements mentionnés ci-dessus. Elles avaient pour titre : « Cain et Abel avait un frère : une lecture de Genèse 4 », par le P. José Mokoto, pss ; « La réconciliation dans une perspective biblique : le cas de Jacob et d'Ésaü (Gn 25-33) », par le P. Alfred Agyenta, et « La dignité humaine dans la perspective biblique », par le P. Henry Terwase Akaabiam.

Outre les interventions, les rapports (dont le questionnaire pour les membres du CEBAM concernant les *Lineamenta* du Synode sur la Parole de Dieu), les discussions en panel et en groupe, nous avons porté une grande attention aux activités spirituelles et liturgiques. La messe d'ouverture fut présidée par le cardinal Polycarp Pengo, archevêque de Dar es Salaam. Nous commencions la journée par une *lectio divina*, suivie par l'office du matin et par la messe. La soirée était ponctuée par un partage biblique et les vêpres. Grâce à la méthodologie de Lumko et au Programme Amos (voir le texte concernant le Programme Amos dans ce numéro du *BDV*), nous avons vécu une expérience très enrichissante. En effet, cette méthode permet d'aborder très sérieusement les questions sociales dans l'esprit de l'Évangile et des enseignements de l'Église.



À la fin de la session, les participants ont rassemblé leurs résolutions, leurs engagements et leurs recommandations. Ce qui aboutit à une sorte de plan d'action tourné vers les trois prochains événements ecclésiaux, dont vous trouverez l'essentiel ci-dessous.

BICAM (= CEBAM)
P. Moïse Adekambi
SECAM Secretariat
P.O.Box 9156 KA
4 Senchi St.
Airport Residential Area
Accra
Ghana
Tél. : +233-21-77 88 68/7
Fax : +233-21-77 25 48
Email : bicam_gh@yahoo.com
Website :
www.bicam-cebam.org



Au sujet des trois prochains grands événements d'Église concernant l'Afrique (2008 et 2009)

Les trois grands prochains événements d'Église étant un kairos pour nos Églises locales, nous, participants à ce séminaire-atelier, nous nous engageons à :

Considérer le temps qui nous sépare du Deuxième Synode sur l'Afrique (août 2007 à octobre 2009), comme des années de Bible, avec une intense pastorale de la Bible dans nos diocèses et pays, à travers des activités concrètes telles que : séminaires-ateliers, conférences, colloques, journées de la Bible, semaines bibliques, intronisation de la Bible, rencontres bibliques œcuméniques, etc.

Sensibiliser les chrétiens – évêques, prêtres, religieux et religieuses, laïcs – sur la Septième Assemblée plénière de la FBC et le Synode sur la Parole de Dieu en 2008, le Deuxième Synode africain en 2009.

Mettre l'accent sur le caractère central de la Parole de Dieu comme thème fondamental commun à ces trois événements.

Mobiliser le peuple de Dieu et l'impliquer dans l'apostolat biblique en ayant les familles comme groupes-cibles.

Diffuser et étudier les Lineamenta dans les pays, les diocèses, les instituts religieux et paroisses.

Traduire les Lineamenta dans les langues locales.

Encourager les groupes de partage biblique et l'utilisation de ces trois méthodes de partage suivantes : Programme Amos ; Regarder-Écouter-Aimer ; Vie-Bible-Notes.

Une large diffusion de la Bible, de concert avec nos Conférences épiscopales nationales, avec le slogan suivant : « Un chrétien, une Bible ».

La Déclaration finale du séminaire-atelier du CEBAM est disponible dans sa totalité sur la page du site Web de la FBC : www.c-b-f.org

Rapport : Moïse Adeniran Adekambi

Nouveaux membres

Les nouveaux membres suivants viennent d'intégrer la Fédération :

Membres effectifs

Conférence épiscopale du Gabon

Commission biblique

B.P. 2146

Libreville

Gabon

Tél. : +241-72 20 73

Personne à contacter : Mgr Mathieu Madega

Conférence épiscopale du Mali

Secrétariat de l'apostolat biblique

B.P. 298

Bamako

Mali

Tél. : +223-636 70 45

Email: cyriaquedierra59@hotmail.com

Personne à contacter : P. Cyriaque Diarra



Conférence épiscopale d'Écosse

64 Aitken Street
Airdrie
Lanarkshire ML6 6LT
Grande Bretagne
Tél. : +44-1236-76 40 61
Fax : +44-123-76 24 89
Email : gensec@bpsconfscot.com
Website : www.bpsconfscot.com

Membres associés

Irish School of Evangelisation (ISOE)

«Oikos»
9A Wyattville Park
Dun Loaghaire
Co. Dublin
Irlande
Tél. : +353-1-282 76 58
Email : isoe@exatclear.ie
Website : www.esatclear.ie/~isoe

Cette « École d'Évangélisation » irlandaise (*Irish School of Evangelisation – ISOE*) a démarré en 1994. Son objectif est de répondre à l'appel de l'Église catholique en vue d'une Nouvelle Évangélisation. Elle s'est donnée pour mission de promouvoir et de soutenir les initiatives d'évangélisation en Irlande et de « permettre aux personnes de trouver ou de retrouver une relation vivante avec Jésus Christ ». L'ISOE a ses racines dans le mouvement du Renouveau charismatique. Elle gère différents centres à travers l'Irlande, qui proposent des retraites, des cours et des séminaires.

Centro BibliAteca San José del Amazonas (BibliAteca SJA) – Pérou

Apartado 216
Iquitos
Pérou
Tél.: +51-1-461 38 01

Le Centre « BibliAteca SJA » offre, entre autres, des ouvrages sur la Bible à usage populaire, ainsi qu'un catalogue thématique. La promotion de la Parole de Dieu est l'objectif principal de la pastorale du Vicariat San José del Amazonas. Ce qui touche tous les domaines : inculturation, pastorale indigène, Petites Communautés Chrétiennes, catéchèse, pastorale familiale, pastorale sociale, éducation religieuse et formation biblique. Le Centre propose des matériaux d'étude pour les homélies dominicales (tout particulièrement pour les paroisses qui n'ont pas de prêtre à demeure). Il vient de lancer un service CD (chants bibliques) ; et, dans un avenir proche, il collaborera à une Radio catholique au niveau de ses programmes quotidiens.

Anugraha Renewal Centre – Inde

Vazhoor P.O.
Kottayam
Kerala 686 504
Inde
Tél. : +91-481-245 62 17; 245 66 11
Email : anugrahaktm@sancharnet.in



Le *Anugraha Renewal Centre* est un projet sans précédent du Département de pastorale biblique et d'évangélisation de la Congrégation des Carmélites de Marie Immaculée (CMI), Saint-Joseph, Province de Kottayam, Inde. Il a pour objectif d'aider au renouvellement intégral du peuple de Dieu, par une diversité de propositions en stage résidentiel : retraites spirituelles, programmes de renouveau de plusieurs semaines, séminaires universitaires, cours théologiques et bibliques, formation continue professionnelle pour ceux qui se sont engagés au service de la société, programmes de sensibilisation aux questions de santé, autres événements culturels et interreligieux. ■

Nouvelles

- Le **Mother of Life Center**, Quezon City, Philippines, a célébré son quarantième anniversaire en 2007. Ce centre propose des formations pour les catéchistes, des séminaires bibliques, des sessions de bibliodrame, etc. Il est membre associé de la FBC depuis 1987.
- Les provinces nord et sud des Missionnaires du Verbe Divin – membres associés depuis 1974 pour l'une et 1985 pour l'autre –, ont fusionné. Le **P. Bernd Werle, svd**, ancien responsable de la province nord est maintenant à la tête de l'ensemble. On compte 15 maisons religieuses SVD en Allemagne et 364 pères et frères. L'administration centrale est à Sankt Augustin, Bonn.
- **Mgr Alberto Ablondi**, Président de la FBC de 1984 à 1996, a célébré ses soixante ans de sacerdoce le 31 mai 2007. Voir aussi les remerciements qui lui furent adressés à l'occasion de ses 80 ans dans le BDV 78 (2006), p. 24-25.
- L'agence d'entraide internationale **MISSIO** a célébré ses 175 ans d'implantation à Aix-la-Chapelle, les 29 et 30 septembre 2007. Cet anniversaire fut l'occasion de maintes célébrations dans toute l'Allemagne, d'événements et de journées de mobilisation.
- Le 7 octobre 2007, les **Marianistes** ont célébré un double anniversaire par une messe d'action de grâces : à savoir, leurs 150 ans de présence en Autriche et les 50 ans de leur église de Greisinghof, Tragwein. Les Marianistes sont membres associés de la FBC depuis 1982.
- **L'archidiocèse de Bamberg**, membre associé de la FBC depuis 1992, a célébré ses 1 000 ans en consacrant une année entière à cet anniversaire – du 1^{er} novembre 2006 au 1^{er} novembre 2007. Des messes d'action de grâces et bien d'autres événements de portée spirituelle ont jalonné cette année.



Sr Emma Gunanto, osu, a célébré ses 70 ans le 15 septembre 2007. Sr Emma est en lien étroit avec la FBC depuis 1988, date à laquelle elle a suivi le Cours Dei Verbum à Nemi. Elle a fondé l'« Angela Merici Center » à Bandung, Indonésie, après ce cours. Sr Emma est coordinatrice de la FBC pour la sous-région de l'Asie du Sud-Est. Grâce à son dévouement inlassable, cette sous-région est une des sous-régions très actives de la FBC. Bon nombre de représentants des organisations membres de la FBC de par le monde, connaissent Sr Emma : par sa présence aux quatre dernières Assemblées plénières et grâce aux échanges d'informations sur le nouveau site Web de cette sous-région (<http://cbfsea.wordpress.com>).

Nous remercions Sr Emma de tout notre cœur et lui souhaitons une bonne santé ainsi que la bénédiction du Seigneur ! ■



Deux bonnes nouvelles d'Iraq : la récompense attribuée au magazine catholique iraquien ; la libération du P. Pios Affas

En juillet 2007, l'organe de presse catholique UCIP a récompensé par une médaille d'or le magazine catholique *Al-Fikr Al-Masihi* (Pensée chrétienne). Ce prix est décerné tous les trois ans, à un éditeur ou à une équipe éditoriale qui œuvre de façon significative pour la « liberté d'expression ».

L'UCIP a accordé cette récompense, estimant que *Al-Fikr Al-Masihi* est l'exemple le plus probant de la liberté de parole en Iraq. Cette publication défend, en effet, « la liberté d'expression » et promeut « les valeurs humaines universelles ». Le magazine a vu le jour en 1964, et le P. Pios Affas, directeur du Centre biblique de Mossoul, membre de la FBC, en est l'éditeur depuis trente ans. L'UCIP a insisté sur le fait que l'équipe éditoriale de *Al-Fikr Al-Masihi* s'est appliqué à défendre la liberté d'expression depuis son premier numéro jusqu'à aujourd'hui, et cela dans un « contexte général peu propice à de tels principes ».

Le 13 octobre, la nouvelle n'en fut que plus choquante : le P. Pios et un autre prêtre syro-catholique avaient été enlevés à Mossoul, alors qu'ils revenaient chez eux après avoir célébré des funérailles. La famille universelle de la FBC s'est mobilisée dans une prière pleine d'espérance jusqu'au 21 octobre, date à laquelle nous apprenions que les deux prêtres avaient été libérés par leurs ravisseurs. Nos prières ont été exaucées et nous ne pouvons que rendre grâce à Dieu pour sa miséricorde. Ces événements dramatiques attestent, une fois de plus, les souffrances du peuple iraquien et les circonstances extrêmement difficiles dans lesquelles vivent les chrétiens de Mésopotamie.



Pour le crédit photos, nous remercions :

Gabriel Afagbegee, svd (p. 40), Titus Amigu (p. 12), Bruno Costacurta (p. 5), Emmanuel Gunanto, osu (p. 38), Chrysostome Kiyala, svd (p. 40), Bruno Secondin (p. 8), Klaus Vellguth (p. 19), www.ankawa.com (p. 39) ; autres : archives de la FBC.



Le Programme Amos

Lire la Bible dans le contexte de notre vie

Gabriel Afagbegee, svd, et Chrysostome Kiyala, svd



Gabriel Lionel Afagbegee, svd, est né au Ghana. Il a été prêtre de paroisse de 1983 à 1991. Après avoir passé trois ans aux Philippines, il est devenu directeur du Kanamo Center au Botswana, en 1994. En 2001, il a été nommé directeur de l'Institut Lumko, Afrique du Sud.

Jean Chrysostome Kiyala Kimbuku, svd, originaire de la République démocratique du Congo, a fait ses études de philosophie et de théologie à l'Université urbaine, Rome, et au Tangaza College, Nairobi. Actuellement, il est prêtre de paroisse dans le diocèse de Tzaneen, Afrique du Sud, tout en poursuivant des études à temps partiel en vue d'obtenir un master en éducation religieuse au St. Augustine College, Afrique du Sud.



Amos, prophète d'Israël inspiré par l'Esprit de Dieu, s'éleva contre l'injustice de son temps. Ainsi le Programme Amos vise-t-il à conscientiser les communautés chrétiennes et à leur apporter un soutien, dans la résolution des problèmes concrets de vie quotidienne qui les tourmentent.

Le Programme Amos a été élaboré par l'Institut Lumko, membre déjà ancien de la FBC. Il est pratiqué dans toute l'Afrique par les Petites Communautés Chrétiennes et d'autres groupes actifs en matière sociale. Cette méthode de partage d'Évangile peut être utilisée également, par des personnes qui connaissent déjà la célèbre Méthode des Sept Étapes. Elle peut convenir aussi à des jeunes, en particulier pour l'éducation religieuse dans les écoles.

I. Introduction : Amos et notre contexte actuel

Amos et son temps

Amos était berger au pays de Juda, quand il fut appelé par Yahweh : « Va, prophétise à mon peuple Israël » (Am 7,15). Amos, né dans le Royaume du Sud, fut envoyé prophétiser par Dieu dans le Royaume du Nord.

Le royaume de David et de Salomon avait été divisé en deux parties : le Royaume du Nord appelé Israël, dont la capitale était Samarie ; le Royaume du Sud appelé Juda, dont la capitale était Jérusalem. À l'époque d'Amos (d'environ 760 à 750 avant Jésus Christ), le peuple vivait en

paix parce que la Syrie, son ennemie de toujours, se trouvait affaiblie par un conflit avec l'Assyrie. Le roi Jéroboam (Royaume du Nord) en profita pour attaquer les peuples d'au-delà du Jourdain, un territoire qui avait appartenu à Israël. Ces victoires militaires suscitérent des rêves de grandeur parmi le peuple (Am 6,13). Amos, quant à lui, avertit ses contemporains de se méfier de cette accalmie. En effet, un péril mortel planait sur Israël : l'armée assyrienne approchait et n'était pas loin de passer à l'attaque.

Cette période de tranquillité fut favorable à l'économie. Les relations d'affaires avec les nations étrangères amenèrent le commerce intérieur à se développer, d'où une certaine prospérité dans le pays. À Samarie, la capitale, les riches étalaient leur aisance. Ils se firent bâtir des maisons en pierres de taille et les remplirent d'un mobilier somptueux : lits incrustés d'ivoire, magnifiques coussins, couvertures et tapis. Ils passaient leur temps à se prélasser sur leurs lits ou étalés sur leurs divans, se régaland d'agneaux de choix ou de veaux gras. Ils écoutaient de la musique instrumentale, buvaient du vin à pleine coupe et se faisaient des onctions d'huiles les plus fines (Am 3,12 ; 6,4-7).

Le boom économique entraîna la rupture des liens de solidarité qui unissaient les membres du peuple de l'Alliance de Yahweh, et amena l'exploitation des pauvres par les riches et les puissants. Ces derniers opprimaient les justes et leur extorquaient des rançons (Am 5,12). Les commerçants faussaient leurs balances (Am 8,5s), et les juges ne se souciaient plus de la justice (Am 5,7).

Les riches cherchèrent à se donner bonne conscience en édifiant un magnifique temple pour Yahweh, à Béthel, le sanctuaire du roi (Am 7,13). Ils payaient des prophètes et des prêtres pour qu'ils y pratiquent un culte religieux somptueux. Ainsi, se sentaient-ils protégés par Dieu de tout malheur (Am 9,10). De leur côté, les plus pauvres s'intéressaient surtout aux cultes cananéens traditionnels et à leurs dieux, les très populaires Baals et Astartés, qui donnaient la pluie en temps voulu, une moisson abondante et la sécurité nécessaire pour accomplir les tâches quotidiennes.

La religion était aussi pervertie que la société ! Amos compare Israël à une vierge qui, destinée à être donnée en mariage à Yahweh, n'a pas répondu à l'appel, se condamnant ainsi à mourir jeune et sans descendants – un



double malheur pour toute jeune fille de cette époque (Am 5,1-2). La raison principale de cette mort étant le manque de justice et l'hypocrisie religieuse (Am 5,7-15 ; 21-24).

Amos ne supportait pas de voir tout cela, en particulier les injustices sociales. Yahweh ne pouvait permettre l'exploitation des pauvres et la décadence religieuse. Comme un lion (Am 3,8), Il se mit à rugir ; Ses paroles étaient puissantes et directes ; Il dénonça les injustices sociales.

Notre contexte actuel

Aujourd'hui, l'appel à être prophète surprend beaucoup de chrétiens, car nous n'avons pas réalisé que, de par notre baptême et notre confirmation, nous devons nous engager contre les injustices qui sévissent autour de nous. Le Concile Vatican II a enseigné que : « Toute forme de discrimination touchant les droits fondamentaux de la personne, qu'elle soit sociale ou culturelle, qu'elle soit fondée sur le sexe, la race, la couleur de la peau, la condition sociale, la langue ou la religion, doit être dépassée et éliminée, comme contraire au dessein de Dieu » (*Gaudium et Spes* 29 ; trad. Éd. du Centurion).

Certains d'entre nous éprouvent des réticences quant à cet appel prophétique. Mais la mission d'œuvrer pour édifier une société meilleure et un monde où chacun puisse développer son potentiel humain au maximum, reste un défi à relever par les chrétiens contemporains. Les « Sessions Amos » dont parle cette publication, ont été conçues pour les conforter en ce sens.

De fait, le Programme Amos essaie d'aider les gens à comprendre que, dans les difficultés quotidiennes de la vie, nous avons encore à poser des choix. Plus encore, il nous fait prendre conscience que si nous confessons notre foi en Jésus Christ, nous avons le devoir d'agir sur les problèmes que nous rencontrons aujourd'hui.

Le point de départ du programme est la situation de vie réelle. Viennent ensuite des séries de questions, destinées à une meilleure compréhension de cette situation et à la recherche de ses causes. Puis, chacun est invité à considérer le problème avec les yeux de la foi : qu'est-ce que Dieu dit dans cette situation ? Comment l'Écriture nous éclaire-t-elle ? Qu'est-ce que la dimension de foi peut apporter à ce problème particulier ? Enfin, l'appel à agir se fait entendre. Que pouvons-nous faire ? Comment organiser notre action ?

II. Les quatre étapes du Programme Amos



Étape n° 1 : Regarder la réalité

Regarder en face les vraies questions qui se posent à partir des expériences de vie dans la paroisse, dans la communauté locale ou au-delà de la communauté immédiate. Il s'agit ici d'aborder les questions brûlantes/ problèmes urgents qui affectent

notre vie quotidienne, et non pas les questions ou les problèmes abstraits. Ce qui est en jeu, ce sont les problèmes auxquels les gens sont réellement affrontés et avec lesquels ils se débattent.

Dans la paroisse, la communauté locale ou au-delà, qu'est-ce qui rend les gens heureux, les remplit de joie et d'espérance ?

Dans la paroisse, la communauté locale ou au-delà, qu'est-ce qui met les gens en colère, les rend tristes et frustrés ?

La justice concerne les gens, ce qu'ils expérimentent et ce qu'ils ressentent. Si nous les interrogeons sur les injustices de la vie, la question peut se révéler trop abstraite. Mais si nous leur demandons ce qui les rend heureux ou les met en colère – en d'autres termes, leurs émotions et leur ressenti –, nous rejoignons les questions qui affectent réellement leur existence, les questions brûlantes.

Code

L'utilisation d'un code – qui peut être une histoire, une scénette, un dessin – peut aider à regarder en face la question ou le problème. Toutefois, le code doit être clair et précis. Car il faut que la question ainsi éclairée, soit immédiatement compréhensible. Le code ne doit évoquer qu'une seule question. Il ne doit ni entraîner la confusion ni suggérer les réponses. Il doit manifester le problème aussi clairement que possible.



Étape n° 2 : Pourquoi cette situation ?

Ici, il s'agit d'établir un diagnostic, d'essayer de comprendre les causes fondamentales du problème ; cela, en vue de trouver une solution qui, nous l'espérons, puisse le résoudre. À ce stade, toute une série de questions peut se révéler utile et est généralement posée : « pourquoi, qui, où et quoi ». Les questions permettent une meilleure compréhension de ce problème.



Étape n° 3 : Notre tradition chrétienne : Écritures, enseignements sociaux de l'Église ou interventions des évêques

En tant que chrétiens, de par notre baptême, nous sommes mandatés pour nous confronter aux situations injustes qui affectent la vie des gens, et pour essayer de les changer. Or nous disposons de multiples ressources pour accomplir cette mission. La Bible, les enseignements sociaux de l'Église, les interventions des évêques constituent les richesses de notre héritage chrétien. Après avoir regardé la cause du problème retenu (étape n° 2), nous sommes invités à nous confronter à ce problème d'un point de vue chrétien/dans une perspective chrétienne.

Les questions suivantes sont destinées à s'assurer que le choix des textes bibliques ou magistériel est approprié :



Le texte biblique choisi convient-il à la situation ?

Avez-vous réussi à comprendre le sens du texte biblique ?

Avez-vous réussi à faire le lien entre le texte scripturaire et ce problème ?

L'enseignement de l'Église jette-t-il une lumière nouvelle sur le problème ?

Les évêques du pays ont-ils parlé de ce problème ?



Étape n° 4 : Établir un projet dans la fermeté et l'amour

À cette étape, il s'agit de prendre une décision sur ce qui peut être fait pour résoudre le problème. Le cheminement est progressif, il comporte six points. Il est inutile de se précipiter, car mieux vaut traiter chaque point à fond et arriver ainsi à élaborer un plan d'action pratique, basé sur l'évangile.

1. Formuler le problème



Définir avec des mots simples, un objectif concret qui puisse vraiment être atteint. L'écrire sur un tableau ou un papier.

2. Brainstorming



Suggérer autant de solutions que possible, même si elles semblent impraticables ou stupides. On ne les discute pas pour le moment.

3. Discuter quelques-unes des solutions proposées



Choisir les solutions qui semblent les plus chrétiennes et les plus réalisables. Discuter les avantages et les inconvénients de chacune.

4. Discuter d'une seule solution



Décider sur laquelle des solutions proposées on veut travailler.

5. Nommer



Décider qui va faire *quoi, quand, comment* et *où*. Être très précis et très concret, écrire ce qui fait l'objet d'un consensus.

6. Évaluer



Décider du lieu et du moment où il pourra être question de l'action entreprise. Si elle a réussi, dire pourquoi et comment elle a été menée. Si elle s'est soldée par un échec, discuter de ce qui n'a pas fonctionné et de la façon dont il faudra changer le plan la prochaine fois. Ne pas capituler !

III. Exemple d'une session du Programme Amos : Le bon filon

Étape n° 1 : Regarder la réalité

Lire l'histoire suivante

Le bon filon

« J'en ai assez de tous ces hommes politiques », se plaint Mama Philippa. « Soit ils deviennent de grands chefs et bousculent tout le monde, soit ils ne font rien du tout. Et voyez combien ont été accusés de détourner de l'argent – c'est-à-dire notre argent ! » Sa voisine Lebohang est bien d'accord : « Tu le sais, je n'appartiens pas au même parti politique que toi, mais c'est exactement la même chose. Nos leaders parlent bien en public, mais ils ne font rien. On dirait qu'ils sont là pour s'enrichir et s'acheter de grosses voitures dans lesquelles parader alentour. Tout ce qui les intéresse c'est d'avoir trouvé le bon filon. Apparemment, ils ne se rendent pas compte qu'ils profitent de nos impôts. »

Tom l'interrompt : « Tout n'est pas aussi noir. Nous avons besoin d'hommes politiques qui savent parler, soulever les questions qui préoccupent tout le monde. Cela m'est égal qu'ils gagnent beaucoup. Ils le méritent bien. Sans eux, les fonctionnaires ne pourraient rien faire du tout. Le service public a besoin de recevoir des directives et les politiques s'acquittent de ce rôle. » Alors Mpho prend la parole : « Je ne pense pas que tous les hommes politiques soient des bons à rien. Certains le sont, mais pas tous. Même ceux qui au début ne font pas grand-chose, s'y mettent souvent quand ils voient les besoins des gens, et ils finissent par s'investir pour la croissance du pays. »

Lebohang insiste tout de même, pour dire qu'ils sont nuls et qu'on se débrouillerait beaucoup mieux sans eux.

Formez des groupes de discussion de 2 ou 3 personnes et répondez aux questions suivantes :

Êtes-vous d'accord avec les intervenants ci-dessus ? Si oui, lesquels ?

Pensez-vous que Lebohang a raison d'éliminer tout espoir ?

Que pensez-vous de la position de Tom ?

Partagez vos réponses en assemblée plénière

Étape n° 2 : Pourquoi cette situation ?

Formez des groupes de 4-5 personnes et échangez sur les questions suivantes :

Quelle est votre expérience quand vous avez à traiter avec votre administration locale ou avec vos hommes politiques locaux ?

Connaissez-vous vos représentants politiques locaux ?

Quelles sont les responsabilités des élus locaux à l'égard de la communauté ?

Êtes-vous d'accord sur le fait que les hommes politiques doivent être bien payés ? Si oui, pourquoi ? Si non, pourquoi ?



Pourquoi bon nombre de politiques semblent-ils utiliser leur fonction pour s'enrichir ?

Quelles sont les responsabilités de la communauté vis-à-vis des représentants élus et de l'administration ?

Comment pouvez-vous, en tant que communauté, exercer un contrôle sur le travail de vos représentants locaux et de votre administration locale ?

À qui pouvez-vous avoir recours lorsque le gouvernement ne vous donne pas satisfaction ?

Qu'est-ce qui peut être fait pour lutter contre la corruption ?

Partagez vos réponses en assemblée plénière

Étape n° 3 : Notre tradition chrétienne

Retrouvez vos groupes. Créez un climat de prière en plaçant une bougie allumée au centre. Lire deux fois le texte de l'Écriture suivant, à haute voix :

Ézéchiel 34,1-10 : Les abus de pouvoir des dirigeants

Chaque participant reprend, à haute voix et dans la prière, une expression ou un verset qui l'a touché. Puis partagez vos opinions sur les questions suivantes :

À qui ce texte s'adresse-t-il ?

Faire la liste des actions condamnées.

Quelle est la réponse de Dieu à ces actions ?

D'où viendra l'espérance ?

Que dit ce texte du rôle des politiques dans notre société ?

Notez vos réponses par écrit. Elles peuvent être partagées en assemblée plénière. Maintenant, lisez le texte magistériel suivant :

Les Pères du Synode furent unanimes à reconnaître que le plus grand défi pour réaliser la justice et la paix en Afrique consiste à bien gérer les affaires publiques dans les deux domaines connexes de la politique et de l'économie. Certains problèmes ont leur origine hors du continent et, pour cette raison, ne sont pas entièrement sous le contrôle des gouvernants et des dirigeants nationaux. Mais l'Assemblée synodale a reconnu que beaucoup de problèmes du continent sont la conséquence d'une manière de gouverner souvent entachée de corruption. Il faut un vigoureux réveil des consciences, avec une ferme détermination de la volonté, pour mettre en œuvre des solutions qu'il n'est désormais plus possible de remettre à plus tard.

Sur le front politique, le processus ardu de la construction d'une unité nationale rencontre des obstacles particuliers dans le continent africain où la plupart des États sont des entités politiques relativement jeunes. Concilier

des différences extrêmes, dépasser des animosités ethniques anciennes et s'intégrer dans un ordre mondial, tout cela exige de grandes qualités dans l'art de gouverner. C'est pourquoi l'Assemblée synodale a fait monter vers le Seigneur une prière fervente pour que surgissent en Afrique des responsables politiques – hommes et femmes – saints, pour qu'il y ait de saints chefs d'État qui aiment leur peuple jusqu'au bout et qui désirent servir, plutôt que se servir. (Pape Jean Paul II, *Ecclesia in Africa* 110-112)

Discutez les affirmations suivantes de ce texte. Vous pouvez en choisir d'autres.

« Le plus grand défi ... en Afrique consiste à bien gérer les affaires publiques ... »

« Beaucoup de problèmes du continent sont la conséquence d'une manière de gouverner souvent entachée de corruption. »

« Tout cela exige de grandes qualités dans l'art de gouverner. »

« Que surgissent en Afrique des responsables politiques – hommes et femmes – saints, pour qu'il y ait de saints chefs d'État ... ».

Faites un résumé écrit de vos découvertes. Rassemblez-vous en assemblée plénière. La mise en commun peut prendre deux formes. Soit chaque participant fait un compte rendu oral, puis quelqu'un écrit un résumé au tableau. Soit chaque groupe a déjà fait son résumé et le présente à l'ensemble des participants. Prévoir du temps pour une discussion générale.

Étape n° 4 : Élaborer un projet dans la fermeté et l'amour

À cette étape, vous décidez ce que vous pouvez faire sur cette question. Ne vous précipitez pas sur les points suivants. Prenez soin de les traiter chacun jusqu'au bout, afin d'élaborer un projet fondé sur l'évangile qui soit vraiment réalisable.

Formuler le problème

Brainstorming

Discuter quelques solutions

Discuter une solution

Nommer

Évaluer

Pour information complémentaire sur le Programme Amos et sur les douze sessions supplémentaires, voir la publication de l'Institut Lumko : *Problèmes sociaux – Que pouvons-nous faire ?* (Social Awareness Series 24 B), par P. Anselm Prior, ofm (ISBN 1-874838-31-3).

(Traduction : E. Billoteau)



Un ardent témoignage sur Jésus de Nazareth

Le livre *Jésus de Nazareth* de Joseph Ratzinger-Benoît XVI

Carlo Maria Martini



Le cardinal Carlo Maria Martini, sj, a été recteur de l'Institut biblique pontifical de 1969 à 1978, date à laquelle il devint chancelier de l'Université pontificale grégorienne. En 1979, il fut nommé archevêque de Milan ; il en est devenu l'archevêque émérite en 2002. Il vit maintenant en Terre Sainte.

1. Qui est l'auteur de ce livre?

L'auteur de ce livre est Joseph Ratzinger, qui a été professeur de théologie catholique dans des différentes Universités allemandes à partir des années cinquante et qui, pour cela, a suivi tous les progrès et les diverses vicissitudes de la recherche historique sur Jésus, recherche qui s'est développée même chez les catholiques dans la deuxième moitié du siècle passé. L'auteur est maintenant devenu Évêque de Rome et Pape sous le nom de Benoît XVI. Ici, il y a déjà une possible ambiguïté : est-ce le livre d'un professeur allemand et d'un chrétien convaincu, ou celui d'un Pape, avec son poids magistériel ?

La question se pose déjà à partir du frontispice, où les deux noms sont rappelés : Joseph Ratzinger et Benoît XVI, bien que plus discrètement dans l'édition française que dans l'édition italienne. En fait, dans l'édition italienne, le nom du Pape occupe deux lignes du frontispice, une seule dans la française. Peut-être aurait-il été mieux d'omettre totalement la mention du Pape sur la première page du livre. Mais en ce qui concerne l'essentiel de la question, l'auteur lui-même écrit très franchement dans son avant-propos : « Il est clair que je n'ai pas besoin de dire expressément que ce livre n'est en aucune manière un acte du Magistère, mais uniquement l'expression de ma quête personnelle de "la face du Seigneur". Aussi chacun est-il libre de me contredire. Je prie simplement les lectrices et les lecteurs de me faire le crédit de la bienveillance sans lequel il n'y a pas de compréhension possible » (p.19).

Nous sommes prêts à faire ce crédit de bienveillance, mais nous pensons qu'il ne sera pas facile pour un catholique de contredire ce qui est écrit dans ce livre. Je vais essayer quand même de le considérer dans un esprit de liberté. D'autant plus que l'auteur n'est pas exégète, mais théologien, et bien qu'il se meuve avec aisance dans la littérature exégétique de son temps, il n'a pas fait des études de première main, par exemple, sur le texte critique

du Nouveau Testament. En fait, il ne cite presque jamais des variantes des textes, ni ne discute la valeur des manuscrits, acceptant sur ce point les conclusions que la plupart des exégètes retiennent comme valables. Cette absence de notations textuelles ne permet pas de bien comprendre ce que signifient les mots de la page 203 à propos de Deutéronome 32,8 : « Dans la version du Deutéronome, plus récente, dont la réception fut générale, il est dit : « Quand le Très-Haut (...) répartit les fils d'Adam, il fixa les frontières des peuples suivant le nombre des fils d'Israël » », etc. Dans l'édition italienne il est dit : « *La più recente variante di Dt 32,8, accolta poi generalmente, dice.* » Aucune des deux expressions n'est exacte. On se réfère peut-être à la variante « anges de Dieu » qui se trouve dans quelques fragments de Qumran, dans la Bible des Septante et dans d'autres versions. Mais le texte hébreu n'est pas une version et il témoigne d'une manière unanime en faveur du texte « fils d'Israël ». D'autre part, on constate avec plaisir que certaines fautes dans l'édition italienne sont corrigées dans l'édition française, par exemple à la page 195, où on lit correctement « 1 R », tandis que dans l'édition italienne on a « 2 R ». Je signale en passant que l'explication donnée ici pour l'expression : « Et il fit douze » dans Marc 3,14 comme formule dérivée de l'Ancien Testament pour l'investiture des prêtres n'est pas convaincante, parce que, dans les deux lieux cités (1 R 12,31 et 13,33), il s'agit de l'institution de prêtres non légitimes et je ne vois pas que l'expression soit employée dans d'autres endroits de la Bible grecque dans le même sens, surtout là où il s'agit de consacrer des prêtres pour un service légitime.

2. Quel est le sujet dont parle Joseph Ratzinger?

De quoi parle-t-il ? Le livre a comme titre Jésus de Nazareth. Je pense que le vrai titre devrait être *Jésus de Nazareth hier et aujourd'hui*. En réalité, l'auteur passe avec facilité de la considération des faits concernant Jésus à l'importance de ce dernier pour les siècles suivants et pour notre Église. Ainsi, le livre est plein d'allusions aux questions contemporaines.

Par exemple, en parlant de la tentation par laquelle est offerte à Jésus la domination du monde, il affirme que « son vrai contenu devient visible lorsque nous constatons que, dans l'histoire, elle prend sans cesse une forme nouvelle ». Ainsi, « l'Empire chrétien a cherché très tôt à transformer la foi en un facteur politique pour l'unité de l'Empire. (...) La faiblesse de la foi, la faiblesse terrestre de

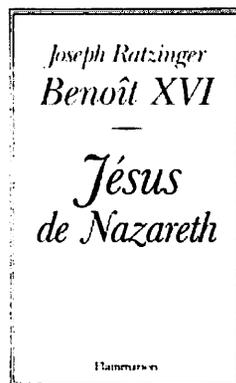


Jésus-Christ devait être soutenue par le pouvoir politique et militaire. Au cours des siècles cette tentation – asseoir la foi par le pouvoir – est revenue continuellement » (p. 59).

Ce genre de considérations sur l'histoire postérieure à Jésus et sur l'actualité donne au livre une ampleur et une saveur que d'autres livres sur Jésus, préoccupés par la discussion méticuleuse des seuls événements de sa vie, n'ont pas.

L'auteur donne aussi volontiers la parole aux Pères de l'Église et aux théologiens anciens. Par exemple, en ce qui concerne le mot grec *epiousios*, il cite Origène, qui dit que, dans la langue grecque, « ce terme n'existe pas à d'autres endroits et qu'il a été créé par les Évangélistes » (p. 177). Pour l'interprétation de la demande du *Notre Père* « Et ne nous soumetts pas à la tentation », il rappelle l'interprétation de saint Cyprien précise : « Ainsi nous devons mettre entre les mains de Dieu *nos craintes, nos espérances, nos résolutions*, puisque le démon ne peut nous tenter qu'autant que Dieu lui en donne le pouvoir » (p. 187).

Quant à l'histoire de Jésus, le livre est incomplet, parce qu'il ne considère que les événements qui vont du Baptême à la Transfiguration. Le reste suivra dans un deuxième volume. Il faudra donc l'attendre pour un jugement plus complet sur l'ensemble de l'ouvrage. Pour le moment sont traités le Baptême, les tentations, les discours, les disciples, les grandes images de saint Jean, la confession de foi de Pierre et la Transfiguration, avec une conclusion sur les affirmations de Jésus sur lui-même.



Mais l'auteur part souvent d'un texte ou d'un événement de la vie de Jésus pour s'interroger sur ce que cela signifie pour les générations à venir et pour notre génération. Ainsi, le livre devient une méditation sur la figure historique de Jésus et sur les conséquences de son avènement pour le temps présent.

Il montre que, sans la réalité de Jésus, faite de chair et de sang, « le christianisme devient une simple doctrine, un simple moralisme et une affaire de l'intellect, mais il lui manque la chair et le sang » (p. 270).

L'auteur est très soucieux d'ancrer la foi chrétienne dans ses racines juives. Jésus, nous dit Moïse, « est le prophète que le Seigneur fera se lever comme moi (...) et vous l'écouteriez » (Dt 18,15) (p. 22). Or Moïse avait rencontré le Seigneur. Et Israël peut espérer en un nouveau Moïse, qui rencontrera Dieu comme le fait un ami avec son ami, mais à qui il ne sera pas dit, comme à Moïse, « Tu ne pourras voir mon visage » (Ex 33,20). Il lui sera donné de « voir

réellement et directement le visage de Dieu et ainsi de pouvoir parler à partir de cette vision » (p. 25). C'est ce que dit le Prologue de l'Évangile de Jean : « Dieu, personne ne l'a jamais vu ; le Fils unique, qui est dans le sein du Père, c'est lui qui a conduit à le connaître » (cf. Jn 1,18). « C'est là le point à partir duquel il est possible de comprendre la figure de Jésus » (p. 26). C'est dans cette imbrication de connaissances historiques et de connaissances de foi, où chacune de ces approches maintient sa dignité et sa liberté, sans mélange ni confusion, que se trouve la méthode propre de l'auteur, dont nous parlerons tout à l'heure.

3. Quels sont ses sources ?

Joseph Ratzinger ne traite pas ses sources directement, comme font beaucoup d'ouvrages du même genre. Peut-être en dira-t-il quelque chose au commencement du deuxième volume, avant de traiter des Évangiles de l'enfance de Jésus. Mais on voit que, de fait, il suit de près les quatre Évangiles et les écrits canoniques du Nouveau Testament. Il entame aussi une longue discussion sur la valeur historique de l'Évangile de Jean, dans lequel il se meut avec liberté, repoussant l'interprétation de Rudolf Bultmann, acceptant en partie celle de Martin Hengel et critiquant celle de certains auteurs catholiques, pour exposer sa propre synthèse de données, qui suit de près celle de Martin Hengel, mais avec un équilibre et un ordre différents, pour conclure que le quatrième Évangile « ne fournit certainement pas une sorte de transcription sténographique des paroles et des activités de Jésus, mais que, en vertu de la compréhension née du souvenir, il nous accompagne, au-delà de l'aspect extérieur, jusque dans la profondeur des paroles et des événements, profondeur qui vient de Dieu et qui conduit vers Dieu » (p. 261). Je vois que tous ne vont pas se reconnaître dans la description qu'il donne de l'auteur du quatrième Évangile quand il dit : « L'état actuel de la recherche nous permet tout à fait de voir en Jean, le fils de Zébédée, ce témoin qui répond solennellement de son témoignage oculaire en s'identifiant aussi comme le véritable auteur de l'Évangile » (p. 252).

4. Quelle est sa méthode ?

De tout cela ressort clairement la méthode de l'ouvrage. Il est tout à fait contre ce qu'on a appelé récemment, surtout dans des ouvrages du monde anglo-saxon américain, « l'impérialisme de la méthode historico-critique » (cf. par exemple Brueggemann, *The Text under Negotiation*, 1993). Il reconnaît que cette méthode est importante, mais qu'elle risque de disséquer le texte et de rendre incompréhensibles les faits auxquels le texte fait référence. Il se propose de lire les différents textes en les rapportant à la totalité de l'Écriture. Par là on découvre « qu'il existe une direction dans cette ensemble, que l'Ancien et le Nouveau Testaments ne peuvent être dissociés. Certes, l'herméneutique christologique, qui voit dans Jésus-Christ la clé de l'ensemble et qui, partant de lui, comprend la Bible comme une unité, postule un acte de foi, et qu'il ne peut



résulter d'une méthode purement historique. Mais cet acte de foi est intrinsèquement porteur de raison, d'une raison historique: il permet de voir l'unité interne de l'Écriture et, par là, d'avoir une compréhension nouvelle des différentes phases de son cheminement, sans leur retirer leur originalité historique » (p. 14). J'ai fait cette longue citation pour montrer comment, dans la pensée de l'auteur, sont impliquées et « imbriquées » raison et foi, chacune avec ses droits et son statut, sans confusion ni mauvaise intention de l'une sur l'autre. Il refuse la contradiction entre foi et histoire, convaincu que le Jésus des Évangiles est une figure historiquement sensée et cohérente, et que la foi de l'Église ne peut faire l'économie d'une certaine base historique.

Tout cela signifie en pratique que l'auteur, comme il le dit lui-même à la page 17, « fait confiance aux Évangiles », tout en intégrant ce que l'exégèse moderne nous dit. Et de tout cela ressort un Jésus réel, un « Jésus historique » au sens propre du terme. Sa figure est beaucoup plus logique et historiquement compréhensible que les reconstructions auxquelles nous avons été confrontés au cours des dernières décennies » (p. 17).

5. Quel jugement donner sur le livre dans son ensemble ?

L'auteur est convaincu que « c'est uniquement si quelque chose d'extraordinaire s'est produit, si la figure et les paroles de Jésus ont radicalement dépassé toutes les espérances et toutes les attentes, que s'expliquent sa crucifixion et son influence », qui porte finalement ses disciples à lui reconnaître le nom que le prophète Isaïe et toute la tradition biblique avaient réservé à Dieu seul (cf. p. 17-18).

Par l'application de cette méthode à la lecture des paroles et des discours de Jésus, qui comprend plusieurs chapitres du livre, l'auteur manifeste qu'il est persuadé « que le thème le plus profond de la prédication de Jésus était son propre mystère, le mystère du Fils, dans lequel Dieu est présent et où il accomplit sa parole » (p. 212). Cela est vrai en particulier tout autant pour le Sermon sur la montagne, auquel sont consacrés deux chapitres, que pour le message des paraboles et pour les autres grandes paroles de Jésus. Comme l'auteur le dit en abordant la question johannique, c'est-à-dire la valeur historique de l'Évangile de Jean et surtout des paroles qu'il met dans la bouche de Jésus, si différentes de celles des Évangiles synoptiques, le mystère de l'union de Jésus avec son Père est toujours présent et détermine l'ensemble, tout en restant caché sous son humanité (cf. p. 245).

Enfin, pour le dire en peu de mots, il faut « que nous lisions la Bible, et tout particulièrement les Évangiles comme unité et totalité – comme cela est requis de par la nature même de la parole écrite de Dieu – qui, dans toutes ses strates historiques, est l'expression d'un message intrinsèquement cohérent » (p. 215).

Si telle est la méthode de lecture de l'auteur, que faut-il penser de la réussite globale de l'ouvrage, au-delà du nombre des exemplaires vendus dans le monde entier, et qui est somme toute un indicateur assez faible de la valeur du livre ?

L'auteur confesse que ce livre « est le résultat d'une longue approche intérieure » (p. 19). S'il a commencé à y travailler au cours des vacances de l'été 2003, le livre est pourtant le fruit mûr d'une méditation et d'une étude qui ont occupé toute une vie. Il en a tiré la conséquence que Jésus n'est pas un mythe, qu'il est un homme de chair et de sang, une présence toute réelle dans l'histoire. Nous pouvons suivre les chemins qu'il a empruntés. Nous pouvons entendre ses paroles grâce aux témoins. Il est mort et il est ressuscité.

Ce livre est donc un grand et ardent témoignage sur Jésus de Nazareth et sur sa signification pour l'histoire de l'humanité et pour la perception de la vraie figure de Dieu. C'est toujours réconfortant de lire des témoignages comme celui-ci. À mon avis, le livre est très beau, il se lit avec une certaine facilité et il nous fait mieux comprendre à la fois Jésus, Fils de Dieu et la grande foi de l'auteur. Mais le livre ne se limite pas au seul côté intellectuel. Il nous montre la voie de l'amour de Dieu et du prochain, comme il le dit très bien en expliquant la parabole du bon Samaritain : « Nous nous apercevons que nous avons tous besoin de l'amour salvifique dont Dieu nous fait don, afin d'être nous aussi capables d'aimer, et que nous avons besoin de Dieu, qui se fait notre prochain, pour parvenir à être le prochain de tous les autres » (p. 226).

Je pensais moi-même, vers la fin de ma vie, écrire un livre sur Jésus comme conclusion de mes travaux sur les textes du Nouveau Testament. Or il me semble que ce livre de Joseph Ratzinger correspond à mes désirs et à mes attentes, et je suis très content qu'il ait été écrit. Je souhaite à beaucoup la joie que j'ai éprouvée en le lisant.



Le Pape Benoît XVI annonce une « Année Saint-Paul »

Au cours des premières vêpres de la Solennité des saints Pierre et Paul, le Pape Benoît XVI a annoncé une initiative importante de l'Église catholique : l'« Année Saint-Paul », une année jubilaire consacrée à la mémoire de l'Apôtre, « premier théologien chrétien » ; et cela, en l'honneur du bimillénaire de sa naissance. Cette année jubilaire débutera le 28 juin 2008 et s'achèvera le 27 juin 2009. Vous trouverez ci-dessous un extrait de l'annonce faite par le Saint-Père au sujet de cet événement.

Chers frères et sœurs, comme aux commencements, aujourd'hui aussi le Christ a besoin d'apôtres prêts à se sacrifier eux-mêmes. Il a besoin de témoins et de martyrs comme saint Paul: autrefois violent persécuteur des chrétiens, lorsque sur le chemin de Damas il tomba à terre ébloui par la lumière divine, il passa sans hésitation du côté du Crucifié et il le suivit sans regret. Il vécut et travailla pour le Christ; pour lui, il souffrit et il mourut. Combien son exemple est aujourd'hui d'actualité!

Et c'est précisément pour cette raison que je suis heureux d'annoncer officiellement que nous consacrerons à l'Apôtre Paul une année jubilaire spéciale du 28 juin 2008 au 29 juin 2009, à l'occasion du bimillénaire de sa naissance, que les historiens situent entre 7 et 10 après Jésus-Christ. Cette « Année Saint-Paul » pourra se dérouler de manière privilégiée à Rome, où depuis vingt siècles est conservé sous l'autel pontifical de cette Basilique le sarcophage qui, selon l'avis concordant des spécialistes et une tradition incontestée, conserve les restes de l'Apôtre Paul. Dans l'enceinte de la Basilique pontificale et de l'Abbaye bénédictine homonyme attenante pourront donc avoir lieu une série d'événements liturgiques, culturels et œcuméniques, ainsi que diverses initiatives pastorales et sociales, toutes inspirées à la spiritualité paulinienne. En outre, une attention particulière pourra être accordée aux pèlerins qui, de différents lieux, voudront se rendre dans un esprit de pénitence auprès de la tombe de l'Apôtre pour y trouver un bénéfice spirituel. Des congrès d'études et des publications spéciales sur des textes pauliniens verront également le jour, pour faire connaître toujours mieux l'immense richesse de l'enseignement qu'ils renferment, véritable patrimoine de l'humanité rachetée par le Christ. En outre, partout à travers le monde, des initiatives analogues pourront être réalisées dans les diocèses, dans les sanctuaires, dans les lieux de culte, par des institutions religieuses, d'étude et d'assistance, qui portent le nom de saint Paul ou qui s'inspirent de sa figure et de son enseignement. Il y a enfin un aspect particulier qui devra être soigné avec une attention particulière au cours de la célébration des divers moments du bimillénaire paulinien: je veux parler de la dimension œcuménique. L'Apôtre des nations, particulièrement engagé dans l'annonce de la Bonne Nouvelle à tous les peuples, s'est totalement prodigué pour l'unité et la concorde entre tous les chrétiens. Veuillez-t-il nous guider et nous protéger dans cette célébration bimillénaire, en nous aidant à progresser dans la recherche humble et sincère de la pleine unité de tous les membres du Corps mystique du Christ.

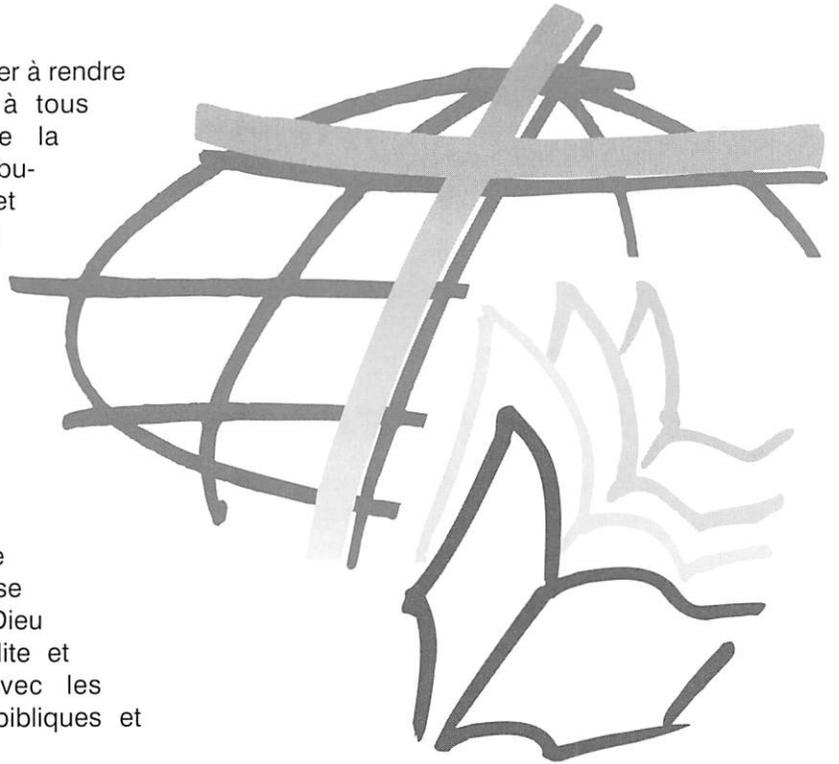


Pour plus d'informations sur l'« Année Saint-Paul » veuillez voir le site Web: www.annopaolino.org. En tant que membre de la FBC, pensez-vous organiser des manifestations particulières, culturelles ou festives, ou avez-vous prévu, dans vos publications, des contributions spéciales en l'honneur de cette année jubilaire consacrée à saint Paul ? Nous vous serions très reconnaissants de nous le faire savoir de façon précise. ■

La Fédération Biblique Catholique (FBC) est une association internationale d'organisations catholiques engagées au service de la Parole de Dieu selon des modalités diverses. Actuellement, la Fédération compte 95 membres effectifs et 236 membres associés, représentant 132 pays.

Toute activité qui peut contribuer à rendre l'Écriture Sainte accessible à tous s'inscrit dans le projet de la Fédération : traduction et distribution d'éditions catholiques et interconfessionnelles de la Bible ; production d'instruments pédagogiques, etc.

La FBC encourage et coordonne les activités pastorales bibliques des organisations membres ; elle favorise un partage des expériences sur le plan international ; elle cherche à susciter la joyeuse expérience de la Parole de Dieu parmi les croyants. Elle facilite et soutient la collaboration avec les représentants des Sociétés bibliques et avec les exégètes.



La FBC essaie surtout de promouvoir une lecture de la Bible qui soit en lien avec les réalités quotidiennes et d'aider les ministres de la Parole en ce sens.

A l'aube du troisième millénaire, la Sainte Ecriture peut être considérée comme le grand livre de l'humanité. Dans des périodes de l'histoire comme la nôtre, la Bible n'a pas pour seule fonction d'aider les communautés chrétiennes à grandir dans la foi et l'amour, mais aussi d'offrir au monde entier ces paroles de fraternité et de sagesse humaine dont il a désespérément besoin. C'est le grand défi que la Fédération Biblique Catholique se donne à elle-même aujourd'hui.

Vincenzo Paglia, évêque de Terni-Narni-Amelia, Président de la FBC